



L'ITALIEN,

OU

LE CONFESSIONAL DES PÉNITENS NOIRS.



Tous au même instant mirent l'épée à la main.

p. 176



L'ITALIEN,

OU

LE CONFESSIONAL DES PÉNITENS NOIRS.

PAR ANNE RADCLIFFE,

Auteur de la Forêt, ou l'Abbaye de Saint-Clair, et des Mystères d'Udolpho.

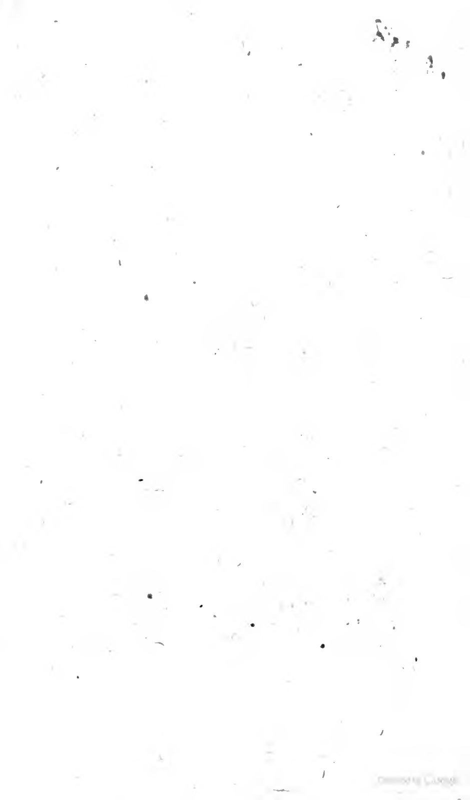
TRADUIT PAR ANDRÉ MORELLET.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { DENNÉ jeune, Libraire, rue Vivienne, n°. 41, Maison de la ci-devant Caisse d'Escompte.
MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts.

1797.



L'ITALIEN,

OU

LE CONFESSIONAL DES PÉNITENS NOIRS.

CHAPITRE PREMIER.

Ellena, revêtue de l'habit et enveloppée du voile que lui avoit donnés Olivia, descendit dans la salle du concert, et se mêla avec les religieuses qui y étoient rassemblées en-dedans de la grille, les moines et les pélerins étant en-dehors. Il y avoit quelques étrangers habillés à la manière du pays; mais elle ne vit personne qui ressemblât

à Vivaldi, et elle pensa que, s'il étoit présent, il n'oseroit encore se découvrir lui-même ; elle ne pouvoit non plus se faire connoître à lui en levant son voile qui la déroboit aux regards de l'abbesse comme à ceux de Vivaldi ; elle étoit donc dans la nécessité de saisir un moment où elle put se dévoiler à la grille, pour se faire voir aux étrangers, sans être remarquée des sœurs.

A l'arrivée de l'abbesse, la crainte d'être reconnue s'empara entièrement d'Ellena ; elle imaginoit que les yeux de la supérieure ne voyoient qu'elle et perçoient au travers de son voile, et elle étoit accablée de sa terreur.

Elle en fut quitte pour la peur. L'abbesse, après avoir conversé quelques momens avec le père abbé et quelques étrangers de distinction, s'assit dans son fauteuil, et le concert commença par un de ces airs de

grand effet qui s'exécutent avec tant de goût et de perfection dans les couvens d'Italie. Ellena elle-même oublia son danger, et eut la force d'observer la scène brillante qu'elle avoit sous les yeux. Le coup-d'œil en étoit frappant et avoit de la grandeur. Dans une salle voûtée et d'une grande étendue, éclairée par un nombre infini de bougies, et dont les meubles et les ornemens, quoique riches, avoient un caractère sérieux et sévère, environ cinquante religieuses étoient rassemblées, dont le vêtement avoit en même tems de la grace et de la simplicité. La délicatesse de leurs traits et la beauté d'un grand nombre d'entr'elles contrastoient avec l'air majestueux et sévère de la dame abbesse qui, assise dans un fauteuil élevé sur une estrade, et séparée du reste de l'assemblée, sembloit en recevoir les hommages, et avec les têtes respec-

tables du père abbé et de ses religieux, placés en-dehors de la grille qui coupoit toute la salle en deux parties. Près de l'abbé étoient placés les étrangers de distinction vêtus de l'habit napolitain, dont la forme élégante et gracieuse et les couleurs brillantes étoient relevées par la couleur sombre de l'habit religieux, et dont les chapeaux à plumets formoient une opposition piquante avec les têtes grises des moines. Le contraste des physionomies n'étoit pas moins remarquable; la gravité, la dignité, la sévérité, la mélancolie, la franchise, la facilité, la gaîté laissoient voir sur les visages les divers caractères qui rendent la vie heureuse ou malheureuse, et font de ce monde un paradis ou un purgatoire anticipés. Sur le derrière de ce tableau, on voyoit quelques pélerins, moins gais qu'ils n'étoient sur la route les jours

précédens, et parmi eux quelques frères lais et quelques domestiques du couvent. Cette partie du parloir attiroit toute l'attention d'Ellena, qui espéroit d'y distinguer Vivaldi. Elle s'étoit approchée de la grille; mais elle n'avoit pas le courage de lever son voile aux yeux de tant d'étrangers.

Le concert finit sans qu'Ellena eut pu découvrir Vivaldi, et elle passa dans l'appartement où étoit préparée la collation, et où l'abbesse et ses hôtes arrivèrent bientôt. La collation consistoit en une grande abondance de sucreries et de pâtisseries, préparées avec beaucoup de soin depuis plusieurs jours par les sœurs qui excelloient en ce genre, comme dans tous les ouvrages de femmes. Des tables étoient dressées dans le parloir intérieur et extérieur, l'une pour l'abbesse et les religieuses, l'autre pour les révérends pères sé-

parés par une grille ; elles étoient couvertes de surtouts ornés de fleurs artificielles et de devises pour lesquelles l'esprit des sœurs s'étoit travaillé long-tems. Enfin, elles avoient fait les préparatifs de cette fête qui rompoit la triste monotomie de leur vie ordinaire, avec autant de vanité et d'avidité pour le plaisir qu'une jeune beauté en met à se préparer au bal où elle doit se faire admirer pour la première fois.

On a vu que la pièce où se donnoit la collation étoit séparée en deux par une grille. Ellena observa près de cette grille un personnage dont le visage étoit caché sous sa capote de pélerin, et qui sembloit voir la fête sans y participer ; elle se persuada que c'étoit Vivaldi, et chercha à saisir un moment où, sans être vue de l'abbesse, elle put se rapprocher de lui. La supérieure causant avec les religieuses qui l'en-

vironnoient, lui fournit bientôt l'occasion qu'elle attendoit ; elle s'approcha de la grille, et souleva son voile un instant. L'étranger, se découvrant le visage, la remercia des yeux de sa complaisance ; mais ce n'étoit pas Vivaldi. Blessée de l'interprétation que l'étranger sembloit avoir donnée à son action, et affligée de s'être trompée, elle se retiroit, lorsqu'un autre homme porta avec promptitude ses pas vers la grille. Elle reconnut l'air et la démarche pleine de grace de Vivaldi ; mais un reste d'incertitude, et la crainte de se tromper une seconde fois, lui firent attendre quelque nouveau trait de ressemblance. Elle le fixa un peu de tems. Enfin, il se découvrit ; c'étoit Vivaldi lui-même.

Ellena, sûre qu'elle étoit reconnue, ne leva point son voile, mais s'avança vers la grille. Vivaldi avoit laissé sur le rebord un petit papier

plié; et avant qu'elle pût se hasarder à lui délivrer le billet qu'elle avoit préparé, il s'étoit éloigné. Comme elle alloit prendre celui de Vivaldi, une religieuse s'approcha avec promptitude du lieu où il l'avoit laissé. Ellena s'arrêta. La manche de la religieuse fit tomber le papier à terre, et les craintes d'Ellena furent extrêmes.

Un frère qui étoit en-dehors de la grille, s'approchant alors de la religieuse, lui parla avec mystère; et, paroissant lui faire part de quelque chose d'important, Ellena craignit que cet homme n'eût observé l'action de Vivaldi, et ne vînt-là que pour communiquer ses soupçons à la religieuse, qu'elle s'attendoit à chaque instant voir relever de terre le billet de Vivaldi, et le porter à l'abbesse.

Ses craintes se dissipèrent cependant, lorsqu'elle vit la religieuse

pousser de son pied le billet dans un coin, sans le relever et l'examiner ; mais elles se renouvelèrent plus fortes, lorsque le frère et la religieuse ayant cessé de s'entretenir, le premier sortit, et celle-ci s'approcha de l'abbesse pour lui dire quelques mots à l'oreille. Elle ne douta presque plus que Vivaldi n'eût été reconnu, et que son billet n'eût été laissé à dessein pour lui donner la tentation de se trahir elle-même en le relevant. Tremblante et succombant presqu'à ses terreurs, elle observoit la contenance de l'abbesse écoutant la religieuse, et elle crut lire sa destinée dans son air sévère et ses sourcils froncés.

Cependant, quelles que fussent les intentions et les ordres de la supérieure, aucune mesure ne fût prise encore contre Ellena, et la religieuse se mêla parmi les sœurs après avoir reçu la réponse de l'ab-

besse, qui se remit à causer avec celles qui l'environnoient. Ellena, supposant qu'elle étoit observée, n'osoit relever le papier qui devoit contenir pour elle des avis bien importans. Elle voyoit s'écouler le tems qui devoit préparer sa délivrance; mais toutes les fois qu'elle osoit regarder autour d'elle, elle croyoit voir l'abbesse et la religieuse ne la perdant pas de vue.

Elle avoit passé environ une heure dans cette pénible situation, lorsque la collation finit. Pendant le mouvement général qui se fit à cette occasion, Ellena se rapprocha de la grille, et releva de terre le billet de Vivaldi; elle le cacha dans sa manche, et suivit de loin l'abbesse et les religieuses qui quittoient l'appartement. La religieuse qui l'avoit si fort inquiétée étoit sortie aussi.

En passant à côté d'Olivia, Ellena lui fit un signe, et se rendit à

sa cellule. Là, seule et ayant fermé sa porte en-dedans, elle s'assît pour lire le billet; mais inutilement tâcha-t-elle de commander à son impatience; en ouvrant le papier avec précipitation, elle laissa échapper la lampe de ses mains, et se trouva dans l'obscurité. Elle tomba dans un véritable désespoir. Aller chercher de la lumière, c'eut été se trahir, compromettre Olivia en montrant qu'on l'avoit laissée libre, et s'exposer à être jetée dans la prison sur le champ. Il ne lui restoit d'espérance que dans l'arrivée d'Olivia, qui pouvoit la visiter trop tard pour qu'il fût tems encore de suivre les instructions de Vivaldi; elle écoutoit dans une attente pénible si personne n'approchoit, tenant dans ses mains ce malheureux billet qui devoit décider de son sort, et dont elle ignoroit le contenu. Cent fois elle le tournoit et retournoit, et elle

éprouvoit un tourment inexprimable d'avoir inutilement entre les mains l'instruction qui, connue à tems, l'auroit peut-être sauvée.

Dans cette angoisse, elle entend marcher, et entrevoit une lumière au travers de la porte ; mais, considérant que ce pouvoit n'être pas Olivia, elle alloit cacher le billet, lorsqu'Olivia entra. Ellena prit la lampe des mains de la religieuse ; et pâle, tremblante, sans proférer une parole, elle lut avec avidité le billet, qui lui apprit qu'au moment où Vivaldi l'écrivoit, le frère Jéronimo attendoit Ellena à la grille du jardin des religieuses, où Vivaldi viendroit la joindre pour la faire sortir de l'enceinte du couvent. Il ajoutoit que des chevaux se trouveroient au bas de la montagne pour la conduire où elle voudroit, et la conjuroit de ne pas perdre un moment, toutes les circonstances main-

tenant favorables à sa délivrance devant cesser bientôt de l'être.

Ellena désespérée donna le papier à Olivia, lui demandant ce qu'elle avoit à faire. Il s'étoit passé une heure et demie depuis le moment où Vivaldi lui avoit écrit qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. Il l'avoit sûrement attendue au lieu désigné. Dans l'intervalle, beaucoup de circonstances pouvoient avoir rendu impossible une fuite que le mouvement de la fête avoit cessé de favoriser.

La généreuse Olivia, ayant lu le billet, partagea toutes les inquiétudes de son amie, aussi disposée à braver tous les dangers pour la sauver, qu'Ellena étoit tourmentée de la pensée de la voir s'y exposer, et pénétrée du sentiment de la reconnoissance au moment où sa situation portoit sa terreur au comble.

Après un moment de réflexion,



Olivia lui dit : Dans toutes les parties de la maison, nous pouvons rencontrer quelques religieuses ; mais le voile qui vous a jusqu'à présent cachée peut vous sauver encore. Il est nécessaire que nous traversions le réfectoire, où soupent celles de nos sœurs qui n'ont pas assisté à la collation, et où elles demeureront jusqu'à ce que l'office les rappelle à la chapelle. Si nous attendions jusqu'à ce moment, nous ne pourrions passer en sûreté.

Convaincues qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, et ne voulant pas perdre de tems en de plus longues délibérations, elles quittèrent la cellule, et s'acheminèrent vers le jardin.

Plusieurs sœurs les rencontrèrent dans le chemin du réfectoire sans remarquer Ellena, qui, en passant près de l'appartement de l'abbesse, abaissa son voile avec plus de soin.

A la porte, elle fut rencontrée par l'abbesse elle-même, qui revenoit de jeter un coup-d'œil sur ses religieuses dans le réfectoire, et qui n'y ayant pas vu Olivia avoit demandé où elle étoit. Ellena se cacha autant qu'elle put derrière son amie et parmi les religieuses qui accompagnoient l'abbesse, et Olivia ayant répondu aux questions de l'abbesse se remit en marche vers le réfectoire, suivie par son amie tremblante comme la feuille. Les religieuses occupées à manger ne prirent pas garde à elle, et elles arrivèrent à la porte opposée.

Dans la salle suivante, nos aventurières furent souvent croisées par des sœurs portant les plats de la cuisine au réfectoire ; et au moment où elles ouvroient la porte qui conduisoit au jardin, une sœur qui les avoit observé leur demanda si elles avoient déjà entendu la cloche,

puisqu'elles alloient du côté de la chapelle.

Troublée à cette question, Ellena serra le bras de son amie comme pour la détourner de répondre, et lui faire hâter sa marche ; mais Olivia plus prudente s'arrêta, et répondit avec calme. Après quoi, elle reprit paisiblement son chemin.

Comme elles traversoient le jardin, la crainte d'Ellena que Vivaldi ne se trouvât plus à la porte qu'il avoit indiquée fut si forte, qu'elle pouvoit à peine se soutenir. Oh ! dit-elle, je suis perdue, si je n'ai pas la force d'arriver jusqu'à la porte, ou si j'y arrive trop tard.

Olivia l'encouragea en lui montrant la porte que la lune commençoit à éclairer, et en ajoutant : là-bas, au bout de cette allée, dans l'espace que vous voyez découvert, est notre *in pace.*

Cette

Cette vue ranima les forces d'Ellena qui redoubla le pas ; mais la porte sembloit s'éloigner devant elle. Elle sentit de nouveau ses pas chanceller, fut forcée de s'arrêter, et s'écria : Oh Dieu ! n'aurai-je pas la force d'arriver jusques-là ? Faudra-t-il périr à la vue du seul moyen de salut qui me restoit ?

Un repos de quelques minutes la remit en état de poursuivre ; elles arrivèrent à la grille. Olivia observa qu'il falloit s'assurer quelles personnes étoient en-dehors, et attendre le signal dont Vivaldi étoit convenu : elle frappa ; et dans le silence qui suivit, elle entendit des gens parlant à voix basse, mais point de réponse au signal qu'elle avoit fait.

Nous sommes trahis, dit Ellena ; mais je veux connoître tout de suite tout mon malheur, et elle répéta de nouveau le signal. Cette fois, à son inexprimable satisfaction, on y

répondit par trois petits coups. Olivia, plus défiante, vouloit encore tenir son amie sur la réserve jusqu'à de nouvelles preuves; mais la clef étoit déjà à la serrure, la porte s'ouvrit, et deux personnes parurent. Ellena se retiroit en arrière, lorsqu'une voix connue l'appela, et qu'à la lueur d'une lanterne à demi-couverte que tenoit Jéronimo, elle reconnut Vivaldi.

Oh ciel ! s'écria-t-il d'une voix tremblante de joie, en prenant sa main, est-il possible que vous soyiez encore à moi ? Si vous pouviez savoir ce que j'ai souffert dans cette dernière heure. Alors remarquant Olivia, il fit un pas en arrière; mais Ellena le rassura en lui exprimant toute la reconnoissance qu'elle devoit à la religieuse.

Nous n'avons point de tems à perdre, dit Jéronimo, et nous en avons peut-être déjà trop perdu.

Adieu, ma chère Ellena, dit Olivia ; daigne le ciel vous protéger.

Adieu, ma tendre amie, lui répondit Ellena. Je ne vous verrai plus ; mais je vous aimerai toujours, et vous m'avez promis de me donner de vos nouvelles. Souvenez-vous du couvent de la Pieta ?

Vous devez avoir arrangé tout cela avant de quitter la maison. Il y a déjà deux heures que nous sommes ici, dit le frère avec impatience.

Ah ! Ellena, dit Vivaldi, en la dégageant des bras de la religieuse, est-ce que je ne tiens que la seconde place dans votre cœur ?

Ellena, séchant ses larmes, lui répondit par un sourire plus éloquent que toutes ses paroles ; et après avoir répété encore de tendres adieux à Olivia, elle passa la porte.

La lune nous éclaire, dit Vivaldi

à Jéronimo ; votre lampe nous est inutile, et pourroit nous trahir.

Elle nous sera nécessaire dans l'église, dit Jéronimo, ainsi que dans quelques détours obscurs où il faut que nous passions ; car je n'ose vous faire sortir par la grande porte.

Conduisez-nous donc, dit Vivaldi, et ils entrèrent dans une des allées de cyprès qui menoit à l'église.

Comme ils suivoient cette avenue, Vivaldi dit à Jéronimo : Êtes-vous sûr que nous ne rencontrerons aucun religieux accomplissant quelque pénitence dans les chapelles qui sont sur notre chemin ?

Oh ! non, dit le frère, dans un jour de fête. Nous en trouverions plutôt occupés à détendre les tapisseries.

Cela seroit aussi fâcheux pour nous, dit Vivaldi. Ne pouvons-nous

pas nous dispenser de passer par l'église ?

Jéronimo l'assura que cela étoit impossible, et ils y entrèrent en effet: elle étoit déserte. Le frère découvrit entièrement sa lanterne qu'il tenoit auparavant à demi-cachée ; car les cierges allumés dès long-tems dans les chapelles étoient consumés, et il ne restoit que ceux du grand autel, qui étoient si éloignés de la partie de l'église par laquelle nos fugitifs passoient, qu'ils n'y portoient qu'une foible lueur. Cependant quelque lampe mourante jetoit çà et là une lumière tremblante, servant plutôt à marquer les distances de cette longue perspective qu'à l'éclairer ; et l'on n'entendoit pas le moindre bruit qui se seroit propagé sous les voûtes de cette enceinte solitaire.

Ils arrivèrent à une porte latérale qui communiquoit avec la grotte

où se gardoit la Madone appelée Notre-Dame de Mont-Carmel. La lumière, conservée dans le souterrain, alarma les fugitifs qui commençoient à se retirer, lorsque Jéronimo s'avançant les assura qu'il n'y avoit personne dans la chapelle, où les lampes brûloient jour et nuit.

Rassurés par cette explication, ils poursuivirent leur marche dans la grotte, où leur conducteur, après les avoir fait entrer dans l'enceinte de la grille qui enfermoit la statue de la Madone, les conduisit à l'extrêmité de la grotte, dont le terrein s'abaissant beaucoup leur laissa voir dans le fond une petite porte. Tandis qu'Ellena s'effrayoit à cette vue, Jéronimo ouvrit la porte, et ils apperçurent au-delà un passage étroit et tortueux pratiqué dans le roc. Le moine alloit devant ; mais Vivaldi, partageant les craintes d'Ellena, s'arrêta à l'entrée, et demanda

à Jéronimo : Où nous conduisez-vous?

Où vous devez aller, lui répondit le frère d'une voix sourde ; réponse qui augmenta les alarmes d'Ellena, et qui inquiéta Vivaldi lui-même. Je me suis abandonné à votre conduite, dit Vivaldi au frère ; je vous ai confié ce qui m'est plus cher que moi-même. Si vous me trahissez, montrant une courte épée qu'il tenoit cachée sous son habit de pélerin, votre vie m'en répond. Si vos desseins sont perfides, arrêtez, et repentez-vous ; car vous ne sortirez pas vivant de cet endroit.

Vous me menacez, dit le frère, dont la physionomie devenoit plus sombre. De quelle utilité ma mort pourroit-elle être pour vous? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas un religieux dans cette maison qui n'accourût pour me venger?

Je sais seulement, répliqua Vi-

valdi, ce que je ferai d'un traître, si tant est que vous le soyez, et je défendrai cette dame contre tous vos moines au péril de ma vie. Comptez sur cela, et conduisez-vous d'après la résolution que je vous annonce.

En ce moment, Ellena se rappela que, d'après la description que lui avoit faite Olivia, ce passage devoit être celui qui conduisoit à l'*in pace*, qu'elle lui avoit dit être situé dans un lieu écarté et éloigné de la maison. Elle pensa que Jéronimo les trahissoit, et refusa d'avancer plus loin. Si votre dessein est honnête, dit-elle, pourquoi ne nous conduisez-vous pas à quelque porte du couvent? Pourquoi nous menez-vous par ce labyrinthe souterrain?

Il n'y a point d'autre porte que la grande, répondit Jéronimo, par laquelle vous puissiez sortir sans faire ces détours. C'est ici le seul passage

passage qui puisse vous conduire hors de l'enceinte de la maison.

Et pourquoi, dit Vivaldi, ne sortirions-nous pas par la grande porte?

Parce qu'elle est obsédée de frères lais et de pelérins; et, quand vous pourriez passer au milieu d'eux, que deviendroit la dame? Mais vous avez su tout cela d'avance, monsieur., et c'est volontairement que vous vous êtes fié à moi. Le passage par lequel je vous mène débouche sur des roches à peu de distance. J'ai couru jusqu'ici assez de risques, et je ne veux plus perdre mon tems; si vous ne vous déterminez pas à me suivre, je vous laisse, et vous vous tirerez d'affaire comme vous pourrez.

Il accompagna son discours d'un rire amer, et alloit refermer la porte, lorsque Vivaldi alarmé des suites que pouvoit avoir la menace qu'il avoit faite au frère, et un peu ras-

suré par l'indifférence même que celui-ci montroit à les voir entrer dans le passage, ou refuser de l'y suivre, s'efforça de l'appaiser et d'encourager Ellena, et réussit à l'un et à l'autre.

En suivant en silence les détours du passage, ses craintes n'étoient pas tellement dissipées qu'il ne fût préparé pour la vengeance ; et tenant Ellena d'une main, il avoit son épée dans l'autre.

Ce passage étoit fort long ; et avant qu'ils fussent arrivés à l'autre extrêmité, ils entendirent des chants résonnant dans les rochers à quelque distance. Écoutons, dit Ellena, d'où viennent ces sons ?

De la grotte que nous venons de quitter, dit Jéronimo. Je vois par-là qu'il est minuit. C'est la dernière antienne des pélerins à la chapelle de Notre-Dame. Dépêchez-vous, monsieur. Il faut que je m'en aille.

Les fugitifs s'apperçurent alors que la retraite leur étoit coupée, et que, s'ils eussent tardé plus longtems à quitter la grotte, ils y auroient été surpris par les pélerins. Ils pensèrent aussi qu'il étoit possible que quelqu'un d'entr'eux en-:rât dans le passage, et les y sur-)rit. Lorsque Vivaldi fit connoître .es craintes, Jéronimo lui dit avec ın sourire dédaigneux : Soyez tranquille sur celà ; car ce passage n'est :onnu d'aucun étranger, mais de ıous seulement.

Enfin, les doutes de Vivaldi cessèrent, lorsque le frère l'assura que ette avenue étroite n'aboutissoit u'aux dernières des roches dans lesuelles étoit pratiquée la grotte, t qu'il imagina lui-même qu'elle ervoit à porter à la chapelle sou-:rraine les choses nécessaires pour ntretenir l'admiration superstiieuse des dévots.

En continuant de marcher, ils entendirent encore le son des clocles, arrivant à eux foible et sourd au travers du roc. Voilà le premier coup des matines, dit Jéronimo paroissant alarmé. Il faut que je vous quitte, madame; pressez-vous. Instance bien inutile à ce moment, où Ellena doubloit déjà le pas, parce qu'elle avoit apperçu à l'extrémité une porte qu'elle croyoit devoir être l'issue tant desirée qui la tireroit du couvent; mais en avançant, elle reconnut que la porte étoit encore éloignée, et sur son passage elle apperçut une autre porte entr'ouverte qui lui laissa voir une chambre pratiquée dans le roc, où elle vit une foible lumière.

Vivaldi alarmé demanda, après avoir passé, s'il y avoit quelqu'un dans cette chambre; question à laquelle Jéronimo fit une réponse équivoque: mais bientôt ils virent

une porte ceintrée au bout du passage. Ils se hâtèrent, l'espérance les ranimant, et arrivés à la porte leurs craintes étoient dissipées. Jéronimo donna la lanterne à Vivaldi, et se disposa à ouvrir la porte, tandis que Vivaldi préparoit le salaire dont il vouloit récompenser le service important que lui rendoit Jéronimo ; mais la porte ne pouvoit s'ouvrir. Jéronimo se retournant dit froidement : Je crains que nous ne soyions trahis ; la seconde serrure est fermée, et je n'ai que la clef de la première.

Nous sommes trahis, répliqua Vivaldi d'un ton ferme ; mais ne croyez pas, frère, que votre dissimulation vous sauve. Je vois par qui nous sommes trahis. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, et considérez encore s'il est de votre intérêt de nous perdre ?

Monsieur, lui dit Jéronimo, je

ne vous trompe pas en vous jurant par tout ce que nous avons de plus sacré que ce n'est pas moi qui ai fermé la serrure de cette porte dont je n'ai pas la clef, et que je l'ouvrirois si je le pouvois. Il n'y a pas une heure qu'elle étoit encore ouverte, et je suis d'autànt plus surpris de la trouver fermée, que même nos religieux viennent très-rarement ici. Je crains qu'on n'y soit venu d'après quelque soupçon, et pour intercepter votre fuite.

Votre explication, mon rère, pourroit être admise dans une occasion de moindre importance que celle-ci. Ouvrez donc cette porte, ou attendez-vous à tout. Quelque peu de prix que j'attache à ma vie, je n'abandonnerai point cette dame aux horreurs auxquelles elle doit s'attendre dans le couvent qu'elle quitte.

Ellena, rappelant ses esprits abattus, s'efforça de calmer l'indignation de Vivaldi, d'arrêter les violences auxquelles pouvoient le porter ses soupçons, et d'obtenir de Jéronimo qu'il ouvrit la porte. Ses efforts furent suivis d'une longue altercation ; mais à la fin l'innocence ou l'artifice du frère appaisèrent Vivaldi, qui entreprit alors de forcer la porte, malgré les représentations de Jéronimo sur l'inutilité de ses tentatives, et sur le danger auquel lui-même seroit exposé, si l'on reconnoissoit qu'il eut concouru à la forcer.

L'entreprise en effet étoit inexécutable ; mais Vivaldi, ne voyant aucun autre moyen de salut, ne pouvoit s'en désister. Toute possibilité de retourner sur leurs pas étoit perdue, les pélerins et les dévots remplissant la grotte et l'église en attendant l'office du matin.

Jéronimo pourtant sembloit conserver l'espérance de les sauver ; mais il croyoit nécessaire pour cela qu'ils demeurassent cachés dans le passage tout le reste de la nuit, et peut-être le jour suivant. A la fin, il fut convenu qu'il retourneroit dans l'église pour examiner s'il y avoit quelque possibilité de les faire sortir, sans être reconnus, par la grande porte ; et après les avoir ramenés dans la chambre dans laquelle ils avoient vu de la lumière en passant, il s'en alla.

Pendant quelque tems après son départ, ils conservèrent de l'espérance ; mais elle s'affoiblît à mesure que son retour se retardoit, et leur crainte à la fin devint extrême. Ellena, instruite par Olivia de la destinée qui l'attendoit, et ne voulant pas augmenter l'horreur de la situation de Vivaldi en lui donnant cette connoissance, dissimuloit ses ter-

reurs. Les soupçons d'une trahison de la part de Jéronimo revenoient avec plus de force à son esprit. L'air froid et l'odeur terreuse de cette chambre lui donnoient l'apparence d'un caveau sépulchral ; elle lui paroissoit répondre à la description faite par Olivia de la prison où étoit morte la religieuse qu'elle y alloit consoler ; elle étoit taillée dans le roc, n'ayant qu'une ouverture grillée dans le haut de la voûte pour admettre un peu d'air ; elle n'avoit d'autres meubles qu'une table, un banc et une lampe qui ne répandoit qu'une lueur pâle. Il étoit étrange qu'on y trouvât une lampe allumée, fait que n'avoit point expliqué Jéronimo, et qui étoit plus difficile encore à entendre, d'après ce qu'il avoit dit que même les religieux venoient rarement en cet endroit. Enfin, la réunion de toutes ces circonstances lui faisoit croire qu'ils

avoient été perfidement conduits dans la prison même à laquelle l'abbesse l'avoit destinée ; et l'horreur dont cette idée remplissoit son ame fut si grande, qu'elle n'eut pu s'empêcher de la communiquer à Vivaldi, si elle n'eût craint les effets du désespoir où il n'eut pas manqué de tomber.

En se livrant à ces tristes réflexions, et tourmentée d'une incertitude aussi pénible que le malheur qu'elle redoutoit, elle parcouroit des yeux la chambre, cherchant à y découvrir quelqu'objet qui pût confirmer ou détruire ses soupçons. Elle reconnut dans un coin reculé un signe de ce genre qui ne lui parut pas équivoque ; une paillasse qu'elle pensa avoir été le lit de mort de la malheureuse recluse, et sur lequel elle crut voir encore l'impression laissée par son cadavre.

Tandis que Vivaldi la pressoit de

lui expliquer la cause de l'horreur dont elle étoit saisie, leur attention fut attirée par un soupir qu'ils entendirent près d'eux. Ellena saisit sans réflexion le bras de Vivaldi, et attendit toute effrayée le retour du même bruit.

Ce n'est pas une imagination, dit Vivaldi. Vous l'avez entendu aussi?

Oui, dit Ellena.

N'est-ce pas un soupir?

Oui, et quel soupir!

Quelqu'un est caché près de nous, dit Vivaldi; mais ne craignez rien. J'ai mon épée.

Une épée, hélas! vous ne savez pas.....Mais écoutons encore. Je l'entends.

Cette plainte vient de fort près... La lampe jette une lumière si foible, et il l'éleva cherchant à éclairer mieux le fond de la chambre. Qui est-là? cria-t-il. Mais personne ne

répondit, et ils se retrouvèrent dans le silence du tombeau.

Après avoir écouté encore quelque tems, Vivaldi reprit : Qui que vous soyez, si vous souffrez, parlez ? Nous sommes malheureux comme vous, et notre compassion vous est acquise. Si vous avez des projets ennemis, tremblez ; car vous aurez à combattre avec mon désespoir ?

On ne répondit point. Alors Vivaldi, promenant la lampe tout autour de la chambre, reconnut une petite porte dans le roc. Au même instant, il entendit venant du dedans des accents ressemblans à ceux d'une personne en prière. Il poussa la porte qui ne résista point, et vit à sa grande surprise un religieux agenouillé devant un crucifix, et si profondément enfoncé dans sa dévotion, qu'il ne s'apperçut de la présence d'un étranger que lorsque

Vivaldi parla. C'étoit un moine à cheveux blancs. La douceur et le caractère mélancolique de sa physionomie, où l'on voyoit encore des restes de chaleur, intéressèrent Vivaldi, et rendirent quelque courage à Ellena qui l'avoit suivi.

A leur vue, le religieux montra une surprise qui n'avoit rien de joué ; mais, malgré l'air de bonté répandu sur son visage, Vivaldi craignoit les questions qu'on pouvoit lui faire, lorsque le père lui fit entendre qu'il falloit pourtant qu'il lui apprit ce qu'il venoit faire en ce lieu. Encouragé par le ton et les manières du moine, et voyant que sa situation étoit désespérée s'il ne trouvoit en lui quelque secours, Vivaldi lui donna quelque connoissance de sa situation et de son embarras.

Tandis qu'il parloit, le religieux écouta avec une grande attention,

jeta des regards compâtissans tantôt sur lui et tantôt sur Ellena. La pitié qui le sollicitoit de secourir ces étrangers sembloit combattue dans son ame par quelque considération puissante qui l'en détournoit. Il demanda depuis combien de tems Jéronimo étoit absent, et secoua tristement la tête en apprenant que la porte du passage s'étoit trouvée fermée à double serrure. Vous êtes trahis, mes enfans. Votre jeunesse confiante a été le jouet de l'artifice d'un âge expérimenté.

Ces paroles firent couler les larmes d'Ellena, et Vivaldi, ne pouvant commander à l'indignation qu'excitoit en lui une si horrible trahison, ne pouvoit lui offrir aucune consolation.

Ma fille, continua le moine, c'est vous, je pense, que j'ai vue dans l'église ce matin ; c'est vous qui avez protesté contre les vœux qu'on vou-

loit vous faire prononcer? Vous ne connoissiez donc pas, mon enfant, les suites terribles d'un tel refus?

Hélas! dit Ellena, je n'avois que le choix de deux maux.

Saint homme, lui dit Vivaldi, je ne croirai jamais que vous soyez du nombre de ceux qui oppriment l'innocence, ou approuvent et assistent ceux qui se rendent coupables de cette oppression. Si vous connoissiez les malheurs de cette jeune personne, vous auriez pitié d'elle, et vous la sauveriez; mais le tems ne me permet pas de vous en instruire en détail. Je ne puis que vous conjurer par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré de l'aider à sortir du couvent. Si je pouvois vous instruire des moyens criminels qu'on a pris pour la conduire dans ces murs.—Si vous saviez qu'orpheline et abandonnée elle a été arrachée de sa maison au milieu de la nuit; que des

scélérats masqués l'ont amenée ici malgré elle par l'ordre de personnes qui lui sont absolument étrangères ; qu'il ne lui reste pas un seul parent qui puisse défendre sa liberté, et la réclamer des mains de ses persécuteurs. Oh ! mon bon père, si vous saviez tout cela !

Le religieux regarda de nouveau Ellena avec une tendre compassion, mais en silence et rêveur. Tout cela peut être vrai, dit-il, mais..... Et il s'arrêta.

Je vous entends, mon père. Vous voudriez des preuves ; mais comment vous les fournir ici ? Fiez-vous à ma parole d'honneur ; et si vous sentez quelque desir de nous secourir, cédez-y sur le champ ; si vous hésitez nous sommes perdus. Hélas ! au moment même, je crois entendre les pas de Jéronimo.

En finissant de parler, il alla jusqu'à la porte de la première chambre ; mais

mais il n'entendit rien. Le religieux écouta aussi en délibérant, pendant qu'Ellena, les mains jointes, et jetant sur lui des regards effrayés et supplians, attendoit et sollicitoit sa décision.

Personne ne vient, dit Vivaldi. Il en est encore tems, bon père ; si vous voulez nous sauver, pressez-vous.

Pauvre créature ! disoit le père à part, mais assez haut pour être entendu, dans cette chambre ! dans ce lieu funeste !

Dans ce lieu funeste ! dit Ellena qui entendoit le sens horrible de cette exclamation. Oui, dans cette chambre où a péri une pauvre religieuse, et où j'ai été sans doute amenée pour subir le même sort.

Dans cette chambre ! répéta Vivaldi avec tout l'accent du désespoir. Mon père, si vous êtes disposé à nous secourir, profitez donc du

moment qui nous reste. Tout à l'heure peut-être il sera trop tard, et vos bonnes intentions nous seront inutiles.

Le religieux qui avoit regardé Ellena avec la plus grande surprise, lorsqu'elle avoit fait mention de la religieuse enfermée et morte en ce même lieu, devint pensif; quelques larmes coulèrent de ses yeux qu'il se hâta d'essuyer, et il sembla combattu par un sentiment profondément caché dans son cœur.

Vivaldi voyant que ses pressantes sollicitations ne le décidoient point, et s'attendant à tous momens à voir revenir Jéronimo, marchoit dans la chambre dans une extrême agitation; puis écoutoit à la porte, et puis revenoit implorer l'humanité du religieux, tandis qu'Ellena, jetant les yeux autour d'elle avec horreur et frémissement, répétoit douloureusement : Dans cette même

chambre ! dans ce funeste lieu ! Oh ! de quelles souffrances ces murs ont-ils été et seront-ils encore les témoins !

Vivaldi tâchoit de calmer Ellena, et pressoit encore le religieux de mettre à profit le seul moment qui restât pour la sauver. O ciel ! s'écrioit-il, si elle est découverte, elle n'évitera pas cette cruelle destinée !

Je n'ose dire, reprit le religieux, quel est le sort qui l'attend, ni quel sera le mien, si je consens à vous secourir ; mais la vieillesse ne m'a pas tout-à-fait endurci le cœur, et je suis encore sensible aux maux de mes semblables. Les restes de ma vie peuvent être malheureux, mais votre jeunesse vous promet encore des années de bonheur. Vous les trouverez, mes enfans, puisqu'il est en mon pouvoir de vous les rendre. Suivez-moi jusqu'à la porte. Nous verrons si ma clef ne peut pas l'ouvrir.

Vivaldi et Ellena suivirent les pas tremblans du vieillard, qui s'arrêtoit fréquemment pour entendre si Jéronimo, ou quelqu'autre frère complice de sa trahison, approchoient ; mais aucun bruit ne se fit entendre dans cette avenue solitaire jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la porte, d'où ils entendirent des pas dans l'éloignement.

Ils approchent, mon père, dit à demi-voix Ellena. Oh ! si la clef n'ouvre pas tout de suite, nous sommes perdus. Écoutons. Oui, j'entends leurs voix. Ils m'appellent par mon nom. Sûrement ils ont déjà découvert que nous ne sommes plus dans la chambre où nous a laissés Jéronimo.

Tandis que le vieillard, les mains tremblantes, cherchoit à mettre la clef dans la serrure, Vivaldi l'aidoit et encourageoit Ellena.

Enfin le pêne céda, et la porte

s'ouvrit. Elle donnoit sur un plateau de la montagne.

Ne me remerciez point, mes enfans, leur dit le religieux ; vous n'en avez pas le tems. Je vais refermer la porte, et retarder, autant que je le pourrai, ceux qui voudroient vous poursuivre. Ma bénédiction soit avec vous.

Ellena et Vivaldi eurent à peine le tems de lui dire adieu; la porte se ferma, et Vivaldi donnant le bras à Ellena se portoit en hâte vers l'endroit où il avoit ordonné à Paolo de se trouver, quand en tournant un des angles de la grande enceinte du couvent, il apperçut une longue procession de pélerins sortie par la grande porte, et qui n'en étoit pas encore fort éloignée.

Vivaldi fit quelques pas en arrière ; cependant, craignant s'il s'arrêtoit aux environs du monastère d'entendre la voix de Jéronimo et

des frères sortis pour le poursuivre, il étoit tenté de s'éloigner à tout péril : mais le seul chemin praticable pour arriver au bas de la montagne étoit alors occupé par les pélerins, et en se mêlant au milieu d'eux les fugitifs se perdoient sûrement. Un clair de lune brillant leur montroit distinctement toutes les figures de ces hommes qu'ils avoient un si grand intérêt d'éviter, tandis qu'eux-mêmes marchoient dans l'ombre des murs. Lorsqu'ils se trouvèrent à quelque distance des pélerins, ils se jetèrent vers un côteau planté de palmiers, et arrivèrent au pied d'une suite de rochers dans lesquels ils pouvoient trouver un asyle passager. Étant alors plus éloignés du monastère, ils se tinrent cachés jusqu'à ce que la procession des pélerins, traversant les bouquets de bois et suivant les détours de la montagne, fût un peu éloignée. Souvent

ils jetoient les yeux du côté du couvent, craignant d'en voir sortir des hommes pourvus de flambeaux pour les rechercher, et s'encourageant l'un l'autre à la poursuite ; mais tout demeura calme, aucune lumière ne se montra, et ils commencèrent à se rassurer.

Le chant des pélerins arrivoit à eux au travers d'un air tranquille, et s'élevant vers un ciel sans nuage. Il ne se mêloit pas un son étranger à celui de l'hymne saint, et entre les versets ils entendoient seulement le murmure du vent dans les feuilles des arbres. Ces chants adoucis par l'éloignement et portés par un vent léger paroissoient être la musique des esprits célestes, parcourant la nuit les sommets des montagnes, et se répondant les uns aux autres, tandis qu'ils visitent chacun le domaine confié à ses soins, et veillent sur le monde en repos.

Combien de fois, ô Ellena ! dit Vivaldi, à cette même heure n'ai-je pas erré autour de votre demeure, heureux de la seule pensée que j'étois près de vous ! Elle repose, me disois-je, dans cette enceinte qui est pour moi le monde entier, tandis qu'à mes yeux tout le reste est un désert. Maintenant je jouis de votre présence; vous m'êtes rendue ; ne souffrez plus que les caprices de la destinée nous séparent; laissez-moi vous conduire au premier autel où nous pourrons consacrer nos vœux.

Vivaldi, emporté par un plus grand intérêt, oublioit ainsi le silence délicat qu'il s'étoit imposé jusqu'à ce qu'Ellena fût maîtresse d'elle-même et dans un lieu de sûreté.

Ce moment n'est pas propre, lui dit-elle, à une semblable conversa-

tion ;

tion ; nous sommes encore sur les bords d'un abîme.

Vivaldi se leva avec précipitation. Ah! vous avez raison, ma folie prolonge le danger de votre situation. Je vous arrête dans le voisinage de cette fatale maison, tandis que les pélerins sont déjà assez éloignés pour nous permettre de poursuivre notre chemin.

En parlant ainsi, ils descendoient avec précaution au travers des rochers, regardant souvent derrière eux du côté du couvent où ils ne voyoient aucune lumière, et dont la lune leur faisoit distinguer encore les clochers et les grands vîtraux. Ellena crut voir un moment une lumière dans sa petite tour ; et imaginant que les religieuses, et peut-être l'abbesse elle-même, étoient là à sa recherche, elle éprouva une terreur nouvelle, et hâta ses pas.

Les fugitifs arrivèrent enfin au

bas de la montagne sans accident, et y trouvèrent Paolo avec les chevaux. Ah! mon cher maître, s'écria-t-il, que je suis heureux de vous retrouver sain et sauf! Je commençois à craindre en vous voyant retenu si long-tems, que les moines ne vous eussent renfermé pour vous faire faire pénitence le reste de votre vie. Que je suis aise de vous revoir!

Je ne le suis pas moins de te retrouver, mon cher Paolo. Où est la capote de pélerin que je t'ai chargé de me procurer?

Paolo la lui donna, et Vivaldi en ayant enveloppé Ellena qu'il mit en croupe, ils prirent la route de Naples, Ellena se proposant de se rendre au couvent de la Pieta. Cependant, Vivaldi craignant qu'on ne le poursuivît plutôt dans cette route que dans toute autre, résolut de la quitter aussi-tôt qu'il pour-

roit, et de se rendre à Villa Altieri par des chemins détournés.

Ils se trouvèrent bientôt au terrible passage par lequel Ellena étoit arrivée au monastère, et dont l'aspect étoit bien plus effrayant dans la nuit. La lune n'éclairoit que foiblement, ou laissoit dans l'obscurité le précipice, et la route elle-même passant sous des roches avancées et pendantes ; mais la gaîté de Paolo ne se laissoit pas dominer par l'aspect de ces lieux sauvages. Il se félicitoit lui-même et son maître d'avoir échappé aux moines ; et sa joie bruyante, rendue par les échos, pouvant trahir leur fuite, Vivaldi s'efforça de la calmer et de la contenir.

Monsieur, je vous obéirai ; mais mon cœur est si plein de joie que je ne pourrois le soulager qu'en chantant. La situation où nous nous sommes trouvés dans la chambre souterraine de Paluzzi étoit terrible

assurément ; mais ce n'étoit rien en comparaison de celle-ci, dans laquelle j'avois le malheur d'être séparé de vous. Vous pouviez être égorgé cent fois pendant que j'étois tranquillement à prendre le frais dans ces montagnes au clair de la lune, sans me douter de rien.

Mais, monsieur, qu'est-ce que je vois-là dans le ciel ? Cela ressemble à un pont. Il est seulement perché si haut qu'il ne paroît pas possible que personne ait songé à le bâtir si loin de tout chemin praticable aux hommes, à moins qu'on n'ait voulu s'en servir pour passer d'un nuage à l'autre ; car on n'est pas tenté d'y grimper pour avoir le plaisir de s'y promener.

Ellena reconnut en effet le pont qu'elle avoit passé avec tant d'inquiétude. Il étoit en l'air, portant par ses deux extrêmités sur des roches avancées, et suspendu sur le

torrent qui rouloit ses eaux entre les rochers dans un abîme profond. L'une des roches avancées et la partie du pont qui portoit dessus étoient dans une profonde obscurité ; mais l'autre couverte d'arbres et d'arbustes et les eaux mugissantes au-dessous étoient fortement éclairées. On distinguoit dans les fonds des plantes couvertes d'écume contrastant avec la noirceur de celles qui couvroient la rive opposée. Enfin, au-delà de l'arche du pont, une longue perspective s'entrevoyoit à travers un brouillard humide.

Nous allons voir, s'écria Paolo, ce que peut faire faire la curiosité, et s'il y a eu quelqu'un d'assez fou pour passer déjà par ce pont.

Vivaldi vit alors des hommes sur le pont ; et, comme il ne pouvoit pas bien les distinguer, il fut saisi de crainte en pensant que des pélerins allant à Notre-Dame du Mont-

Carmel pourroient instruire les gens du couvent de la route qu'Ellena et lui-même avoient prise. Il n'y avoit pourtant pas moyen de les éviter, le chemin étant pratiqué entre les rochers coupés à pic d'un côté et le précipice de l'autre, et pouvant à peine donner passage à deux chevaux de front.

Les voilà qui ont passé le pont, sans tomber dans le précipice, dit Paolo. Mais où vont-ils? Et le chemin où nous sommes, nous conduit-il aussi au pont? Avons-nous à marcher aussi par les airs? Le bruit de ce torrent me fait tourner la tête. L'obscurité est profonde sous ces rochers qui semblent aller tomber sur nous. On ne peut les voir sans frémir. Ma foi, monsieur, il n'étoit pas besoin d'amortir ma joie. Je n'en ai plus.

Ce n'est pas ta joie, c'est ton bavardage que j'ai voulu arrêter, mon

cher Paolo. Tais-toi. Ces gens seront tout à l'heure à nous, quoique nous ne les voyions pas encore.

Quoi ! monsieur, dit Paolo tristement, ce chemin nous conduit donc au pont ? Et en effet, voilà ces gens qui l'ont passé qui viennent de tourner cette roche, et qui s'avancent vers nous.

Paix, dit Vivaldi, ce sont des pélerins. Tenons-nous cachés sous ce roc jusqu'à ce qu'ils aient passé ; un mot peut nous perdre. S'ils nous parlent, je dois seul leur répondre.

Vous serez obéi, monsieur.

Les fugitifs se rangèrent du côté des rochers, et avancèrent sans bruit jusqu'à ce qu'ils furent assez près des pélerins pour entendre leurs voix.

C'est une consolation, dit Paolo, d'entendre des propos gais dans un lieu si triste. Dieu les bénisse. Ils ont l'air de faire une partie de

plaisir ; mais tout à l'heure ils ne seront pas si gais.

Paolo, vous oubliez bientôt, dit Vivaldi vivement.....

Les pélerins appercevant les voyageurs se turent soudainement, jusqu'à ce que celui qui paroissoit le chef de la troupe leur dit : Dieu et Notre-Dame de Mont-Carmel vous conduisent. Ce que tous les autres répétèrent en chœur.

Dieu vous conduise aussi, répondit Paolo, et Notre-Dame de Mont-Carmel. Nous en venons ; la première messe est dite.

Ah ! vous en venez donc tout à l'heure, dit un des pélerins, et vous pouvez nous dire.....

Ah ! dit Paolo, pauvres pélerins comme vous, nous ne savons rien. Bonjour, camarades ; voilà l'aube du jour qui paroît.

Il rejoignit son maître qui avoit

pris les devans avec Ellena, et qui le gronda de son indiscrétion.

Dieu merci, dit Vivaldi, nous en voilà quittes.

Oui, dit Paolo, nous n'avons plus que le pont à passer, et j'espère que nous en viendrons à bout.

Ils se trouvoient alors à l'entrée du pont; et comme ils passoient sur ces planches tremblantes, et jetoient les yeux en frémissant sur l'abîme au-dessus duquel ils se trouvoient, ils entendirent une autre troupe dans le chemin qu'ils venoient de quitter dont les voix se mêloient au bruit du torrent.

Ellena alarmée pressa Vivaldi de doubler le pas.

Ce sont aussi des pélerins, dit Paolo. Des gens qui nous poursuivroient ne s'annonceroient pas d'une manière si bruyante: ils craindroient d'être entendus.

Les voyageurs continuèrent d'a-

vancer aussi vîte que le mauvais état du chemin le leur permettoit; mais Paolo se retournant apperçut deux personnes enveloppées dans leurs manteaux, marchant sur le bord du chemin, et suivant son cheval de très-près. Avant qu'il pût en donner avis à son maître, ils étoient à ses côtés.

Vous venez de Notre-Dame de Mont-Carmel ? dit l'un d'eux.

Vivaldi se retourne, et demande : Qui fait cette question ?

Un pauvre pélerin, lui répond-on, qui est bien fatigué du chemin qu'il a fait dans ces rochers, et qui peut à peine se tenir sur ses jambes. Voudriez-vous avoir pitié de lui, et lui permettre de monter un peu de tems votre cheval ?

Quelque compâtissant que fût Vivaldi aux souffrances de ses semblables, il ne pouvoit en ce moment écouter ce sentiment sans compro-

mettre la sûreté d'Ellena. Il crut même démêler quelque fausseté dans le ton de l'étranger qui lui faisoit cette demande. Ses soupçons augmentèrent, lorsque le voyageur, sans être découragé par le refus, lui demanda où il alloit, et lui proposa de faire route avec lui. Ces montagnes, dit-il, sont infestées de brigands, et une compagnie nombreuse court moins de risque d'être attaquée.

Si vous êtes si fatigué, lui dit Vivaldi, comment pourriez-vous suivre le pas de nos chevaux, et comment aussi avez-vous pu nous atteindre ?

La crainte des bandits nous a donné des aîles.

Vous n'avez rien à craindre, si vous voulez modérer votre marche, car une grande troupe de pélerins est sur la route, et elle vous atteindra bientôt.

Vivaldi mit fin à la conversation en donnant des éperons à son cheval. La contradiction qui étoit entre les plaintes de ces gens et la légéreté avec laquelle ils cheminoient, donna des craintes sérieuses à nos fugitifs; mais elles se dissipèrent, lorsqu'ils eurent quitté la grande route de Naples pour prendre un chemin peu fréquenté allant à l'ouest vers Aquila.

CHAPITRE II.

Du sommet d'une montagne, le jour naissant découvrit aux voyageurs dans l'éloignement le lac de Celano, dont les eaux argentées mouillent le pied des Appennins du côté du sud. Vivaldi crut qu'il étoit prudent de diriger sa marche sur ce point, le lac étant si éloigné de la grande route de Naples, ainsi que du couvent de San Stephano, qu'il pouvoit se flatter de trouver sur ses bords une retraite sûre. Il considéroit aussi que, dans les monastères voisins du lac en assez grand nombre, il trouveroit aisément un prêtre qui voulût bien le marier avec Ellena, si Ellena y consentoit.

Les voyageurs traversèrent un terrein planté d'oliviers, et des pay-

sans travaillant dans les champs leur indiquèrent une route conduisant d'Aquila à Celano. Ce chemin étoit du petit nombre de ceux qui traversent les montagnes, qui renferment le lac de deux côtés opposés. En descendant dans la plaine, ils respirèrent avec l'air du matin l'odeur des orangers et des myrthes qui la couvrent. Ils voyoient des bosquets de ces arbres odorans répandus dans la vallée, et Vivaldi espéra qu'Ellena trouveroit dans la chaumière de quelque paysan des rafraîchissemens et du repos.

Mais les cabanes étoient abandonnées; les paysans étoient allés à leurs travaux. Ils traversèrent cette plaine, et se trouvèrent sur des montagnes couvertes de troupeaux, paissant les plantes aromatiques qui y croissent en abondance.

Monsieur, dit Paolo, j'entends, je crois, un berger jouant du haut-

bois. Si je ne me trompe pas, la signora pourra trouver-là quelque rafraîchissement.

En écoutant, ils distinguèrent en effet un hautbois et un tambourin fort près d'eux.

Ils allèrent au son, et arrivèrent à la vue d'une maisonnette ombragée par un grouppe d'amandiers : c'étoit une laiterie appartenant à quelques bergers, d'où ils pouvoient veiller sur leurs troupeaux. Ils étoient assis à quelque distance et à l'ombre de quelques châtaigniers, et faisoient entendre leurs instrumens champêtres ; scène digne des bergers d'Arcadie, et qui s'offre souvent dans les montagnes de l'Abruzze. La simplicité de leurs mœurs grossières et presque sauvages étoit tempérée par un caractère hospitalier. Le principal d'entr'eux, homme respectable, vint au-devant des étrangers ; et, instruit de leurs be-

soins, les conduisit dans la laiterie, où la crême, le fromage de lait de chèvre, le miel odorant de ces montagnes et des figues sèches leur furent présentés avec un obligeant empressement.

Ellena, plus accablée de ses inquiétudes que de la fatigue de la veille et de la nuit, après avoir déjeûné, se retira pour prendre quelque repos. Vivaldi s'assit sur un banc à la porte, et Paolo en sentinelle à l'ombre des amandiers déjeûna en pensant aux divers évènemens qui venoient de se passer.

Ellena ayant reparu, Vivaldi lui proposa de laisser passer la chaleur du jour avant de se remettre en route; et, comme il la croyoit alors en un lieu de sûreté pour quelque tems, il renouvela ses instances sur le sujet qui lui tenoit le plus au cœur, en lui représentant les risques auxquels

auxquels ils pouvoient être encore exposés, s'ils ne s'unissoient par la cérémonie du mariage.

Pensive et abattue, Ellena écouta en silence les argumens et les sollicitations de Vivaldi. Elle convint de la justesse de ses observations; mais elle se retrancha sur le défaut de délicatesse qu'elle auroit à se reprocher, et la dégradation à laquelle elle se soumettroit en s'introduisant dans une famille qui non-seulement lui avoit fait connoître sans équivoque son aversion pour elle, mais l'avoit traitée avec tant d'injustice, et avoit projeté d'exercer envers elle la plus horrible barbarie. Elle convenoit que ces dernières circonstances la dispensoient de toute délicatesse et de toute générosité envers des ennemis si cruels, et qu'elle n'avoit à consulter que le bonheur de Vivaldi et le sien; mais elle ne pouvoit prendre aveo

précipitation un parti d'où dépendoit la destinée de toute sa vie ; et en rappelant à Vivaldi avec les expressions de la tendresse et de la reconnoissance l'attachement qu'elle lui avoit voué, elle le pressa de considérer la force des motifs qui suspendoient sa décision.

Je m'en rapporte à vous-même, ajouta-t-elle. Dois-je vous donner ma main, lorsque votre famille, votre mère ?.....Elle s'arrêta, rougit, et fondit en larmes.

Épargnez-moi, lui dit Vivaldi, ces larmes qui me désespèrent, et le souvenir des motifs qui les font couler. Oh ! ne me nommez pas ma mère, lorsque je vous vois pleurer ; ne me faites pas souvenir que son injustice et sa cruauté vous avoient préparé la plus horrible des destinées.

Le visage de Vivaldi s'altéroit tandis qu'il parloit ainsi. Il se leva,



marcha à grands pas d'abord dans la chambre, et ensuite sous les arbres du devant de la porte.

Il revint quelques momens après un peu plus calme. Il s'assit à côté d'Ellena ; et lui prenant la main, il lui dit d'un ton grave et avec l'accent de la plus vive sensibilité : Ellena, vous savez jusqu'à quel point vous m'êtes chère ; vous ne pouvez douter de mon amour. Il y a déjà long-tems que vous m'avez promis, — solemnellement promis en présence de celle qui n'est plus sur la terre, mais qui nous regarde d'en-haut ; — de celle qui vous a confiée à mes tendres soins, qui vous a léguée à moi pour jamais. —Par cette confiance qu'elle m'a montrée, et qui doit nous être sacrée ; par ces tristes et tendres souvenirs, je vous conjure de ne pas m'abandonner à mon désespoir, et dans votre juste ressentiment de ne pas sacrifier le

fils à la cruelle et fausse politique de la mère : ni vous ni moi ne pouvons prévoir tous les piéges qui seront tendus sous nos pas, lorsqu'on apprendra que vous n'êtes plus à San Stephano. Si nous tardons à nous unir par des liens indissolubles, je sais, je sens que vous êtes perdue à jamais pour moi.

Ellena vivement touchée fut pendant quelque tems hors d'état de répondre. Enfin, essuyant ses larmes, elle dit à Vivaldi : Le ressentiment ne peut avoir aucune part à ma résolution ; je n'en ai aucun contre la marquise, lorsque je pense qu'elle est votre mère ; mais la fierté insultée a des droits qu'elle ne peut oublier, et peut-être suis-je dans des circonstances qui m'imposent l'obligation de renoncer à vous, si je veux me respecter moi-même.

Renoncer à moi ! interrompit Vivaldi. Renoncer à moi ! il vous

seroit possible de renoncer à moi ! Dites-moi, Ellena, répétoit-il en la fixant avec des regards ardens et consternés, cela est-il possible ?

Hélas ! je crains en effet de ne le pouvoir.

Vous le craignez ! si vous le craignez pour moi ce malheur, il est donc possible. Oh ! dites-moi plutôt que vous espérez ne pouvoir jamais m'abandonner, et l'espérance renaîtra dans mon cœur.

L'émotion avec laquelle il prononça ces mots enhardit de nouveau la tendresse d'Ellena ; et, oubliant la réserve qu'elle s'étoit imposée et ses résolutions à demi-formées, elle lui dit avec un sourire d'une inexprimable douceur : Je ne veux en cette occasion me livrer ni à la crainte ni à l'espérance ; je veux obéir à la voix de la reconnoissance et de l'attachement, et je crois que je ne pourrai jamais renoncer à vous tant

que votre cœur ne sera pas changé pour moi.

Vous croyez, dites-vous! vous ne faites que croire! reprit Vivaldi. Et pourquoi parler de reconnoissance? et pourquoi cette restriction inutile, *tant que mon cœur ne sera pas changé?* Quoi, même cette assurance, foible soutien de mon espérance, vous est pour ainsi dire arrachée! Vous voyez ma douleur, et c'est par pitié, par reconnoissance, et non par affection, que vous voulez bien l'adoucir; vous repoussez la crainte et l'espérance. Ah! Ellena, l'amour peut-il subsister sans espérance et sans crainte? Jamais, jamais. Ces sentimens me dominent tour-à-tour et se succèdent avec tant de rapidité, et un mot de votre bouche, un regard de vos yeux leur donnent une telle énergie, qu'ils me rendent alternativement le plus heureux ou le plus malheureux des

hommes. Pourquoi enfin parlez-vous de reconnoissance, ce sentiment si froid qui ferme votre cœur à celui que je vous demande uniquement? Non, Ellena, vous ne m'aimez point; votre indifférence punit sur moi les cruautés de ma mère.

Combien vous vous trompez, Vivaldi, dit Ellena! Je vous ai déjà donné tant de preuves de mon attachement. Si vous en doutiez encore, je devrois me respecter assez moi-même pour ne pas vous presser davantage d'y croire.

Quel calme! quelle indifférence! quelle prudence! quelle circonspection! s'écria Vivaldi du ton du reproche: mais je ne veux pas vous déplaire. Pardonnez-moi d'avoir repris ce sujet en ce moment. Mon projet étoit de garder le silence jusqu'à ce que vous fussiez en un lieu plus sûr; mais avec l'inquiétude qui pèse sur mon cœur, comment sou-

tenir cette résolution ? Qu'ai - je gagné pourtant à m'en départir ? Un surcroît d'anxiété, de doute et de crainte.

Pourquoi vous obstinez-vous à vous tourmenter vous-même, dit Ellena ? Je ne puis souffrir que vous doutiez de mon attachement même pour un moment : et comment pouvez-vous croire que je puisse être insensible au vôtre ; que je puisse oublier les dangers que vous avez courus volontairement pour me tirer de ma prison, et cesser d'avoir pour vous la plus vive reconnoissance ?

Et voilà le mot cruel que je ne puis entendre, votre reconnoissance ! le souvenir d'une obligation ! Dites-moi plutôt que vous me haïssez, et ne trompez pas mes espérances en me montrant un sentiment aussi froid, aussi resserré que celui de la reconnoissance, un sentiment de devoir.

Ce mot a pour moi une significa-

tion très - différente de celle que vous lui donnez, reprit Ellena avec un sourire. Il comprend tout ce que l'affection peut avoir de tendre et de généreux ; et quant au sens de devoir que vous y attachez, l'obéissance à ce devoir est un des plus doux et des plus aimables sentimens dont le cœur humain soit susceptible.

Ah ! Ellena, je souhaite trop de me faire illusion pour examiner avec rigueur votre définition. J'en crois votre aimable sourire plutôt que votre explication, et je me persuade que la reconnoissance que vous sentez pour moi comprend tout ce que vous me dites ; mais, je vous en conjure, n'employez plus ce terme avec moi. Il fait sur mon cœur une impression semblable à celle que cause l'attouchement de la torpille. Ma confiance s'affoiblit, lorsque je le prononce moi-même.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Paolo, qui, s'avançant avec un air de mystère, dit à voix basse :

Monsieur, comme j'observois de dessous ces amandiers, qui croiriez-vous que j'ai vu montant la côte qui est là-bas ? Les deux carmes déchaussés qui nous avoient atteint au passage de Chiari. Nous les avions laissés derrière dans les bois ; mais je suis sûr qu'ils viennent à nous. Ils me semblent avoir découvert notre laiterie ; ils se flattent sans doute de trouver ici quelque chose de bon. Ces bonnes gens croient que leurs bêtes mourroient, s'ils ne leur donnoient.....

Je les apperçois, dit Vivaldi, sortant du bois ; ils quittent la route et viennent de ce côté. Où est notre hôte ?

Là-bas, tout près d'ici. L'appellerai-je ?

Oui, reprit Vivaldi ; ou plutôt demeure, j'irai le chercher moi-même. Cependant s'ils m'apperçoivent....

Oui, monsieur ; mais s'ils me voient, moi, c'est la même chose. L'embarras est grand ; car si nous appellons notre homme, nous nous trahirons ; et si nous ne le prévenons pas, il nous trahira ; et dans tous les cas, ils nous découvriront.

Paix, paix, dit Vivaldi ; laisse-moi penser un moment. Paolo de son côté cherchoit un lieu où ils pussent se cacher s'il en étoit besoin.

Appelle notre hôte sur le champ, dit Vivaldi ; je veux lui parler.

Le voilà, dit Ellena, qui passe devant la jalousie; et le berger entra en même tems.

Mon bon ami, lui dit Vivaldi, je vous prie instamment de ne pas laisser entrer chez vous ces deux moines que vous voyez venir à nous,

et de faire en sorte qu'ils ne sachent pas quels hôtes vous avez chez vous. Ils nous ont déjà inquiété et incommodé sur la route. Je vous dédommagerai de ce que vous pourrez perdre en ne les recevant point.

Mon ami, dit Paolo au vieillard, avec la permission de monsieur, ce n'est pas en ne les recevant point que vous pourrez y perdre quelque chose, ce sera en les recevant; et pour vous dire tout, car mon maître est trop discret, nous avons été obligés de nous tenir bien sur nos gardes tant que nous avons eu leur compagnie, et sans cela nous aurions pu retrouver nos poches plus légères. Ce sont des gens adroits, croyez-moi, et je croirois assez que ce sont des bandits déguisés. Leur habit favorise leurs entreprises dans ce tems de pélerinages. Faites la sourde oreille, s'ils vous demandent d'entrer chez vous; et vous ferez



sagement, lorsqu'ils auront passé, de les faire suivre jusqu'à ce que vous en soyiez débarrassé, ou vous pourriez bien trouver quelqu'une de vos bêtes de moins.

Le vieux berger leva ses mains et ses yeux au ciel. Ce que c'est que le monde, dit-il. Je vous remercie de vos avis, ils ne passeront pas le seuil de ma porte; car, malgré tout leur semblant de sainteté, j'ai toujours dit *non* aux gens de leur robe dès ma jeunesse et toute ma vie, et vous pouvez voir à mon visage qu'il y a long tems. Quel âge me donneriez-vous bien? Je parierois bien que vous vous tromperez en moins; car dans nos montagnes....

Eh bien! dit Vivaldi, je vous dirai ce que j'en pense, quand vous aurez écarté ces moines, après leur avoir donné, si vous le voulez, quelques rafraîchissemens en-dehors de la

maison. Les voici tout près de nous; dépêchez-vous, mon ami.

S'ils s'avisoient de vouloir me maltraiter pour mon refus de les recevoir, vous viendriez à mon secours, n'est-ce pas ? car mes garçons sont loin d'ici.

N'en doutez pas, dit Vivaldi; et le berger sortit de la maison.

Paolo se hasarda à regarder au travers de la jalousie. Ils tournent autour de la maison, dit-il, mais je ne vois rien. Il y a peut-être une autre fenêtre. Quelles sottes gens de ne pas faire de fenêtre près de la porte. Écoutons.

Ce sont certainement des espions envoyés du couvent à notre poursuite, dit Ellena, tant ils nous suivent de près. Si c'étoit de vrais pélerins leur route ne les meneroit pas dans ce pays désert, d'autant plus qu'ils seroient alors en plus grande

troupe. On les aura envoyés après nous, et ils auront été instruits de notre route par les pélerins que nous avons rencontrés.

Nous ferons sagement, dit Vivaldi, de nous conduire d'après cette supposition ; mais, quoiqu'ils puissent être des émissaires de San Stephano, il est très-possible aussi que ce ne soit que des religieux retournant à quelque couvent situé sur le lac Celano.

Je n'entends pas une parole, dit Paolo à Vivaldi ; je vous en prie, monsieur, écoutez vous-même. Cette porte n'a pas une fente qui puisse donner la consolation..... Si jamais je bâtis, il y aura une fenêtre près de la porte.

Paix, paix, ajouta-t-il, ils approchent ; et s'appuyant du dos contre la porte, vous pouvez frapper, mes amis, jusqu'à ce que vos poings s'en ressentent ; cognez tant qu'il

vous plaira, ce sera peine perdue.

Silence, dit Vivaldi. Sachons pourtant qui c'est, et ils entendirent en-dehors la voix du vieux berger qui leur dit : Ils sont partis, vous pouvez ouvrir.

Quel chemin ont-ils pris, demanda Vivaldi en ouvrant.

Je ne puis vous le dire, monsieur, parce que je les ai perdus de vue.

Moi, dit Paolo, je les ai vus allant du côté de ce bois là-haut.

N'y a-t-il point, mon ami, dit Vivaldi au berger, d'abri entre votre maison et le bois où ils puissent se cacher ?

Peut-être ont-ils atteint le bois.

Paolo, faisant à son maître un signe des yeux, dit au vieillard : Ce que vous dites est très-vraisemblable ; vous pouvez être sûr qu'ils se tiennent-là cachés pour quelque mauvais dessein ; vous feriez bien

d'envoyer quelqu'un les observer : votre troupeau pourroit se ressentir de leur voisinage. A coup sûr leurs desseins ne sont pas bons.

Nous ne voyons guère de ces gens-là dans notre pays, répliqua le berger ; mais s'ils ont de mauvais desseins, ils trouveront à qui parler. En finissant ces mots, il détacha du plancher un petit cor, et en tira un son perçant que les échos des montagnes répétèrent, et qui fit accourir les jeunes bergers de toutes les chaumières voisines.

Mon ami, lui dit Vivaldi, n'ayez aucune crainte pour vous. Je vous réponds que ces gens-là n'en veulent qu'à nous ; mais, comme j'ai lieu de m'en défier, et que je ne voudrois pas les retrouver sur ma route, je donnerai quelque chose à un de vos garçons s'il veut aller du côté de Celano, et découvrir s'ils

ne sont pas embusqués sur cette route.

Le vieillard y consentit, et Vivaldi donna ses instructions à un des jeunes gens.

Ne revenez pas, lui dit Paolo, que vous ne les ayiez retrouvés.

Non, répond le jeune homme, et je vous promets de les ramener sains et saufs ici.

Ce n'est pas cela, mon ami. Garde-toi bien de les ramener ; il faut seulement que tu reconnoisses où ils sont, et que tu observes où ils vont.

Le jeune homme parti, on s'épuisa en conjectures sur les deux carmes. Vivaldi étoit encore porté à croire que c'étoit d'honnêtes pélerins retournant chez eux ; mais Paolo étoit d'opinion absolument contraire. Ils sont à notre poursuite, n'en doutez pas ; ils ont

quelque grand projet : autrement, après avoir découvert cette chaumière, ils ne s'en seroient pas éloignés.

S'ils ont, dit Vivaldi, le grand projet dont tu parles, il faut donc qu'ils nous aient découverts aussi, et pris cette route écartée pour nous suivre; mais alors en arrivant ici, ils eussent demandé à entrer dans la maison, ce qu'ils n'ont pas fait. Il paroît donc qu'ils n'ont pas de mauvais desseins contre nous, et je ne crois pas que les craintes d'Ellena soient fondées.

Quoi ! monsieur, pensez - vous qu'ils eussent osé nous attaquer dans la maison de ces bonnes gens qui nous auroient défendus ? Mais, assurés que nous sommes ici, ils sont retournés dans le bois pour nous attendre sur la seule route qui conduise à Celano.

Comment est - il possible qu'ils

aient découvert que nous sommes ici, puisqu'ils ne se sont pas seulement approchés de la chaumière ?

Ils s'en sont approchés assez pour leur projet, dit Paolo ; et puisqu'il faut vous dire tout, ils m'ont vu au travers de la jalousie.

Tu nous tourmentes à plaisir, lui dit Vivaldi. Comment peux-tu supposer que, ne t'ayant vu qu'au clair de la lune dans une vallée sombre, ils ônt pu te reconnoître au travers d'une jalousie à cent pas de distance ? Tranquillisez-vous, ma chère Ellena, il n'y a point d'apparence à ce qu'il dit?

Je voudrois bien le croire, dit Ellena avec un soupir.

Madame, lui dit Paolo, il n'y a rien à craindre. S'ils s'avisoient de nous attaquer, ils auroient beaucoup à faire.

Ce n'est pas une attaque à force ouverte que je crains, dit Ellena ;

mais ils peuvent nous entourer de piéges, et nous mettre dans l'impuissance de faire aucune résistance.

Vivaldi sentoit la justesse de cette remarque ; mais il ne voulut pas qu'Ellena s'en apperçut, et s'efforça de rire de ses craintes en même tems qu'il imposa silence à Paolo par un coup-d'œil.

Le jeune berger revint plus tôt qu'on ne l'attendoit. Il avoit épargné sa peine et son tems ; car il n'apporta aucune nouvelle des deux carmes. Je les ai apperçus, dit-il, dans ces bois, au bas du chemin, dans le fond. Alors j'ai monté la côte ; mais je les ai perdus tout-à-fait de vue, et n'ai rencontré pas une ame, excepté mes chèvres, et quelques-unes d'elles bien écartées du troupeau. Elles me font faire quelquefois de belles courses. Savez-vous, monsieur, qu'elles vont quelquefois jusqu'au

haut de Monte Nuvola, sur la cîme des rochers, et parmi les nuages; en un mot, en des lieux où je ne pourrois grimper sans me casser le cou. Les coquines semblent savoir cela; car, quand elles me voient arriver grimpant, essoufflé, elles cessent de bondir et de sauter, et puis elles me regardent de dessus une pointe de rochers, si paisibles, si tranquilles, qu'elles semblent se moquer de moi, et me dire : Oui, attrapes-nous, si tu peux.

Vivaldi qui, durant la dernière partie du discours du garçon, avoit délibéré avec Ellena s'ils continueroient leur route tout de suite, fit encore quelques questions au berger concernant les deux voyageurs; et, convaincu qu'ils n'avoient pas pris la route de Celano, ou que, s'ils l'avoient prise, ils étoient déjà fort loin, proposa de partir et de marcher sans se presser. Il ajouta :

Nous n'avons rien à craindre de ces gens ; je crains bien davantage que la nuit n'arrive avant que nous puissions arriver à Celano, la route étant montueuse et difficile, et nous-mêmes ne la connoissant pas bien.

Ellena ayant approuvé cette résolution, ils prirent congé du bon berger, qu'on ne put déterminer qu'avec beaucoup de peine à accepter quelque récompense, et qui leur donna de nouvelles instructions sur leur route, qui fut égayée long-tems par le son du tambourin et du hautbois, se portant au loin dans ces lieux tranquilles et déserts.

Lorsqu'ils arrivèrent au fond où le jeune garçon avoit dit qu'il avoit vu les carmes, Ellena jeta par-tout des regards inquiets, tandis que Paolo, tantôt silencieux, tantôt sifflant et chantant pour étourdir sa peur, regardoit chaque buisson qui

se trouvoit sur la route pour voir si les carmes s'y tenoient cachés.

Après avoir traversé la vallée, la route conduisoit à des montagnes couvertes de troupeaux ; car c'étoit la saison où ils quittent les campagnes de la Pouille pour se nourrir des plantes aromatiques qui rendent cette contrée célèbre. Le soleil étoit prêt de se coucher, lorsque de la hauteur où nos voyageurs étoient parvenus, le grand lac de Celano avec le cercle de montagnes qui l'environnent, se découvrit tout entier à leurs yeux.

Ah ! monsieur, s'écria Paolo, la belle vue ! Elle me rappelle mon pays ; elle est presqu'aussi agréable que celle de la baie de Naples. Cependant, elle seroit cent fois plus belle que je ne l'aimerois pas autant.

Les voyageurs s'arrêtèrent pour admirer

admirer cette scène, et faire reposer leurs chevaux. Les rayons du soleil, réfléchis sur une étendue d'eau de dix-huit ou vingt lieues de circuit, éclairoient les villes et les nombreux villages, et les couvens et les églises qui enrichissent les bords du lac, et les cultures variées, et les teintes différentes qu'elles donnent à la terre, et les montagnes colorées d'un rouge pourpre qui formoient le fond de ce riche paysage. Vivaldi faisoit remarquer à Ellena le sommet élevé du Velino, qui sert de limite entre les territoires de Rome et de Naples. Son pic domine toutes les hauteurs voisines, et ses rochers nuds contrastent avec les parties verdoyantes du mont Majella, dont le sommet est couronné de neiges, mais qui nourrit aussi de nombreux troupeaux au couchant; et des bords même du lac s'élève le mont Salviano, cou-

vert de sauge comme l'indique son nom, dérivé du nom latin de cette plante, et autrefois tout rempli de forêts de châtaigniers. De-là se voit aussi le mont Corno, énorme, horrible et menaçant, et San Nicolo, stérile et formé de rochers nuds ; enfin, à l'est une partie de la chaîne des Appennins, fermant le cercle en s'approchant du Velino vers l'est.

Ellena, au milieu de ses inquiétudes, étoit encore sensible à ces beautés. Voyez, disoit-elle à Vivaldi, le repos du rivage et le mouvement onduleux de ces eaux contenues dans ce vaste bassin, et comme la grace contraste par-tout ici avec la grandeur ; et ces délicieuses vallées qui se couvrent de riz, et de froment, et de vignes, et d'oliviers, tandis que le palmier se déploie avec noblesse et avec élégance sur les hauteurs !

Ah ! madame, dit Paolo, ayez la bonté d'observer combien ces bateaux de pêcheurs ressemblent à nos bâteaux de la baie de Naples ; cela vaut tout le reste, si on en excepte cette belle nappe d'eau qui vaut presque notre baie, et cette montagne qui seroit presqu'aussi belle que le Vésuve, si elle étoit aussi en feu.

Mon cher Paolo, il ne faut pas espérer que nous puissions trouver ici une montagne aussi belle que notre Vésuve en feu, quoiqu'elles aient été autrefois autant de volcans, dit Viva'di souriant à ce trait d'attachement de Paolo pour son pays natal.

Monsieur, si elles ont jeté du feu comme la nôtre, je les en honore davantage, et je les vois avec plus de plaisir ; mais notre montagne est unique dans le monde. Quelle est belle à voir dans une nuit bien

noire ! quelles flammes elle vomit et à quelle hauteur ! quelle lumière elle jette sur la mer ! Vous ne verrez cela chez aucune autre montagne. Il semble que toute la baie est en feu. J'ai vu la lueur se porter jusqu'à Caprée, tremblotant sur la surface de l'eau dans tout le golfe ; de sorte qu'on distinguoit les vaisseaux et les barques, et même les hommes sur le pont, comme en plein midi. Vous n'avez jamais vu cela, monsieur, comme moi ?

Tu oublies, mon cher Paolo, que nous avons vû tout cela ensemble, comme tu oublies le mal que fait souvent le Vésuve, dit Vivaldi, qui, revenant à Ellena, lui fit voir à un mille ou deux du lac la ville de Celano où ils alloient.

La pureté de l'atmosphère dans ce beau climat permettant de distinguer au loin les détails du paysage, Vivaldi montroit à Ellena sur

une hauteur à l'ouest l'Albe moderne, dominée par les ruines de son ancien château, qui fut le tombeau de plusieurs princes dépouillés par Rome, et envoyés - là pour y finir leurs tristes jours. Ils voyoient, disoit-il, à travers des barreaux de leur prison ces campagnes solitaires dont les beautés ne consolent point celui dont la vie s'est passée dans les intrigues des cours, et les regrets, et les querelles de l'ambition trompée, ni celui en qui la réflexion éveille le remords et le désespoir, et pour qui la fin de la vie n'est pas le soir d'un beau jour.

C'est dans ces beaux lieux aussi, continua-t-il, qu'un empereur romain s'est transporté seulement pour y jouir du spectacle le plus cruel et du plaisir le plus féroce. C'est ici que Claude donna une fête pour célébrer l'accomplissement du grand et difficile ouvrage qu'il avoit entrepris,

l'aquéduc qui portoit les eaux du lac de Celano à Rome. Il donna sur le lac un combat naval, où un grand nombre d'esclaves périrent pour son amusement. Ces eaux si pures furent teintes de sang humain et souillées de cadavres, au milieu desquels flottoient les galères dorées de l'empereur, et les échos de ces charmans rivages répétoient les applaudissemens d'un peuple transformé en furies d'enfer.

J'ai peine à croire l'histoire fidelle, dit Ellena, dans quelques-uns des tableaux qu'elle nous fait de la nature humaine.

Monsieur, dit Paolo, je pense que, pendant que nous sommes ici, prenant l'air bien à notre aise, nos deux carmes nous épient peut-être cachés dans quelques recoins, et prêts à tomber sur nous sans que nous nous y attendions. Ne seroit-il pas mieux d'avancer ?

Nos chevaux sont en effet assez reposés, dit Vivaldi; et si j'eusse conservé quelque crainte de ces étrangers, je ne me serois pas arrêté volontiers même pour un moment.

Je vous en prie, dit Ellena, poursuivons notre chemin.

Oui, madame, dit Paolo. Le parti le plus sûr est le meilleur. Nous voyons d'ici Celano; nous y arriverons avant qu'il soit tout-à-fait nuit. Nous n'avons pas ici une montagne qui éclaire notre chemin. Ah! si nous étions seulement à vingt milles de Nâples, et que ce fût une nuit d'éruption, d'illumination!....

En descendant la montagne, Ellena silencieuse et abattue s'abandonnoit à ses réflexions; elle connoissoit trop bien sa situation, et l'importance que pouvoit avoir pour le bonheur de sa vie la détermination qu'elle avoit à prendre en ce

moment pour être heureuse, quoi-qu'échappée de la prison de San Stephano, et réunie à son amant, son protecteur, son libérateur. Vivaldi, de son côté, observant son air abattu et triste, et ne démêlant pas les scrupules délicats qui la tourmentoient, attribuoit sa réserve à une indifférence pour lui; mais il s'abstînt de laisser voir ses craintes, et de renouveler ses dernières demandes, jusqu'à ce qu'il l'eût mise en un asyle sûr, où elle pût être parfaitement maîtresse d'accepter ou de rejeter ses propositions. En agissant avec cette délicatesse, il prenoit sans réflexion les moyens les plus sûrs d'augmenter pour lui l'estime et la reconnoissance d'Ellena, dont il se rendoit digne en effet par une réserve et un délai qui pouvoient la lui faire perdre avant que le mariage les unît.

Ils arrivèrent à Celano avant la

nuit fermée. Vivaldi, à la prière d'Ellena, alla s'informer dans la ville s'il y trouveroit un couvent où elle pût être admise ce soir même. Le premier couvent auquel il s'adressa étoit une maison de carmelites. Les rapports qu'il pouvoit y avoir entre ce couvent et San Stephano le détournèrent de s'y faire connoître ; mais il apprit qu'il n'y avoit dans Celano que deux couvens de femmes, et qu'elles ne recevoient personne.

Vivaldi ayant rendu compte à Ellena de ses recherches, elle se résignoit à rester où elle étoit ; mais Paolo, qui avoit pris des informations de son côté, leur apprit que, dans une petite ville sur les bords du lac, et à peu de distance, il y avoit un couvent où on recevoit fort bien les étrangers. Cet endroit moins fréquenté que Celano, paroissant par-là même plus conve-

nable, Vivaldi proposa à Ellena de s'y rendre si elle n'étoit pas trop fatiguée, et elle y consentit.

Voilà une belle nuit, dit Paolo en sortant de Celano. Nous ne pouvons pas nous égarer, et d'ailleurs il n'y a qu'un chemin. La ville est à un mille et demi d'ici. Je crois voir un clocher ou deux sur la droite de ce bois, au pied duquel les eaux du lac brillent.

Non, Paolo, dit Vivaldi. Ce que tu prends pour la pointe des clochers n'est autre chose que les têtes de quelques hauts cyprès.

Cet air balsamique et doux me ranime, dit Ellena. Cette ombre répandue sur le paysage n'est pas assez épaisse pour ne pas laisser distinguer les objets voisins, et ces montagnes se dessinent dans toute leur beauté sur l'horison encore éclairé par ses bords.

Remarquez-vous, ajouta Vivaldi,

comment leurs sommets aigus, frappés encore par les restes du jour qui a quitté la plaine, ont l'air de tours et de châteaux qui semblent se défendre contre des ennemis venant à eux sur des nuages?

Oui, répliquoit Ellena, les montagnes ont un caractère de sublimité qui semble appartenir à un autre monde que le nôtre. Les combats qu'on y livre ne peuvent être ceux des habitans de la terre, ce sont ceux des esprits qui remplissent les régions de l'air.

Ah! je le crois, madame, dit Paolo; car les hommes ne peuvent arriver jusques-là.

Tout repose autour de nous, dit Vivaldi. Cependant qui peut voyager durant le jour dans un climat où les nuits sont aussi belles?

Monsieur, pour le coup, voilà la ville devant nous; je distingue fort

bien les pointes des clochers des couvens ; je vois de la lumière ; j'entends les cloches. Les religieuses vont à l'office. N'allons-nous pas souper ?

Je crois que tu as raison, dit Vivaldi ; nous n'avons pas loin à aller encore.

Les voyageurs descendirent un glacis conduisant au rivage, et Paolo dit : Voilà une lumière qui se réfléchit dans le lac.

J'entends le murmure des flots et un bruit de rames, dit Ellena ; mais la lumière est dans un bateau, et non pas dans la ville. Nous avons cru peut-être trop facilement ce que nous desirions ; nous avons encore du chemin à faire.

Le rivage où ils se trouvèrent formoit une baie spacieuse dans le lac. Le long de ses bords se répandoient des bois épais, ou des pentes cul-

tivées qui s'étendoient vers les montagnes, excepté dans les endroits où des rochers pendans sur le lac se faisoient reconnoître par leur blancheur et par leur situation menaçante. Cependant, en suivant les contours de la baie, ils apperçurent enfin la ville par degrés. Ils voyoient des lumières paroître et disparoître comme les étoiles dans une nuit obscure, dans un ciel nuageux. A la fin, ils entendirent les chants mélancoliques des pêcheurs, et bientôt après des sons plus gais.

Oh! que ces airs sont gais, dit Paolo. Ils donnent envie de danser. Monsieur, voyez-vous là-bas ce grouppe de gens qui dansent sous ces arbres? Oh! les heureux mortels! Que ne suis-je-là? J'entends pourtant, monsieur, que je ne voudrois pas y être sans vous et sans madame.

Bon correctif, Paolo, dit Vivaldi. C'est une fête, ce me semble. Ces paysans passent leur vie aussi gaîment au moins que les voluptueux habitans de nos villes.

Oh ! les jolis airs, répétoit Paolo. Combien de fois les ai-je dansés aussi gaîment sur le rivage de la baie de Naples, après le soleil couché, par des nuits aussi belles que celle-ci, et avec un vent aussi frais ! Ah ! il n'y a que les pêcheurs de Naples pour danser au clair de la lune et sauter avec cette légèreté. Que ne suis-je-là ! Mais, monsieur, avec vous et avec madame. Oh ! quel air charmant !

Allons, mon cher Paolo, nous y serons tout à l'heure, et tu pourras te contenter.

Nos voyageurs entroient alors dans la ville ; elle consistoit en une seule rue qui suivoit les bords du

lac. Ils se firent conduire au couvent des ursulines. La portière ayant paru alla avertir l'abbesse, et rapporta sa réponse. Ellena descendit de cheval, et suivit la portière au parloir, Vivaldi attendant à la porte pour savoir si Ellena seroit reçue dans le couvent. L'abbesse le fit inviter à venir lui parler. On lui offrit des rafraîchissemens qu'il refusa, disant qu'il avoit à chercher un logement pour lui-même. L'abbesse l'adressa à un couvent voisin de bénédictins, et l'autorisa à se renommer d'elle auprès de l'abbé.

Vivaldi prit alors congé d'Ellena; et quoiqu'il crût que cette séparation ne dureroit pas long tems, il la quitta fort abattu, et non sans inquiétude pour elle-même, quoique les circonstances ne fussent pas alarmantes. Elle partagea son abat-

tement, lorsque, les portes étant refermées sur elle, elle se trouva de nouveau seule parmi des personnes à qui elle étoit étrangère. Les attentions de l'abbesse ne pouvoient la distraire de ses réflexions ; elle étoit inquiétée par les regards des sœurs, qui sembloient l'examiner avec une curiosité plus grande que celle que sa qualité d'étrangère pouvoit exciter. Enfin, elle se déroba à cet examen en se retirant dans l'appartement qui lui avoit été préparé, pour y prendre quelque repos qu'elle n'avoit pas eu depuis long-tems.

Vivaldi avoit été bien reçu par les Bénédictins, dont la situation isolée donnoit pour eux plus de prix à la visite d'un étranger. Attachés par la conversation, et cédant au plaisir que l'esprit trouve à exercer des facultés qu'il a laissées long-tems

oisives et à recevoir de nouvelles idées, l'abbé et quelques religieux poussèrent avec Vivaldi la veillée assez tard.

Lorsqu'enfin le voyageur se fût retiré dans sa chambre, d'autres pensées que celles qui avoient intéressé ses hôtes vinrent en foule à son esprit. Il porta toutes ses réflexions sur le malheur auquel il seroit condamné, s'il perdoit Ellena. Maintenant qu'elle avoit trouvé un asyle, il n'avoit plus aucune raison de garder avec elle le silence qu'elle sembloit lui avoir imposé. Il se détermina donc à revenir le lendemain matin avec elle sur ce sujet, à lui exposer de nouveau les motifs qui devoient les déterminer à s'unir sur le champ par les liens du mariage, et il espéra trouver facilement un prêtre qui voulût leur donner la bénédiction nup-

tiale, par laquelle il se flattoit d'assurer son bonheur et celui d'Ellena contre tous les efforts de ceux qui jusques-là s'y étoient opposés avec tant d'acharnement.

CHAPITRE III.

Tandis que Vivaldi et Ellena fuyoient de San Stephano, le marquis étoit dans une extrême inquiétude sur le sort de son fils, et la marquise fort troublée par la crainte que Vivaldi ne découvrît la retraite d'Ellena; mais cette crainte ne l'empêchoit pas de se livrer aux amusemens dont Naples abonde. Ses assemblées étoient comme auparavant les plus brillantes de cette voluptueuse ville. Elle mettoit le même zèle à protéger son compositeur favori; mais, au milieu de cette dissipation, elle pensoit souvent avec inquiétude au danger de voir un jour son orgueil blessé sans remède par le mariage de son fils.

Une circonstance lui eut rendu

à ce moment même un tel évènement plus fâcheux. Le marquis avoit reçu des ouvertures pour un mariage très-avantageux de son fils avec une jeune personne de qualité fort riche ; et l'exécution de ce plan touchoit d'autant plus la marquise, que cet établissement de son fils lui laisseroit les moyens de continuer de faire les dépenses auxquelles sa vanité la portoit, et qui excédoient déjà ses revenus, quelques grands qu'ils fussent.

Elle étoit déjà très-agitée par la considération de la conduite de son fils dans cette affaire, lorsqu'un courier dépêché par l'abbesse de San Stephano lui apporta la nouvelle de la fuite de Vivaldi avec Ellena. Elle devint furieuse, et ses transports étouffèrent entièrement dans son cœur les sentimens d'une mère : elle ne vit plus dans son fils qu'un enfant dénaturé qui avoit sacrifié sa

famille et elle-même à une indigne passion ; elle crut qu'il étoit déjà marié, et que le mal étoit irréparable. Incapable de soutenir seule cette pensée, elle envoya chercher son conseiller Schedoni, avec lequel elle pourroit au moins soulager son cœur du poids qui l'oppressoit, et peut-être trouver quelques moyens de rompre ce mariage si redouté ; mais, dans la violence de sa passion, elle se garda bien d'instruire le marquis du contenu de la lettre de l'abbesse avant de s'être consultée avec son confesseur. Elle connoissoit trop bien les principes et la morale de son mari pour croire qu'il approuvât les mesures qu'elle jugeroit nécessaires ; et persuadée que son fils étoit déjà marié, elle ne communiqua point cette opinion à son mari avant d'avoir imaginé quelque moyen qui pût la conduire à son but.

On ne trouva pas Schedoni. Les plus légers obstacles irritent un esprit dans la situation où étoit celui de la marquise. Elle avoit un besoin pressant de soulager son cœur avec Schedoni ; elle envoya au couvent message sur message.

Ma maîtresse, disoit le laquais avec plus de vérité qu'il ne pensoit, a commis quelque gros péché. Voilà deux fois en une demi-heure qu'elle m'envoie à ce couvent. Il faut que ce poids soit lourd, puisqu'elle ne peut le porter seulement une demi-heure. Les riches ont cet avantage que, quelques coupables qu'ils soient, ils peuvent purifier leur conscience tout de suite ; et à toute heure du jour, avec un ducat ; au lieu qu'un pauvre est souvent obligé de rester un mois entier dans l'ordure de son péché avant de recouvrer son innocence, et n'en vient

à bout qu'en essuyant encore une grêle de coups de discipline.

Enfin, vers le soir, Schedoni arriva. Il confirma l'avis qu'avoit reçu la marquise. Il avoit appris aussi l'évasion d'Ellena, et qu'elle étoit allée du côté de Celano, et on lui avoit dit qu'elle étoit mariée à Vivaldi. Il ne dit point comment il avoit été instruit de ces détails; mais il les appuya de tant de circonstances, et paroissoit si convaincu, que la marquise en fut persuadée elle-même, et que sa violence et son désespoir passèrent toutes les bornes.

Schedoni observa, avec un plaisir secret et recueilli, l'excès de son agitation. Il vit que le moment étoit arrivé où il pourroit la conduire à son gré; qu'il lui devenoit désormais nécessaire, et qu'il trouveroit en elle les moyens qu'il cherchoit depuis long-tems de se venger de Vivaldi, sans courir le risque de se

brouiller avec la marquise. Loin de la calmer, il continua d'exaspérer son orgueil et d'irriter ses ressentimens ; mais avec tant d'art qu'il parut à la marquise occupé de pallier les fautes de Vivaldi et de consoler sa mère.

C'est certainement une démarche inconsidérée, dit-il ; mais il est jeune, très-jeune, et ne prévoit pas les suites de son imprudence. Il ne sent pas combien sa conduite blesse la dignité de sa maison, tout ce qu'elle lui fera perdre de son importance à la cour et parmi les personnes de son rang, et même aux yeux des gens du commun avec lesquels il n'a pas rougi de s'allier. Enivré des passions de la jeunesse, il n'apprécie pas à leur juste valeur ces avantages dont la sagesse et l'expérience nous enseignent à sentir le prix. Il ne les dédaigne aujourd'hui que parce qu'il ne connoît pas toute

toute leur influence dans la société, et qu'il ignore qu'en les négligeant il se dégrade lui-même à tous les yeux. L'infortuné jeune homme est à plaindre plutôt qu'à blâmer.

La manière dont vous l'excusez, mon révérend père, dit la marquise toujours agitée, prouve la bonté de votre cœur; mais elle met aussi dans son jour la dégénération de ses sentimens, et montre dans toute son étendue l'atteinte fâcheuse que sa conduite porte à l'honneur de sa famille. Ce n'est point une consolation pour moi de penser que cette dégénération vient plutôt de l'erreur de son esprit que de la corruption de son cœur. C'est assez pour rendre sa faute impardonnable, qu'elle soit commise et qu'elle soit sans remède.

Sans remède, madame, dit Schedoni; c'est trop dire.

Comment, mon père ? reprit la marquise.

Il reste peut-être quelques moyens.....

Dites-les moi de grace, mon père, car je n'en imagine aucun.

Il est vrai, madame, reprit Schedoni, que je ne suis pas absolument sûr de la réussite. Mon zèle pour votre bonheur et pour l'honneur de votre maison est tel que j'abandonne difficilement l'espérance de vous être utile, et que je me fais facilement illusion sur la possibilité de vous servir. Permettez-moi d'y réfléchir encore. — Hélas ! sans doute le malheur est grand, mais il faut peut-être s'y soumettre. — Il paroît bien difficile d'y remédier.

Vous êtes cruel, mon père, dit la marquise, de me donner des espérances que vous ne pouvez pas soutenir.

Vous excuserez mon trouble, dit le confesseur ; mais comment puis-je voir une famille si ancienne et si respectable réduite à une telle situation, et son honneur souillé par un jeune étourdi, sans éprouver des sentimens profonds de douleur et d'indignation, et sans être tenté d'avoir recours à des moyens même violens d'éloigner d'elle une telle honte ?

Une honte, mon père ! s'écria la marquise. Le mot est dur, et de votre part sur-tout, mais il est juste. Cependant faut-il nous y soumettre ? le puis-je ?

S'il n'y a point de remède, dit froidement Schedoni.

Comment se fait-il, dit la marquise, qu'il n'y ait point de loi pour prévenir, ou au moins pour punir des mariages si criminels ?

Cela est bien triste, dit Schedoni.

La femme qui s'introduit furtive-

ment dans une famille pour la déshonorer, dit la marquise, mérite d'être punie d'une peine presqu'égale à celle qui est établie pour les crimes d'état; car c'est un crime d'état d'insulter et d'avilir la noblesse, qui est le plus puissant soutien de l'état?

D'une peine presqu'égale, reprend Schedoni, ce n'est pas assez. Dites, madame, de la même peine.

Il s'arrêta un moment, et ajouta : Véritablement il n'y a que la mort qui puisse effacer la honte d'une famille illustre, dont l'éclat est ainsi souillé.

La marquise se taisant toujours, il ajouta : Pour moi, je me suis souvent étonné que nos législateurs n'aient pas senti la justice et la nécessité d'une telle loi pénale.

Il est étonnant en effet, dit la marquise pensive, que l'intérêt de

leur propre honneur ne la leur ait pas suggérée.

Madame, dit Schedoni d'un ton grave, la justice n'en existe pas moins, quoique ses loix soient négligées ; nous en avons le sentiment dans nos cœurs ; et quand nous n'y obéissons pas, c'est foiblesse et non pas vertu.

Certainement, dit la marquise, c'est-là une vérité qui n'a jamais été mise en doute.

Pardonnez - moi, madame, ce doute a lieu quelquefois. Lorsqu'il arrive que la justice est en opposition avec les préjugés, nous sommes portés à croire que c'est vertu de désobéir à sa voix. Par exemple, je suppose que la justice condamne cette fille, les loix écrites du royaume ne la condamnant pas, vous-même, ma fille, quoique douée d'un esprit mâle et juste, vous croirez commettre un crime ; et cette opinion

en vous sera l'ouvrage de la crainte, et non celui de l'amour de la justice.

Ah ! lui dit la marquise à demi-voix, quelle est votre pensée ? Vous trouverez que j'ai en effet le courage d'un homme.

Je vous l'ai dite, reprit Schedoni ; mes paroles n'ont pas besoin d'autre explication.

La marquise demeura pensive et en silence.

Enfin, madame, conclut Schedoni, je vous ai indiqué le seul moyen qui reste pour éloigner de vous le déshonneur qui vous menace. Si mon zèle déplaît, je n'ai plus rien à dire.

Non, mon cher père, non, dit la marquise. Vous vous méprenez sur la cause de mon émotion ; vous me suggérez des vues nouvelles, j'ai besoin d'un peu de tems pour me familiariser avec elles, et pouvoir

les envisager de sang froid. Mon cœur retient quelque chose encore de la foiblesse de mon sexe.

Pardonnez, madame, mon zèle inconsidéré. C'est moi qui suis seul à blâmer. Si vous laissez voir encore quelque foiblesse, c'est une foiblesse aimable, et qu'il faut peut-être encourager au lieu de la combattre.

Comment, mon père, si elle méritoit d'être encouragée, elle seroit une vertu et non pas une foiblesse?

A la bonne heure, dit Schedoni froidement. Mon zèle pour vos intérêts peut égarer mon jugement et me rendre injuste. Laissons cela, ou ne vous en souvenez que pour y voir la preuve de mon empressement à vous servir.

Que dites-vous, mon père? je ne puis que vous remercier, et ce n'est pas assez de mes remercîmens; je vous dois des témoignages de toute

ma reconnoissance, et j'espère bien, mon cher père, pouvoir vous la prouver bientôt.

Le confesseur s'inclina.

J'espère, continua-t-elle, récompenser le zèle que vous m'avez montré. Je ne me flatte pas, il est vrai, que la récompense soit digne d'un service aussi important que celui d'avoir sauvé l'honneur de notre maison; mais.....

Madame, les expressions de ma reconnoissance ne peuvent être que trop foibles pour tant de bontés.

La marquise voulut alors que Schedoni revînt au point d'où elle-même s'étoit écartée, et le père de son côté sembloit déterminé à attendre qu'elle-même l'y ramenât. La marquise devint rêveuse et incertaine. Son ame n'étoit pas encore familiarisée avec le crime, et celui que Schedoni lui avoit suggéré l'effrayoit. Elle n'osoit y arrêter sa pensée,

pensée, et encore moins l'appeler par son nom. Cependant son orgueil étoit si irrité, son indignation si profonde et son desir de vengeance si ardent, que ces passions élevoient dans son ame une véritable tempête, menaçant d'en emporter tout ce qui y restoit d'humain. Schedoni observoit ces mouvemens et tous leurs progrès; et comme un tigre affamé caché dans l'ombre, il attendoit le moment de s'élancer sur sa proie.

C'est donc votre opinion, mon père, reprit la marquise après un long silence; c'est votre avis — qu'Ellena? — Elle hésita, desirant que sa phrase fût achevée par Schedoni; mais celui-ci ne voulut pas épargner la délicatesse de la marquise.

Vous pensez donc que cette artificieuse fille merite? — Elle s'arrêta

encore ; mais le confesseur n'ouvrit pas la bouche, et sembla attendre avec soumission ce que la marquise avoit à énoncer.

Vous pensez donc, mon père, que cette fille mérite une sévère punition ?

Certainement, répliqua Schedoni ; et n'est-ce pas aussi votre opinion ?

Vous croyez, continua-t-elle, qu'aucune peine ne peut être trop sévère ; — que la justice et la nécessité des circonstances demandent — sa mort ? N'est-ce pas-là votre opinion ?

Ah ! madame, pardonnez. Je puis m'être égaré en cela. Je n'ai prétendu énoncer qu'une opinion ; et en la formant, je me suis peut-être laissé emporté trop loin par le zèle de la justice. Quand le cœur est chaud, la tête peut n'être pas assez froide.

Vous ne pensez donc pas, mon père, dit la marquise avec humeur.....

Madame, je ne dis pas cela, reprit le confesseur; je laisse à votre bon esprit à décider avec sa justesse ordinaire; et en disant ces mots, il se leva pour s'en aller.

La marquise agitée voulut l'arrêter; mais il s'excusa en alléguant un office auquel il ne pouvoit manquer.

Eh bien donc, mon cher père, je ne vous retiens plus pour ce moment; mais vous savez le cas que je fais de vos avis, et j'espère que vous ne me les refuserez pas, lorsque le moment sera venu de vous les demander.

Je ne puis que m'honorer de votre confiance, dit le confesseur; mais le sujet dont il s'agit est bien délicat.

Et c'est pour cela même, dit la marquise, que je ne veux rien faire sans vos conseils.

Je souhaite, madame, que vous preniez conseil de vous-même, vous ne pouvez en avoir un meilleur.

Vous me flattez, mon père.

Non, ma chère fille.

A demain au soir, dit la marquise gravement. J'irai aux vêpres à San Nicolo; trouvez-vous-y. Après l'office, je me rendrai dans le cloître où nous nous verrons, et où nous pourrons nous entretenir sans témoins du sujet qui m'intéresse si vivement. Bonsoir, mon père.

La paix soit avec vous, ma fille, et que la sagesse vous donne ses conseils. Je ne manquerai pas de me trouver à San Nicolo.

Il croisa ses mains sur sa poitrine, fit une profonde inclination de tête, et

quitta la marquise, qui demeurée seule aux prises avec ses passions, et ses opinions flottantes en projetant de faire le malheur d'autrui, faisoit elle-même le sien.

CHAPITRE IV.

Le lendemain à l'heure convenue, la marquise se rendit à San Nicolo, et laissant ses domestiques et son carrosse à une porte latérale, entra dans l'église suivie seulement d'une femme-de-chambre.

Les vêpres finies, elle attendit que tout le monde fût sorti, et alors elle se rendit dans le cloître. Son cœur étoit oppressé, et sa démarche lente et pesante ; la paix et les passions criminelles n'habitent pas ensemble. Elle apperçut bientôt Schedoni venant à elle.

Le confesseur, observant son agitation, reconnut qu'elle n'avoit pas pris encore sa détermination comme il l'avoit espéré ; mais, quoique cette observation lui donnât quelqu'in-

quiétude, sa contenance n'en fut pas altérée; elle étoit grave et réfléchie. Il adoucissoit la dureté de ses yeux noirs et perçans, et ses paupières à demi-baissées annonçoient l'artifice et la fausseté.

La marquise ayant dit à sa femme-de-chambre de s'éloigner, demeura avec son confesseur.

Malheureux enfant, dit-elle lorsque la femme-de-chambre se fût éloignée, que de chagrins sa folie prépare à sa famille! Mon père, j'ai besoin de vos avis et de vos consolations! Je ne puis goûter un moment de repos; l'image de ce fils ingrat m'obsède la nuit et le jour. Je n'ai de soulagement qu'à converser avec vous qui êtes mon conseil et le seul ami désintéressé que je puisse consulter.

Le confesseur s'inclina. Monsieur le marquis, ajouta-t-il, est sûrement aussi affecté que vous de cet

évènement ; c'est cependant lui que vous pouvez plus convenablement consulter que moi sur un sujet si délicat.

Vous savez, mon père, que le marquis a beaucoup de préjugés ; c'est un homme raisonnable, mais il se trompe quelquefois, et il n'en revient jamais. Il a une belle ame, mais il manque de discernement, et sur-tout de l'énergie, sans laquelle il n'y a pas de vraie grandeur. S'il devient nécessaire d'adopter un plan qui s'écarte le moins du monde des règles communes de la morale dont il a reçu les principes dans son enfance sans les examiner, il se cabre, et refuse absolument d'aller en avant. Il n'est pas en état de distinguer les circonstances qui rendent la même action vertueuse ou criminelle. Nous ne pourrons donc pas lui faire approuver le projet hardi que nous avons conçu,

Vous avez parfaitement raison, madame, dit Schedoni avec l'air de l'admiration.

Je ne crois donc pas devoir le consulter, continua la marquise, de crainte qu'il ne nous fasse des objections qui nous arrêteroient. Ce que nous disons, mon père, demeure entre nous ; je compte sur votre discrétion.

Ah ! madame, comme sur le secret de la confession.

Je ne sais pas, reprit la marquise en hésitant, comment on peut se débarrasser de cette fille ; voilà ce qui me tourne la tête.

Je m'en étonne, dit Schedoni ; avec les idées justes et l'esprit droit et courageux que vous avez, pouvez-vous hésiter ? Sans doute vous ne ressemblerez pas, ma fille, à ces déclamateurs stériles qui manquent de vigueur dès qu'il s'agit d'exécuter. Il ne vous reste qu'une route

à prendre, celle que votre grande sagacité vous a déjà fait reconnoître, et dans laquelle vous-même m'avez persuadé qu'on pouvoit et qu'on devoit entrer. Est-il nécessaire que je m'emploie à vous convaincre d'une vérité dont vous m'avez déjà persuadé vous-même ? Encore une fois, il n'y a qu'un parti à prendre.

Oui, répliqua la marquise, c'est ce parti-là même sur lequel j'ai beaucoup réfléchi, et je vous avoue ma foiblesse, sur lequel je n'ai pu encore me décider.

Schedoni, s'appercevant que son secours devenoit nécessaire pour faire cesser les incertitudes de la marquise, commença à se relâcher de la réserve dans laquelle il s'étoit jusques-là contenu.

Ma fille, dit-il, est-il possible que le courage qui vous a fait élever par la réflexion et dans votre opinion au-dessus des préjugés,

vous abandonne lorsqu'il est question d'agir ? Si la loi condamnoit cette personne, vous trouveriez juste cette condamnation, et cependant vous n'osez faire cette justice vous-même.

La marquise, après quelque hésitation, lui dit : Mais, en faisant cette justice, je serois en butte à la poursuite des loix, et la vertu la plus hardie peut s'arrêter à l'aspect d'un pareil danger.

Point du tout, madame, reprit le confesseur avec chaleur. La vertu doit braver le danger ; c'est-là sa gloire et son mérite. Tout principe des actions humaines pour être vertueux doit atteindre à cette élévation.

Un philosophe eut été bien étonné d'entendre deux personnes sérieusement occupées de tracer les justes limites de la vertu au moment même où elles méditoient un crime

atroce. Un homme du monde n'y eut vu qu'une pure hypocrisie, explication qui montreroit bien en lui quelqu'expérience des mœurs actuelles, mais non pas une profonde connoissance du cœur humain.

La marquise ayant gardé un moment le silence, répéta : Enfin, je serois poursuivie par les loix.

Mais, répliqua Schedoni, vous auriez protection de la part de l'église et même absolution.

Absolution, dites-vous ! Est-ce qu'un acte de justice a besoin d'absolution ?

Quand je parle d'absolution, dit Schedoni, pour un acte dont vous voyez vous-même la justice et la nécessité, c'est pour m'accommoder aux préjugés vulgaires et à la foiblesse commune, et c'est parce que vous-même, ma fille, descendez de la hauteur où votre ame s'est élevée pour regretter que la loi ne vous

autorise pas, que je m'efforce de tranquilliser votre conscience ; mais c'est assez sur ce sujet. Cette fille sera mise hors d'état de faire plus de mal, de troubler la paix et de souiller l'honneur d'une respectable famille. — Où est le crime ? Au contraire, vous voyez clairement, et vous m'avez convaincu que c'est justice et défense légitime de vous-même.

Parlez bas, mon père, dit la marquise. L'église paroît solitaire ; mais quelqu'un peut être caché derrière ces piliers. Apprenez-moi comment cette affaire peut être conduite ?

Il y a bien quelque danger à courir, dit Schedoni. Je ne sais pas bien encore à qui vous pouvez vous confier. Les hommes qui font ce métier.....

Paix, dit la marquise, j'entends des pas.

C'est un frère qui traverse là-

bas pour entrer dans le chœur.

Aprés avoir suivi le frère des yeux, le confesseur reprit : On ne peut se fier à des gens gagés.

Cependant à qui, si ce n'est à des mercenaires.... Et la marquise s'arrêta; mais la question, quoique imparfaite, n'échappa pas au confesseur.

Pardonnez mon étonnement, dit-il, de l'incohérence, s'il m'est permis de hasarder ce mot, de vos opinions, après la justesse d'esprit que vous avez déployée dans cette discussion. Pouvez-vous douter que les mêmes principes ne puissent suggérer la résolution et déterminer à l'exécution? Pourquoi hésiteroit-on à faire ce qu'on a jugé juste de faire?

Ah ! mon père, dit la marquise avec émotion. Mais où trouver un autre vous-même capable comme vous, non-seulement de penser

avec justesse, mais d'agir avec énergie ?

Schedoni se tut.

Un tel ami n'a point de prix, et où le trouver ?

Ma fille, mon zèle pour l'honneur de votre famille, dit le moine avec emphase, est aussi au-dessus de toute expression.

Cher père, répliqua la marquise qui l'entendit alors parfaitement, je ne sais comment vous remercier.

Le silence est quelquefois éloquent, lui répliqua Schedoni avec l'air de la reconnoissance.

La marquise demeura pensive. Sa conscience lui parloit ; elle s'efforça vainement d'en étouffer la voix. A diverses reprises une horrible impression frappoit ses esprits et la fit tressaillir ; elle se trouvoit dans la situation d'une personne qui mesure des yeux la profondeur d'un précipice sur les bords duquel

elle marche en chancelant ; elle s'étonnoit d'avoir pu arrêter un moment sa pensée sur un projet aussi horrible que celui de commettre un meurtre. Les sophismes du confesseur et les contradictions dans lesquelles il étoit tombé en exposant son horrible morale, n'avoient pas échappé à la marquise dans le cours de leurs conversations ; mais elle en étoit plus frappée à la réflexion, et elle se déterminoit presqu'à laisser vivre la malheureuse Ellena. Mais bientôt sa passion revenant comme la vague qui, après avoir quitté le rivage, s'y reporte avec plus de furie, renversoit les foibles digues que la conscience et la raison avoient commencé d'élever.

Votre confiance m'honore sans doute, dit Schedoni. Cette affaire est si importante.....

Ah ! oui, importante en effet, dit la marquise avec agitation. Mais quand

quand se fera-t-elle ? où ? comment ? Dès que j'ai pris mon parti, tout délai m'est insupportable.

Il faut cependant préparer les moyens, dit le moine....... Sur le rivage de l'Adriatique dans la Pouille, près de Manfredonia, il y a une maison propre à l'exécution de notre projet ; elle est isolée sur le bord même de la mer, et hors du chemin des voyageurs, dans les bois qui s'étendent sur une longueur de plusieurs milles en suivant la côte. Cette maison n'est habitée que par un pauvre pêcheur ; je le connois ; je sais les raisons qui l'ont conduit à mener cette vie misérable et solitaire ; mais ces raisons sont inutiles à dire, il suffit que je le connoisse.

Eh quoi, mon père, vous vous confieriez à lui ?

Ah ! je lui confierai la vie de la fille, mais non pas la mienne.

Comment, mon père, vous ne lui confieriez pas votre vie, et vous voulez?.....Ah ! pensez-y. Tout à l'heure vous disiez qu'on ne pouvoit se fier à un mercenaire ; celui-là l'est.

Ma fille, on peut s'y fier dans le cas où il se trouve. Il n'y a rien à craindre. J'ai mes raisons d'en penser ainsi ; je le connois.

Mais quelles raisons, mon père ?

Le confesseur gardoit le silence ; mais sa physionomie prit tout-à-coup un caractère fort singulier. Elle devint plus terrible que de coutume, et son visage prit une teinte sombre et cadavéreuse ; on y voyoit le mélange de la passion et du crime. La marquise en fut frappée en jetant les yeux sur lui, comme ils passoient au-dessous d'une fenêtre dont le jour éclaira ses traits : elle regretta pour la première fois de s'être confiée à lui ; mais le dé en

étoit jeté, il étoit trop tard pour revenir sur ses pas. Elle lui demanda de nouveau les raisons de sa confiance pour l'homme dont il parloit.

Que vous importe, dit Schedoni d'une voix étouffée, pourvu qu'on vous en débarrasse?

Ils retombèrent dans le silence, et la marquise le rompit en disant: Mon père, je me repose entièrement sur votre prudence et votre justice, et elle appuya sur ce mot de justice; mais, je vous en conjure, pressez-vous, car l'attente est pour moi un purgatoire anticipé, et ne confiez pas l'accomplissement de nos projets à un tiers. Je ne puis avoir une si grande obligation à personne qu'à vous-même.

Votre dernière demande, ma fille, n'est pas raisonnable, dit Schedoni avec humeur. Pouvez-vous supposer que moi-même?.....

Vous m'avez dit vous-même, re-

prit la marquise, que les mêmes principes pouvoient suggérer la résolution et conduire à l'exécuter, et qu'on ne devoit pas hésiter à faire ce qu'on avoit une fois jugé juste de faire.

Le silence de Schedoni montra que l'emploi que la marquise faisoit contre lui-même de ses propres paroles lui déplaisoit.

Elle le comprit, et tâcha de l'adoucir en lui disant : Considérez, mon cher père, combien il me seroit pénible d'avoir une obligation de cette nature à tout autre qu'à un homme dont l'amitié m'est aussi chère que la vôtre.

Schedoni, bien que démêlant sa flatterie, se laissa adoucir par ce compliment. Il s'inclina en signe de soumission à sa volonté.

Ne tardez pas, ajouta la marquise. Il faut que la peine suive de près le crime.

En disant ces mots, la marquise jeta les yeux sur un confessional, où l'on lisoit une inscription en grosses lettres conçue en ces termes : *Dieu t'entend.* Ces mots terribles la frappèrent, sa physionomie s'altéra ; elle tomba dans une rêverie profonde. Schedoni étoit trop occupé de ses propres pensées pour l'observer, ou pour démêler la cause de son silence. La marquise revint à elle ; et considérant que c'étoit-là l'inscription commune de tous les confessionaux, elle cessa de voir dans celle-là un avertissement particulier. Quelques momens s'écoulèrent pourtant avant qu'elle pût reprendre la conversation.

Vous parliez, mon père, d'un endroit sur la côte de l'Adriatique ?

Oui, dit le confesseur. — Dans une chambre de cette maison, il y a. —

Quel bruit est cela ? interrompit

la marquise. Ils écoutèrent, et distinguèrent quelques sons graves et plaintifs d'une orgue dans l'éloignement.

Quelle triste musique, dit la marquise d'une voix tremblante. Mais d'où vient-elle, les vêpres sont finies depuis long-tems ?

Ma fille, dit Schedoni en prenant un air assuré, vous dites que vous avez le courage d'un homme, et vous montrez ici la pusillanimité d'une femme.

Excusez-moi, mon père, je ne sais à quoi attribuer l'agitation que j'éprouve ; je vais tâcher de m'en rendre maîtresse. Vous me disiez que dans une chambre de cette maison.....

Dans cette chambre, dit le confesseur, il y a une porte secrette pratiquée depuis long-tems. —

Et pour quelle fin ? demanda la marquise.

Il vous suffit, reprit le moine, de savoir qu'il y a une porte dont nous saurons faire usage. — Par cette porte, —au milieu de la nuit, — lorsqu'elle sera ensevelie dans le sommeil. —

Je vous comprends, dit la marquise, je vous comprends. Mais quel besoin pouvez-vous avoir d'une porte secrette dans une maison que vous dites isolée, solitaire, habitée par une seule personne dont vous êtes sûr ?

De cette chambre, continue Schedoni, un passage court conduit à la mer. Là, du rivage dans les ténèbres, jetée aux flots qui l'emporteront, elle ne laissera aucune trace. —

Paix, dit la marquise tressaillant. Écoutez ce son.

L'orgue alors se fit encore entendre et se tut, et fut remplacé par un chant lent et mélancolique.

C'est un chant de mort, dit la marquise.

Dieu fasse paix au défunt, dit Schedoni en faisant le signe de la croix.

La marquise effrayée répéta : C'est un chant de mort, le premier *requiem*. Quelqu'un vient de passer.

Ils écoutèrent encore. La marquise étoit toute troublée ; elle changeoit de couleur à chaque instant ; sa respiration étoit courte et interrompue ; elle versoit même quelques larmes, non de tristesse, mais de désespoir. Ce corps, se disoit-elle à elle-même, tout à l'heure vivant et animé, est maintenant froid et insensible. Ces sens si actifs et si délicats sont désorganisés par la mort, et c'est à cet état que je veux réduire un être semblable à moi. O malheureuse ! Malheureuse mère, à quoi te réduit la folie de ton fils !

Elle s'éloigna un moment de Schedoni, et fit quelques pas seule dans le cloître. Son agitation croissoit ; elle pleuroit sans contrainte cachée sous son voile et par l'obscurité, et ses soupirs étoient couverts par les chants qui se faisoient entendre dans l'église.

Schedoni n'étoit guères moins agité ; mais c'étoit de crainte et de mépris. Ce que c'est qu'une femme, disoit-il. Esclave de ses passions et dupe de ses sens, si l'orgueil et la vengeance parlent à son cœur, elle défie les obstacles, et sourit à la pensée du crime ; attaquez seulement ses sens, que la musique remue quelqu'une des fibres de son cœur et mette son imagination en mouvement, toutes ses idées changent en un moment. Elle a horreur de la même action qu'un instant auparavant elle regardoit comme vertueuse ; elle cède à cette nou-

velle émotion, et son ame est gouvernée, dominée, abattue par un son. Être foible et méprisable !

La marquise au moins sembloit justifier ces observations. Les passions violentes qui avoient résisté chez elle à toutes les remontrances de la raison et de l'humanité étoient alors subjuguées par d'autres passions ; ses sens frappés de la sombre mélodie qu'elle venoit d'entendre et sa superstition éveillée par ce concours singulier d'un *requiem* pour un mort et du complot d'un assassinat, la remplit pour un moment de terreur et de pitié. Son agitation ne cessant point, elle se rapprocha du confesseur.

Nous reviendrons, lui dit-elle, sur cette affaire dans un autre moment ; je suis à présent trop agitée. Bonsoir, mon père. Souvenez-vous de moi dans vos prières.

La paix soit avec vous, madame,

lui dit le confesseur en la saluant gravement. Je ne vous oublierai point ; mais ayez de la fermeté, et ne vous démentez pas vous-même.

La marquise rappela sa femme-de-chambre, et baissant son voile avec le plus grand soin sortit du cloître. Schedoni demeura quelque tems où il étoit, la suivant des yeux jusqu'à ce qu'elle disparut dans l'obscurité et dans l'éloignement, et alors il sortit du cloître par une autre porte, mécontent à quelques égards de ce qui venoit de se passer, mais ne désespérant point de faire réussir ses projets.

CHAPITRE V.

PENDANT que la marquise et le moine conspiroient ainsi contre la vie d'Ellena, elle étoit dans le couvent d'ursulines où elle avoit trouvé un asyle sur le lac Celano. Une maladie, suite des fatigues et des inquiétudes auxquelles elle étoit depuis long-tems en proie, la forcèrent de rester dans cette retraite plus long-tems qu'elle n'eût voulu; elle fut prise d'une courbature et d'une fièvre qui augmentèrent par les efforts mêmes qu'elle fit pour les surmonter et pouvoir se remettre en route. Chaque jour elle espéroit être en état de poursuivre son chemin pour se rendre chez elle, et chaque jour sa foiblesse étoit la même que la veille. Enfin, il se passa plus de

quinze jours avant que le bon air de Celano et la tranquillité de la maison l'eussent rétablie. Vivaldi, qui la voyoit tous les jours à la grille, s'étoit abstenu pendant tout ce tems de renouveler des instances qui, en agitant Ellena, pouvoient affecter sa santé; mais, lorsqu'elle commença à reprendre des forces, il se hasarda par degrés à lui témoigner la crainte qu'il avoit que le lieu de sa retraite ne fût découvert, et qu'elle ne lui fût enlevée de nouveau; danger dont leur mariage seul pouvoit les garantir. A chaque visite, il revenoit sur ce sujet, renouvelant ses argumens et ses sollicitations. Ellena auroit obéi aux mouvemens de son cœur en cédant et en récompensant ainsi son attachement et ses services; mais les objections qu'elle se faisoit l'arrêtoient encore, et elle ne pouvoit les écarter ni les résoudre.

Vivaldi, après avoir de nouveau peint les dangers dont ils étoient l'un et l'autre environnés, et réclamé l'exécution de la promesse donnée par Ellena elle-même en présence de sa défunte tante, se hasarda à lui rappeler que, sans le triste évènement qui avoit différé leur union, Ellena auroit depuis long-tems rempli ses vœux. Enfin, il la conjura de faire cesser l'incertitude où il vivoit, et de lui donner le droit de la protéger avant de sortir de l'asyle passager où elle se trouvoit.

Ellena reconnut combien étoit sacrée la promesse qu'elle avoit faite dans les mains de sa tante, et assura Vivaldi qu'elle se regardoit comme unie avec lui par des liens aussi indissolubles que ceux du mariage ; mais elle ne pouvoit, dit-elle, se résoudre à l'exécuter avant que le marquis et la marquise se

fussent montrés disposés à la reconnoître pour leur fille. C'étoit alors seulement qu'oubliant elle-même les persécutions auxquelles elle avoit été en butte, elle pourroit se prêter à cette alliance ; et Vivaldi lui-même devoit être assez jaloux de conserver toute sa dignité à la femme à laquelle il vouloit s'unir pour ne pas demander davantage.

Vivaldi sentoit toute la force de ces raisons. Il se rappeloit avec douleur des circonstances ignorées d'Ellena elle-même, et qui justifioient sa résolution. La manière injurieuse dont le marquis avoit traité Ellena revenant à sa pensée, enflammoit son indignation et irritoit son orgueil jusqu'à lui faire surmonter la crainte du danger de sa situation, et lui faire prendre la résolution d'assurer à tout risque la considération et le respect dus à Ellena, et de s'abstenir de l'épouser jusqu'à ce

que la famille reconnut son injustice et la reçut avec les égards convenables. Mais cette résolution ne se soutint pas long-tems; d'autres considérations, et sur-tout la crainte, l'emportoient. Il n'étoit nullement vraisemblable que le marquis et la marquise voulussent jamais faire le sacrifice de leur orgueil à l'amour de leur fils pour Ellena, et faire céder des préjugés au sentiment de la vérité et de la justice; cependant de nouveaux complots pour le séparer d'Ellena pouvoit réussir, et la lui faire perdre pour toujours. Enfin, il lui paroissoit sur-tout que le meilleur moyen de sauver l'honneur d'Ellena étoit de prouver le respect qu'il avoit pour elle en la présentant dans le monde avec le caractère respectable de son épouse. Ces réflexions le déterminoient à suivre son projet; mais il ne pouvoit les communiquer toutes à Ellena, dans

la crainte non-seulement de blesser sa délicatesse et d'affliger son cœur, mais de lui fournir de nouvelles raisons de ne pas entrer dans une famille de qui elle éprouvoit un si indigne traitement.

Tandis que ces considérations l'occupoient, l'émotion qu'elles lui causoient n'échappoit pas à Ellena. Elle en fut touchée; et sa tendresse et sa reconnoissance se réveillant plus vives, elle se reprocha de sacrifier au soin de conserver sa dignité le bonheur d'un homme qui s'étoit exposé à de si grands dangers pour la tirer de l'oppression, et qui lui avoit donné de si fortes preuves de son attachement.

Elle vit de l'injustice et de la personnalité dans son refus de faire aucun sacrifice au bonheur de celui qui lui avoit rendu la liberté au péril de sa vie. La conduite qu'elle avoit tenue, et qui lui avoit paru

vertueuse, devenoit à ses yeux presque criminelle ; le sentiment de sa dignité un orgueil petit, sa délicatesse de la pusillanimité, sa réserve de l'ingratitude, et ses craintes circonspectes une prudence dégénérée en petitesse.

Vivaldi, dont le cœur s'ouvroit aussi facilement à l'espérance qu'à la crainte, apperçut qu'Ellena commençoit à céder, et la pressa de nouveau ; mais Ellena ne put se décider tout de suite sur un sujet si important. Elle le renvoya seulement en lui donnant une foible espérance, et lui défendit de revenir avant le lendemain, où elle l'instruiroit de sa dernière résolution.

Jamais le tems ne lui avoit paru si long et si pénible à passer. Seul sur les bords du lac, alternativement agité par l'espérance et par la crainte, il s'efforçoit de prévoir la décision à laquelle étoit attaché

tout son bonheur, ou d'en détourner brusquement sa pensée, lorsqu'elle se présentoit à lui comme trompant ses desirs.

Il tenoit les yeux attachés sur les murs qui renfermoient Ellena. Cette vue nourrissoit ses espérances, et la figure d'Ellena sembloit se dessiner à son imagination sur leur surface grisâtre. Quelquefois ne pouvant supporter les angoisses de l'incertitude, il s'éloignoit des bords du lac; mais un pouvoir caché l'y ramenoit bien vîte, et la nuit le trouva errant encore à pas lents autour des murs de la retraite à laquelle il avoit confié Ellena.

Ellena n'eut pas des momens plus tranquilles. Toutes les fois que la prudence et un juste orgueil la détournoient d'entrer dans cette famille qui la dédaignoit, aussi souvent la reconnoissance et l'amour plaidoient la cause de Vivaldi. Des

souvenirs parloient en sa faveur; la voix de Bianchi sembloit se faire entendre de sa tombe, et lui enjoindre de remplir les engagemens qu'elle avoit contractés sous les yeux de sa tante mourante, dont cet espoir avoit adouci les derniers momens.

Le lendemain matin, Vivaldi fut à la porte du couvent long-tems avant l'heure assignée, et attendit avec une pénible impatience que la cloche avertit du moment auquel il pourroit entrer.

Ellena étoit déjà au parloir; elle étoit seule, et se leva troublée. Vivaldi s'avança d'un pas chancelant, la voix éteinte, et ses regards inquiets et alarmés fixés sur les yeux d'Ellena étoient presque le seul moyen qui lui restât de s'instruire de sa résolution. Elle observa la pâleur de son visage et son émotion avec un mêlange de peine et

de satisfaction. Il la vit enfin sourire, et lui prit la main; et la crainte, l'inquiétude, le doute disparurent. Il fut incapable de la remercier autrement que par des soupirs profonds, et en pressant tendrement sa main dans les siennes; et ne pouvant soutenir sa joie, il s'appuya sur la grille qui les séparoit.

Vous êtes donc enfin à moi, lui dit-il. Nous ne serons plus séparés; vous êtes à moi pour toujours. Mais votre visage change. O ciel! me serois-je trompé! Parlez, je vous en conjure, Ellena; dissipez cet horrible doute.

Je suis à vous, répliqua doucement Ellena; nos ennemis ne nous sépareront plus.

Des larmes mouillèrent ses yeux, et elle abaissa son voile.

Pourquoi ces larmes? lui dit-il d'une voix tendre. Comment peuvent-elles couler en un tel moment!

Elles retombent brûlantes sur mon cœur ; elles semblent me dire que c'est avec répugnance que vous consentez ; — que votre amour ne répond pas au mien ; — que votre cœur n'est plus à moi.

Vous vous trompez, Vivaldi ; ces larmes vous disent bien plutôt que je suis à vous toute entière ; que mon attachement pour vous n'a jamais été plus vif, puisqu'il me conduit à surmonter tout l'éloignement que je puis justement avoir à entrer dans votre famille, et à faire une démarche qui doit me dégrader à leurs yeux et peut-être aux miens.

Oh ! ma chère, abandonnez cette cruelle pensée : vous dégrader à vos yeux et aux leurs ! Là, il fut fort agité, il rougit ; et son visage prenant un air de dignité et de sérieux qui ne lui étoit pas ordinaire, il dit avec une sorte d'emphase :

Le tems s'approche, ma chère Ellena, où votre mérite et vos vertus se feront connoître ! Que n'ai-je une couronne à vous offrir pour manifester au monde entier combien je vous aime et vous honore !

Ellena lui redonna sa main ; et, levant son voile, laissa percer au travers de ses larmes un doux sourire, exprimant à la fois sa reconnoissance et le retour de son courage.

Avant de quitter le couvent, Vivaldi obtint d'Ellena la permission de consulter un ancien religieux du couvent où il étoit logé, et qu'il avoit mis dans ses intérêts, sur l'heure à laquelle on pourroit célébrer le mariage avec le moins de publicité. Le prêtre lui apprit qu'après l'office du soir, il seroit libre pendant quelques heures; et qu'environ une heure après le soleil couché, les religieux étant au réfectoire,

il se rendroit à une chapelle peu éloigné du couvent sur les bords du lac, et qu'il les marieroit.

Vivaldi retourna à Ellena lui faire part de cet arrangement. Il fut convenu qu'on se rendroit à la chapelle à l'heure indiquée. Ellena, qui avoit communiqué son projet à l'abbesse, ayant obtenu d'elle une sœur converse pour l'accompagner, et Vivaldi devant l'attendre en-dehors du couvent pour la conduire à l'autel. La cérémonie achevée, ils devoient s'embarquer sur le lac, et le traverser pour se rendre à Naples. Vivaldi quitta Ellena pour aller arrêter une barque, et Ellena se retira pour se préparer à son voyage.

L'heure du rendez-vous approchant, elle tomba dans un grand abattement. Livrée à de tristes pressentimens, elle voyoit d'un œil mélancolique le soleil se coucher derrière des nuages noirs, et ses

rayons

rayons affoiblis éclairant encore les sommets des montagnes céder peu-à-peu la place à l'obscurité. Elle prit congé de l'abbesse qui l'avoit reçue avec une si aimable hospitalité ; et, accompagnée de la sœur converse, elle sortit du couvent.

Au sortir de la porte, elle rencontra Vivaldi qui, en lui donnant le bras, lui jeta un regard exprimant une sorte de reproche de l'abattement qu'elle montroit.

Ils marchèrent en silence vers la chapelle de Saint-Sébastien. La scène étoit d'accord avec la situation d'esprit d'Ellena. Le tems étoit sombre ; les flots se brisant contre le rivage dans l'obscurité mêloient un bruit sourd à celui du vent courbant les têtes des hauts sapins, et s'élevoient en nappes écumantes jusqu'aux rochers qui bordoient le lac. Le ciel étoit chargé de nuages orageux ; le bruit lointain du ton-

nerre se faisoit déjà entendre par intervalles répété par les échos des montagnes. Les oiseaux rasant la surface de l'eau revoloient vers leurs nids dans les rochers.

Ellena effrayée fit remarquer à Vivaldi qu'un orage se préparoit, et qu'elle craignoit de traverser le lac. Vivaldi donna ordre à Paolo de renvoyer le bateau, et d'aller louer et préparer une voiture.

Comme ils approchoient de la chapelle, Ellena arrêta ses regards sur de hauts cyprès qui l'environnoient : voilà, dit-elle, des arbres qui ne rappellent que des idées funèbres, et qui sont bien déplacés près de l'autel qui va nous unir ; Vivaldi, én vérité, je deviens superstitieuse. Ne croyez-vous pas que ces cyprès nous annoncent un avenir funeste. Pardonnez-moi ces pensées tristes, mes esprits sont abattus.

Vivaldi s'empressa de la calmer,

et lui reprocha tendrement la tristesse à laquelle elle s'abandonnoit ; ils entrèrent dans la chapelle. Le silence y règnoit, elle n'étoit éclairée que d'une foible lumière. Le vénérable religieux, accompagné seulement d'un frère, qui devoit représenter le père y étoit déjà, l'un et l'autre à genoux et en prières.

Vivaldi s'approcha de l'autel, conduisant Ellena toute tremblante, et ils attendirent que ce religieux eût achevé ses prières. Pendant tout ce tems l'émotion d'Ellena augmentoit. Elle parcouroit des yeux tout le tour de la chapelle, craignant d'y rencontrer quelqu'observateur ; et, quoiqu'il n'y eût aucune vraisemblance que personne à Celano eût aucun intérêt à interrompre la cérémonie religieuse qui se préparoit, elle supposoit encore, involontairement, qu'un tel évènement pouvoit arriver ; en jetant les yeux

sur une fenêtre, elle crut voir, en effet, un visage appliqué à la vître, et quelqu'un qui examinoit ce qui se passoit en-dedans; mais, en y reportant ses yeux, elle ne vit plus personne. Elle écoutoit, avec inquiétude, tous les bruits confus qui pouvoient venir du dehors, et quelquefois elle prenoit le battement des vagues du lac contre le rocher, sur lesquels étoit bâtie la chapelle, pour des voix et des pas d'hommes qui s'approchoient. Elle s'efforçoit cependant de calmer ses alarmes, en considérant qu'une curiosité innocente pouvoit attirer, en ce lieu, quelques habitans du couvent; et elle avoit recouvré quelque tranquillité, lorsqu'elle remarqua une porte entr'ouverte, et à l'entrée un homme d'une physionomie sinistre; au même moment l'observateur se retira et la porte se ferma.

Vivaldi qui voyoit l'altération sur

le visage d'Ellena, avoit jeté les yeux sur la porte qui attiroit les regards d'Ellena; mais, comme il n'y voyoit personne, il lui demanda le sujet de ses alarmes.

Nous sommes observés, lui dit-elle, quelqu'un étoit tout-à-l'heure à cette porte.

Si nous sommes observés, ma chère, croyez-vous qu'il puisse y avoir ici personne dont nous ayions à redouter l'observation. Mon révérend père, dit-il en s'adressant au religieux, vous oubliez que nous vous attendons.

Le prêtre fit signe que sa prière alloit finir; mais le frère se leva, et Vivaldi le priant de fermer les portes de la chapelle, pour écarter les importuns, il lui répondit : je n'oserois, ceci est un lieu saint, qui ne peut être interdit à personne.

Vous pouvez au moins, lui dit Vivaldi, réprimer une vaine curio-

sité, et voir en-dehors qui est-ce qui vient nous épier par cette porte. Vous calmerez, par-là, l'inquiétude de cette jeune dame.

Le frère y consentit, et Vivaldi le suivit à la porte; mais ne voyant personne dans un passage sur lequel la porte donnoit, il retourna plus tranquille à l'autel, du pied duquel l'officiant se levoit.

Mes enfans, leur dit le religieux, je vous ai fait attendre, mais les prières d'un vieillard ont bien autant d'importance que les vœux que vous êtes si pressés de former, quoiqu'en ce moment il vous soit difficile d'en convenir.

Ah! je ne vous conteste rien, mon cher père, si vous-voulez recevoir ces vœux sans plus de délai. Le tems presse.

Le religieux prit alors sa place à l'autel, et ouvrit le rituel. Vivaldi se plaça devant lui, sur sa droite,

encourageant de ses regards inquiets et tendres Ellena qui, d'un air abattu et les yeux fixés en terre, s'appuyoit sur la sœur converse. La figure et les traits grossiers de la sœur; la haute structure et la physionomie dure du frère, revêtu de sa robe grise; la tête chenue et l'air calme du prêtre officiant, éclairé par la lampe, en opposition avec la jeunesse, la grace et la vivacité de Vivaldi, et avec la beauté et la douceur d'Ellena, formoient un groupe digne du pinceau.

Le prêtre avoit commencé la cérémonie, lorsqu'un bruit du dehors renouvela les alarmes d'Ellena, qui observa la porte qui l'avoit inquiétée, s'ouvrant de nouveau lentement et avec précaution, et un homme d'une taille gigantesque avançant la tête; il portoit une torche, à la lueur de laquelle, la porte étant entièrement ouverte, on vit

dans le passage d'autres personnes derrière lui. A la férocité de leurs regards, à la singularité de leurs vêtemens, Ellena demeura convaincue qu'ils n'étoient pas des gens du couvent; mais des messagers sinistres. Elle jeta un cri à demi étouffé, et tomba dans les bras de Vivaldi; mais, comme il n'avoit pas vu ce qui se passoit à la porte, il ne comprit pas la cause de sa terreur, jusqu'à ce que le bruit des pas l'ayant fait retourner, il vit une troupe d'hommes armés, et vêtus d'une manière singulière, s'avancer vers l'autel.

Qui donc, demanda-t-il avec fermeté, ose entrer de force dans ce sanctuaire?

Quels sont les sacrilèges, ajouta le prêtre, qui violent ainsi le lieu saint?

Ellena, que Vivaldi soutenoit, étoit évanouie, et les hommes armés

més s'avançant, Vivaldi tira son épée pour la défendre.

Le prêtre et Vivaldi se parloient, lorsqu'une voix terrible comme un tonnerre éclatant, entr'ouvrît le nuage qui cachoit un affreux mystère.

Vous, Vincentio Vivaldi de Naples, et vous, Ellena de Rosalba de Villa Altieri : nous vous sommons, au nom de la très-sainte inquisition, de vous rendre nos prisonniers.

Au *nom de l'inquisition*, dit Vivaldi, qui croyoit à peine ce qu'il entendoit ! Il y a ici quelque méprise.

L'officier, sans daigner répliquer, répéta sa sommation.

Vivaldi, toujours plus étonné, ajouta : n'imaginez pas que vous en imposiez à ma crédulité, assez pour que je croye que j'aie pu donner à l'inquisition aucune prise sur moi.

Vous pouvez en croire ce qui vous plaira, répartit l'officier ; mais vous et cette dame êtes nos prisonniers.

Retire-toi, imposteur, s'écria Vivaldi, ou mon épée te fera repentir de ta témérité.

Vous osez insulter un officier de la sainte inquisition ; ce religieux peut vous instruire des dangers que vous courez en résistant à mes ordres.

Le prêtre, empêchant Vivaldi de répliquer, dit : si vous êtes réellement officiers de ce redoutable tribunal, donnez-en la preuve ? Rappellez-vous que cette enceinte est sacrée, et tremblez des suites d'une imposture ? Vous vous trompez, si vous croyez que je vous livre des personnes qui ont pris un asyle ici, si vous n'êtes pas porteurs d'un pouvoir en forme de la sainte inquisition.

Produisez-le, dit Vivaldi avec impatience et avec hauteur ?

Le voilà, repliqua l'officier, tirant de sa poche un rouleau qu'il donna au religieux. Lisez, contentez-vous.

Le bénédictin tressaillit en voyant le rouleau ; mais il l'examina avec attention. Le parchemin, le sceau, la forme, certaines marques connues seulement des initiés ; tout annonçoit un décret d'arrestation, lancé par le Saint-Office. Le papier tomba de ses mains, et il porta ses yeux avec une surprise et une compassion extrême sur Vivaldi qui alloit lire le parchemin, lorsque l'officier le lui arracha des mains.

Malheureux jeune homme, lui dit le religieux, il est trop vrai. Vous êtes appellé à ce redoutable tribunal pour votre crime, et peu s'en est fallu que je ne me sois

rendu coupable moi - même d'un grand délit.

Vivaldi paroissoit frappé comme d'un coup de foudre. Quel crime ai-je donc commis, mon révérend père. Il y a ici une imposture bien hardie et bien artificieuse, puisqu'elle peut vous tromper vous-même ; mais quel est mon crime ?

Je ne pensois pas, dit le prêtre, que vous fussiez ainsi endurci dans le mal. Prenez garde, n'ajoutez pas l'audace du mensonge aux passions abandonnées ; vous connoissez trop bien votre crime.

Insigne fausseté, répliqua Vivaldi, rendez grace à votre âge et à votre état qui vous défendent ; mais ces scélérats qui osent impliquer dans leur accusation cette innocente victime, n'échapperont pas à ma vengeance.

Arrêtez, arrêtez, dit le prêtre

lui saisissant le bras, ayez pitié de vous-même et d'elle. Ne savez-vous pas les suites terribles que peut avoir pour vous votre résistance ?

Non, dit Vivaldi, ni ne veux les savoir. Je défendrai Ellena jusqu'au dernier moment ; qu'ils approchent, s'ils l'osent !

C'est sur elle, sur cette malheureuse, étendue mourante à vos pieds, qu'ils vengeront leurs insultes, sur cette complice de votre crime.

La complice de mon crime ! s'écria Vivaldi avec étonnement et indignation. — De mon crime !

Imprudent jeune homme, le voile qu'elle porte ne témoigne-t-il pas contre vous ? Je m'étonne comment j'ai pu ne pas le remarquer.

Vous avez enlevé une religieuse de son couvent, dit l'officier principal, et vous demandez quel est votre crime ? Quand vous serez las

d'étaler votre héroïsme, il faudra que vous nous suiviez ; notre patience est à bout.

Vivaldi alors observa pour la première fois qu'Ellena étoit enveloppée d'un voile de religieuse, celui qu'Olivia lui avoit prêté la nuit de son départ de San Stephano, et qu'elle avoit oublié de lui rendre. L'agitation continuelle où elle avoit vécu depuis ne lui avoit pas permis de remarquer que ce voile n'étoit pas un voile ordinaire ; ce qui n'avoit pas échappé à quelques-unes des ursulines.

Vivaldi déjà embarrassé d'expliquer d'une manière plausible la circonstance du voile, commença à en démêler d'autres qui donnoient couleur à l'accusation qu'on lui intentoit, et à appercevoir le piége dans lequel on l'avoit fait tomber. Il reconnut l'esprit infernal et la vengeance de Schedoni. Comme il

n'étoit pas instruit des vues ambi-tieuses de ce moine et des espé-rances que lui avoit données la mar-quise, il crut que le confesseur pouvoit avoir couru le risque de perdre les bonnes graces de sa mère en le faisant arrêter, et qu'après y avoir réussi, Schedoni avoit peut-être des moyens de braver le res-sentiment de sa famille et de la forcer au silence.

La conviction que Schedoni étoit l'auteur du complot, jeta Vivaldi dans un état terrible. En jetant les yeux sur Ellena, il éprouva une angoisse que les paroles ne peuvent exprimer. En revenant à elle, elle lui tendit les bras, l'appelant à son secours. Ne me quittez pas, lui dit-elle du ton de la plus humble supplication ; vous seul pouvez me sauver.

A cette voix, il revint de son abattement ; et s'adressant à ces

gens qui l'environnoient, il les menaça de nouveau. Tous au même instant mirent l'épée à la main, et les cris perçans d'Ellena et les représentations du prêtre ne s'entendirent plus dans le tumulte des combattans.

Vivaldi, ne voulant pas répandre de sang, se tint sur la défensive, jusqu'à ce que la violence de ses antagonistes l'obligea de déployer toute son adresse et toute sa force. Il mit un d'eux hors de combat; mais il ne pouvoit presque plus se défendre des autres, lorsque Paolo entra dans la chapelle. Voyant son maître assailli, il vint à son secours, combattit avec un grand courage, et blessa aussi l'un de leurs ennemis; mais, au même instant, une nouvelle troupe arrivant au secours de ces misérables, Vivaldi et son fidèle serviteur blessés l'un et l'autre furent enfin désarmés.

Ellena qu'on avoit empêché avec beaucoup de peine de se jeter entre les combattans, voyant Vivaldi blessé, renouvela des supplications si touchantes, qu'elle émut de pitié jusqu'aux cœurs des hommes féroces qui l'environnoient.

Vivaldi blessé, et tenu par ses ennemis, voyoit Ellena dans cette horrible situation sans pouvoir la secourir. D'une voix déchirante, il conjuroit le vieux prêtre de la protéger.

Je n'oserois, dit le bénédictin, m'opposer aux ordres de l'inquisition, quand j'aurois les forces nécessaires pour résister à ces gens-ci. Ne savez-vous pas, malheureux jeune homme, que la résistance est punie de mort?

De mort! dit Ellena, de mort!

Oui, madame, de mort.

Monsieur, dit l'un des officiers à Vivaldi, vous n'avez pas voulu m'en

croire. Il vous en coûtera cher pour ce que vous avez fait, et il montroit un de ses hommes blessé et étendu par terre.

Non, s'écria Paolo, ce n'est pas à mon maître qu'il en doit coûter pour cela ; car c'est mon ouvrage, et si mes bras étoient libres, tout blessé que je suis, j'essaierois encore d'en faire autant sur quelqu'un de vous.

Tais-toi, mon cher Paolo. C'est moi seul qui suis coupable, dit Vivaldi ; et s'adressant à l'officier : Je n'ai rien à dire pour moi, j'ai fait mon devoir ; mais elle, pouvez-vous la voir innocente, abandonnée, et ne pas vous laisser attendrir? Pouvez-vous, barbares, dans l'état où elle est, la traîner à la mort sur une accusation aussi manifestement calomnieuse ?

Notre pitié et quelque délai ne lui seroient d'aucune utilité, dit l'officier. Il faut que nous fassions

notre devoir. Que l'accusation soit fondée ou non, il faut qu'elle réponde devant le tribunal.

Quelle accusation, dit Ellena ?

Celle d'avoir rompu vos vœux, dit le prêtre.

Ellena leva les yeux au ciel, et s'écria : J'ai rompu mes vœux !

Vous l'entendez, dit un des coquins. Elle avoue.

Non, dit Vivaldi. Elle s'étonne seulement de l'horrible méchanceté de ceux qui la persécutent. O Ellena ! faut-il que je vous laisse en leur pouvoir, que je vous laisse pour toujours ?

Cette pensée lui rendant des forces, il s'arracha des mains de ceux qui le tenoient, et serra encore une fois Ellena entre ses bras. Incapable de proférer une parole, sa tête appuyée sur le sein de Vivaldi, elle ne put exprimer que par des larmes

les angoisses d'un cœur brisé. Ces hommes cruels respectèrent un moment sa douleur.

Vivaldi déjà abattu par sa douleur et la perte de son sang après ces derniers efforts, ne pouvoit plus se soutenir. Il fut forcé d'abandonner de nouveau Ellena.

Quoi ! dit Ellena, vous le laisserez périr sans secours.

Le prêtre proposa de le transporter au couvent des bénédictins où ses blessures pourroient être pansées. On y porta aussi les autres blessés ; mais Vivaldi refusa d'y aller à moins qu'Ellena ne l'y accompagnât. Cela étoit contraire aux règles de la maison, où les femmes ne peuvent entrer, et le frère ne manqua pas d'en faire la remarque.

Toutes les craintes d'Ellena étant pour Vivaldi, elle le pressa de se laisser conduire au couvent des bé-

nédictins ; mais elle ne put le déterminer à la quitter. Les officiers leur déclarèrent cependant qu'ils alloient les séparer. En vain Vivaldi représenta-t-il que, s'ils devoient être tous les deux conduits dans les prisons de l'inquisition, il n'étoit pas nécessaire, et que c'étoit une cruauté inutile de les séparer dans la route.

On aura soin d'elle, dit l'officier principal. Cela doit vous suffire. Que vous suiviez ou non la même route, vous ne la ferez pas ensemble.

Où avez-vous vu, dit un autre, qu'on laisse des gens qu'on arrête dans la compagnie les uns des autres ? Vraiment ils complotteroient à leur aise, et s'entendroient si bien d'avance que, dans leur interrogatoire, ils ne seroient jamais en contradiction les uns avec les autres.

Vous ne me séparerez pas de mon maître, crioit Paolo de toutes ses forces. Je demande à être envoyé à l'inquisition avec lui, ou au diable, c'est tout un.

Doucement, reprit l'officier, vous serez d'abord envoyé à l'inquisition, et au diable après. Vous devez être jugé avant d'être condamné.

Mais c'est assez de tems perdu, dit-il à ses gens. Emmenez-la, dit-il en montrant Ellena.

A ces mots, ils emportèrent Ellena dans leurs bras. Paolo fit de vains efforts pour se débarrasser de ses liens et aller à sa défense. Vivaldi épuisé essaya de se lever; mais il perdit bientôt connoissance en nommant Ellena.

Ellena de son côté demandoit à voir encore une fois Vivaldi et lui dire un dernier adieu. Ses ravisseurs furent inexorables, et elle

n'entendit plus sa voix ; et lui-même n'étoit plus en état de répondre à la sienne.

Oh ! disoit - elle, Vivaldi, que j'entende encore votre voix. Un mot encore, Vivaldi. Il ne l'entendoit plus.

En sortant de la chapelle, elle s'écria encore avec l'accent du désespoir : Adieu, Vivaldi, adieu pour jamais.

Le ton dont elle dit ce dernier adieu étoit si touchant, que le cœur glacé du vieux prêtre en fut ému. Il essuya avec quelqu'impatience le peu de larmes qui couloient malgré lui, honteux de les laisser voir. Mais Vivaldi entendit cet adieu, qui sembla le rappeller des portes de la mort. Il entendit ces douloureux accens ; et tournant ses yeux vers la porte, il vit encore son voile flottant. Son état, ses prières,

sa résistance, tout fut inutile. Ces misérables le chargèrent de liens tout blessé qu'il étoit, et le portèrent au couvent avec Paolo, qui continuoit de crier de toutes ses forces : Je demande à être mené à l'inquisition.

CHAPITRE VI.

Le moine chirurgien du couvent qui avoit examiné et pansé les blessures de Vivaldi et de son domestique, prononça qu'elles n'étoient pas dangereuses ; mais il ne put en dire autant de celles d'un des hommes de la troupe. Quelques religieux montroient beaucoup de compassion pour les prisonniers ; mais la plus grande partie étoient retenus par la crainte de témoigner de l'intérêt pour des hommes accusés auprès du Saint-Office, et n'osoient s'approcher de la chambre où on les gardoit : mais ils ne furent pas long-tems dans cet embarras. Aussitôt que Vivaldi et Paolo furent un peu rétablis, on les força de se remettre en route. Ils furent mis dans

la même voiture ; mais la présence de deux officiers les empêcha de se communiquer leurs conjectures sur ce qu'étoit devenue Ellena et sur les causes de leur dernier malheur. Paolo cependant insinua à son maître de tems en tems ses soupçons que l'abbesse de San Stephauo étoit leur principale ennemie ; que les carmes qui les avoient atteints en route étoient ses émissaires ; et qu'instruits du chemin que Vivaldi et Ellena avoient pris, ils avoient donné des renseignemens à l'aide desquels on les avoit suivis jusqu'à Célano.

J'ai toujours craint, continuoit-il, que vous ne pussiez pas vous tirer des mains de cette abbesse, quoique je ne vous l'aie pas dit, pour ne pas inquiéter la signora Ellena. Ces abbesses sont plus artificieuses que des inquisiteurs, et elles sont si jalouses d'exercer leur

autorité qu'elles donneroient à un homme l'ordre d'aller au diable plutôt que de ne lui rien ordonner du tout.

Vivaldi jetoit de tems à autre à Paolo des regards qui l'avertissoient de contenir son imprudente loquacité, et retomboit bientôt lui-même dans le silence et les réflexions où le retenoit sa douleur. Leurs gardiens n'ouvroient pas la bouche, recueillant tout ce que Paolo disoit; et celui-ci qui s'appercevoit bien de leur malveillante vigilance les méprisant comme espions, les dédaignoit trop comme ennemis. Il étoit si loin de leur cacher des opinions dont on pourroit ensuite se prévaloir contre lui-même, qu'il mettoit quelque vanité à les exagérer et à irriter ces gens, et à les forcer d'entendre tout ce qu'il pouvoit dire de plus injurieux à l'institution à laquelle ils appartenoient. Toutes

les fois que Vivaldi, tiré de sa rêverie par quelque déclamation violente de Paolo, s'efforçoit de réprimer son imprudence, au lieu de s'excuser, Paolo triomphoit d'avoir soulagé sa conscience. C'est leur faute, disoit-il ; ils veulent m'avoir en leur compagnie. Je me flatte qu'ils en auront bientôt assez ; et s'ils me mettent en présence de leurs révérences messieurs les inquisiteurs, je leur dirai aussi leur fait. Je compte leur parler d'un ton tout nouveau pour eux ; je leur dirai honnêtement quelques petites vérités, quand il devroit m'en cuire pour cela.

Vivaldi alarmé des conséquences que pouvoit avoir l'imprudence de Paolo pour ce fidèle domestique, le gronda de nouveau, lui imposa silence et fut enfin obéi.

Les voyageurs marchèrent toute la nuit, ne s'arrêtant que pour changer de chevaux. A chaque

poste, Vivaldi regardoit derrière lui si quelque voiture ne suivoit pas conduisant Ellena ; mais rien ne paroissoit, et il n'entendoit aucune voiture après lui.

Au point du jour, ils apperçurent le dôme de Saint-Pierre, et il comprit qu'on le menoit dans les prisons de l'inquisition de cette ville. On les arrêta pendant quelques heures dans une petite ville de la campagne de Rome.

Lorsqu'on repartit, Vivaldi apperçut que ses gardiens n'étoient plus les mêmes. A l'exception de l'officier qui étoit demeuré avec lui dans la chambre de l'auberge, il ne vit que de nouveaux visages. L'habillement de ceux-ci étoit fort différent de celui des premiers; leurs manières étoient moins brutales, mais leur physionomie annonçoit une cruauté cachée sous une froideur sournoise et un sen-

timent de leur importance, comme employés du sacré tribunal de l'inquisition. Ils ne parloient presque point, et seulement en peu de mots. Aux questions répétées du valet et aux prières que le maître leur adressa pour savoir ce qu'étoit devenue Ellena, ils ne firent aucune réponse, et entendirent toutes les déclamations de Paolo contre le Saint-Office avec une gravité qui ne se démentit point.

Vivaldi fut frappé de cette circonstance du changement de ses gardiens, et sur-tout de la différence qu'il observoit dans les manières des uns et des autres; il n'avoit vu dans les premiers que la férocité des brigands; il crut découvrir dans ceux-ci l'artifice et la cruauté qui caractérisent les inquisiteurs. Il fut porté à croire que sa première arrestation avoit été exécutée par des coquins qui s'étoient donnés faus-

sement pour membres de l'inquisition, et qu'alors, pour la première fois, il étoit entre les mains des agens du Saint-Office.

Il étoit près de minuit quand les prisonniers entrèrent dans Rome. On étoit dans le carnaval. Le Corso, dans lequel ils étoient obligés de passer, étoit plein de carrosses et de masques, de musiciens, de moines et de charlatans; éclairé d'une infinité de flambeaux, et retentissant des bruits discordans des voitures, de la musique, des donneurs de sérénades, des plaisanteries et des rires de ce peuple gai se disputant les dragées qu'on lui jetoit. La chaleur obligeant de tenir le carrosse ouvert, les prisonniers voyoient tout ce qui se passoit. Tant de joie contrastoit cruellement avec la situation de Vivaldi arraché à ce qu'il aimoit, incertain du sort d'Ellena, et livré lui-même à un

tribunal dont les formes mystérieuses et terribles peuvent effrayer et abattre les plus fermes courages : c'étoit encore là un des plus frappans exemples des variétés que peut offrir la vie, cet ouvrage de pièces de rapport et de la diversité des sentimens qui peuvent affecter le cœur humain.

Vivaldi détournoit ses yeux de ce brillant spectacle au travers duquel le carrosse avançoit lentement ; mais Paolo se rappelant le Corso de Naples, et comparant cette fête à celles de son pays, trouvoit à redire à tout. Les parures étoient sans goût, les voitures communes, les chevaux mauvais, le peuple triste. Cependant sa gaîté naturelle l'emportant, il oublia un moment qu'il étoit prisonnier de l'inquisition, et même qu'il étoit Napolitain ; et, après s'être récrié sur la maussaderie du carnaval

carnaval de Rome, il auroit sauté par la portière pour prendre sa part du plaisir, si ses liens et ses blessures ne l'en eussent empêché. Enfin, un soupir de Vivaldi ayant arrêté les écarts de son imagination, il revînt à penser aux malheurs de son maître, et toute sa gaîté s'évanouît. Ah ! mon maître, mon cher maître, dit-il ; et il ne put achever sa phrase.

En ce moment, ils passèrent près du théâtre de San Carlo ; les environs en étoient remplis d'équipages brillans. Les dames romaines dans toute leur parure, les gentilshommes dans leurs habits de gala, les masques de toute espèce se hâtoient d'entrer à l'Opéra. La voiture qui menoit les prisonniers ayant été obligée de s'arrêter, les officiers de l'inquisition contemplèrent en silence ce mouvement tumultueux d'une foule avide de plaisir. Aucun

des traits de leur visage ne se relâcha pour céder à la douce sympathie qui fait partager à l'homme le plaisir dont il est témoin. Leur physionomie continua de montrer le sentiment de leur propre importance ; et, tandis qu'ils regardoient avec un secret mépris les amusemens frivoles du peuple, le peuple à son tour, peut-être en cela plus sage qu'eux, voyoit avec un mépris égal l'orgueil morose qui refusoit de partager d'innocens plaisirs et détournoit ses yeux de ces figures dans les rides desquelles se peignoit une cruelle sévérité. Enfin, le peuple ayant reconnu des officiers de l'inquisition, la foule s'écarta, et la voiture put suivre son chemin. Après avoir quitté le Corso, elle suivit long-tems des rues détournées et désertes, éclairées seulement par quelques lampes brûlant devant l'image de quelque saint. De tems

en tems là lune perçant au travers des nuages montroit quelques-uns de ces grands monumens de la ville éternelle; ruines sacrées, restes gigantesques du cadavre autrefois renfermant une ame dont l'énergie maîtrisa le monde. Vivaldi ne vit pas ce grand spectacle sans émotion; et il éprouva, en traversant ces scènes de l'ancienne histoire, une mélancolie respectueuse, un enthousiasme religieux qui l'arracha un moment à ses peines. Mais l'illusion fut courte ; le poids de ses douleurs, soulevé pour un tems, retomboit plus lourd sur son cœur.

La voiture traversa ensuite un grand espace nud, où des ruines éparses indiquoient qu'avoient été anciennement des habitations, mais où ne se montroit aucun être vivant; seulement ils entendirent le son d'une cloche dans l'éloignement; et, autant que l'obscurité le leur

permettoit, ils apperçurent confusément de hautes murailles et des tours. Ils jugèrent que c'étoit les prisons de l'inquisition. Paolo les montrant à son maître, lui dit d'un ton qui exprimoit son abattement: ah monsieur! voilà le lieu! qui peut avoir le courage? Si monsieur le marquis voyoit seulement l'endroit où l'on vous conduit. Ah!.....

Il s'arrêta en poussant un profond soupir, et retomba dans les inquiétudes et les craintes qui l'avoient occupé et rendu muet depuis le moment où il avoit quitté le Corso.

La voiture ayant atteint les murs, suivit leurs contours long-tems. Ils étoient très-hauts et garnis de tours d'espace en espace, qui interrompoient seules la monotonie de leur fatiguante blancheur.

Les prisonniers arrivèrent à une entrée qui leur sembla la princi-

pale d'après la grandeur de la porte et la hauteur des tours qui l'accompagnoient. La voiture s'arrêta à l'entrée d'une voûte fermée par une grille de fer. Un de leurs gardiens descendit de cheval; et ayant frappé la grille, un homme se montra une torche à la main, dont le visage rappeloit ce vers du poëte anglais :

Grim-visaged comfortless despair.

Il ne parla point; mais après avoir reconnu les arrivans, il ouvrit la grille; et les prisonniers, étant descendus avec les deux officiers principaux, entrèrent sous la voûte, celui qui les avoit reçus les précédant avec une torche. Ils descendirent un large escalier de quelques marches, au pied duquel ils trouvèrent une autre grille de fer par laquelle ils entrèrent dans une salle basse foiblement éclairée par

une lampe suspendue à la voûte. Personne de l'intérieur ne se montra. Un silence absolu régnoit; les officiers et le garde ne proféroient pas une seule parole. L'idée que ce souterrain étoit une des sépultures des victimes de l'inquisition se présenta à l'esprit de Vivaldi; et rien ne la contrariant, il tressaillit d'horreur. Cette pièce paroissoit conduire à d'autres par diverses avenues qui se prolongeoient dans cette immense fabrique; mais ni le bruit sourd de la marche d'aucun homme, ni aucune voix retentissant sous ces longues voûtes, ne donnoient lieu de croire qu'elles fussent habitées par des êtres vivans.

Les prisonniers étant entrés dans l'une des avenues aboutissantes à cette première salle, Vivaldi apperçut un homme vêtu de noir, portant une bougie et traversant dans le lointain, et il jugea par son

vêtement que c'étoit un des membres du tribunal.

Le bruit des pas des arrivans parut s'être fait entendre à lui, car il s'arrêta jusqu'à ce que les officiers fussent parvenus jusqu'à lui. Ils se dirent entr'eux quelques mots que Vivaldi ni son domestique ne comprirent; après quoi l'homme noir, montrant de la main une autre avenue, continua sa marche. Vivaldi le suivant des yeux, le vit entrer à l'extrêmité du passage, dans une porte qui, en s'ouvrant, laissa entrevoir une pièce très-éclairée, où il fut reçu par plusieurs autres personnes vêtues comme lui : après quoi la porte se referma; et, soit illusion de son imagination, soit réalité, Vivaldi crut entendre sortir de cette chambre des cris étouffés comme ceux du râle de la mort.

L'avenue que suivoient les prisonniers les conduisit enfin à une

pièce aussi sombre que la première où ils avoient été reçus, mais beaucoup plus vaste ; la voûte en étoit soutenue par des piliers.

Ils s'arrêtèrent là ; et un homme s'avança, qui paroissoit être le geolier, dans les mains de qui Vivaldi et Paolo furent remis. Les gardiens et le geolier se dirent quelques mots mystérieux ; et l'un des officiers traversant la salle, monta par un grand escalier, tandis que l'autre avec le geolier demeurèrent en bas attendant son retour.

Un long tems s'écoula, pendant lequel le silence du lieu ne fut interrompu que par le bruit de quelque porte qui se fermoit, ou par des sons confus qui paroissoient à Vivaldi être des gémissemens et des cris arrachés par la douleur. Des inquisiteurs, revêtus de leur robe noire, traversoient de tems à autre la salle, sans presque faire entendre

leurs pas. Ils regardoient les nouveaux prisonniers avec quelque curiosité, mais sans témoigner aucune compassion ; leurs visages, pour la plupart, sembloient marqués des caractères qu'on donne aux démons. Vivaldi ne put voir la cruauté réfléchie ou l'impatiente férocité peintes sur leur physionomie, sans y lire la destinée de quelques-uns de ses semblables ; destinée dont à l'heure même ces hommes cruels sembloient aller disposant. Il fut tellement frappé de cette idée, qu'en en voyant d'autres passer, il évita de renouveler son observation, comme si leur regard doué de quelque force magique et surnaturelle, eut pû le frapper de mort ; mais il les suivoit des yeux dans leur passage rapide, lorsqu'ils se hâtoient d'aller exercer leurs horribles fonctions.

En réfléchissant sur ces horreurs, Vivaldi s'oublioit lui-même, frappé d'étonnement et d'indignation des maux que la méchanceté de l'homme, portée jusqu'à la frénésie, peut préparer à l'homme, et de l'insolence du bourreau qui, en égorgeant sa victime, ose prétexter la justice et la nécessité. Cela est-il possible ? se demandoit-il à lui-même. Une telle perversité est-elle dans la nature humaine ? Les hommes ont-ils pû la souffrir ? L'homme qui se croit doué de raison et infiniment supérieur à tout autre être créé, a-t-il pû se laisser aller à une si horrible folie et à une si détestable cruauté, dont la férocité des animaux les plus sauvages n'approcha jamais ? Les tigres et les lions ne déchirent pas les animaux de leur espèce ; il étoit donc réservé à l'homme, si vain de sa raison et du sentiment

qu'il prétend avoir de la justice, d'unir l'excès de la folie à l'excès de la méchanceté.

Vivaldi n'avoit pas ignoré l'existence du tribunal de l'inquisition; il en avoit souvent entendu parler; il avoit quelque connoissance de ses usages et de ses loix : mais ce qu'il en avoit cru jusques-là n'avoit pas été accompagné de la conviction qui frappoit alors son esprit. La nature humaine se présenta à lui sous un aspect tout nouveau; et il n'eût pas éprouvé un plus grand étonnement, s'il eût entendu parler pour la première fois de cet étrange établissement. Mais, quand il vint à penser qu'Ellena étoit en même-tems que lui au pouvoir de ce tribunal, et qu'il étoit probable qu'au même moment elle étoit prisonnière dans ses terribles murs, sa douleur, son indignation, son désespoir se portoient jusqu'à la frénésie; il se

croyoit animé d'une force surnaturelle , et prêt à tenter jusqu'à l'impossible pour la délivrer. Ce ne fut que par un effort d'empire sur lui-même, qu'il ne tenta pas de rompre ses liens et de faire une tentative désespérée pour la chercher dans la vaste étendue de sa prison. Il lui restoit assez de raison pour reconnoître son impuissance et sa perte certaine, s'il faisoit une telle tentative. Ses passions ainsi contenues devinrent des vertus et se tournèrent en force et en courage ; son ame prit de la fermeté, et son maintien et sa physionomie une dignité calme qui sembla en imposer à ses gardes. Il ne sentit plus les douleurs de ses blessures. Chez lui, la partie supérieure sembla avoir subjugué la partie animale, et peut-être en ce moment eût-il supporté la torture sans montrer de foiblesse.

Paolo, de son côté, muet et grave, observoit tout; il démêloit les mouvemens qui se passoient dans l'esprit de son maître, avec douleur d'abord, et ensuite avec surprise; mais il ne pouvoit imiter le noble courage qui donnoit à l'ame de Vivaldi tant de fermeté et d'à-plomb. En considérant en quelles mains il étoit tombé, et jetant les yeux sur le visage des inquisiteurs qui passoient, il commença à se repentir d'avoir parlé si librement de ce redoutable tribunal en présence de ses agens; et à croire que, s'il s'avisoit de leur parler sur le ton dont il les avoit menacés, ce seroit vraisemblablement pour la dernière fois qu'il parleroit ainsi.

A la fin, le principal officier redescendit et ordonna à Vivaldi de le suivre. Paolo vouloit accompagner son maître. Il en fut empêché

par les gardes, et on lui dit qu'on alloit disposer de lui d'une autre manière. Ce fut-là pour lui le moment d'une rude épreuve. Il déclara qu'il ne vouloit pas se séparer de son maître.

Pourquoi, disoit-il, aurois-je demandé moi-même à venir ici, si ce ce n'étoit pas pour partager les peines de mon maître et les adoucir? Ce n'est pas, certes, pour mon plaisir, et je vous assure, messieurs, que je serois à mille lieues de vous, si mon attachement pour lui ne m'avoit pas porté à le suivre.

Les gardes l'interrompirent brutalement et l'emmenoient, lorsque la voix de Vivaldi les arrêta. Il dit quelques mots de consolation, et lui fit ses adieux.

Paolo embrassa ses genoux; et en pleurant et sanglottant, il déclara qu'aucune force ne l'arracheroit de-là, et interpellant ses gardes leur

répéta : Pourquoi aurois-je demandé à venir ici ? Est-ce pour mon plaisir ? De quel droit voulez-vous m'empêcher de partager les peines de mon maître ?

Nous ne prétendons pas non plus vous ôter ce plaisir, lui dit un des gardes.

Vraiment ? Dieu vous bénisse, s'écria Paolo en se levant, et prenant l'homme par la main. Il la secoua avec une violence capable de disloquer le poignet d'une personne moins robuste.

Allons, allons, venez avec nous, reprit le garde. Paolo ainsi trompé s'emporta tout-à-fait, et se débattant dans les mains de ses gardes, il s'en arracha pour se jeter de nouveau aux pieds de son maître. Vivaldi le releva et l'embrassa, le pressa de se soumettre tranquillement à la nécessité et de ne pas désespérer.

Notre séparation sera courte, lui

dit-il, et je me flatte que nous nous retrouverons dans de plus heureuses circonstances. Mon innocence sera bientôt reconnue.

Ah! monsieur, lui dit Paolo, ce n'est pas dans ce monde que nous nous retrouverons. Cette vieille abbesse savoit bien ce qu'elle faisoit en vous laissant échapper; elle savoit bien les moyens de vous rattraper. Votre innocence! et que vous servira votre innocence? Ah! si M. le marquis pouvoit seulement savoir où vous êtes.

Vivaldi l'interrompant dit aux gardes: Je recommande à votre humanité ce serviteur fidèle. Il est innocent. Peut-être sera-t-il un jour en mon pouvoir de récompenser l'indulgence dont vous aurez usé envers lui, et dont je serai plus reconnoissant que de celle que vous auriez pour moi. Adieu, mon cher Paolo,

Paolo, adieu. Officier, je suis prêt à vous suivre.

Ah ! monsieur, encore un moment !

Nous ne pouvons attendre plus long-tems, dirent les gardes emmenant Paolo, qui, regardant douloureusement Vivaldi, répétoit alternativement : Mon maître, mon cher maître ; et aux gardes : Pourquoi ai-je demandé moi-même à venir ici ? Pourquoi ? si ce n'est pour partager le sort de mon maître...... jusqu'à ce qu'il fût hors de portée de voir Vivaldi et de s'en faire entendre.

Vivaldi, ayant suivi l'officier dans l'escalier, passa par une galerie, et arriva à un antichambre où il fut remis à d'autres personnes qui l'attendoient. Son conducteur entra par une double porte dans un appartement. Sur cette porte étoit une inscription en caractères hébreux

de couleur de sang. L'inscription de l'enfer du Dante eut convenu à ce lieu, où tout sembloit dire : l'espérance qui suit l'homme par-tout n'entre pas ici.

Vivaldi conjectura que dans cet appartement se préparoient les instrumens de la torture qui devoit lui arracher l'aveu du crime dont on le chargeoit. Quoiqu'il ne fut pas fort instruit des formes de la procédure de ce tribunal, on lui avoit toujours dit que l'accusé étoit mis à la question pour obtenir sa propre confession. D'après une telle manière de procéder, l'innocent devoit être plus cruellement tourmenté que le coupable, parce que, n'ayant rien à avouer, l'inquisiteur, prenant son innocence pour de l'obstination, devoit redoubler de barbarie. Il devoit arriver aussi que l'innocent avoueroit le crime qu'il n'auroit pas commis, et se ca-

lomnieroit lui - même ne pouvant soutenir les tourmens. Toutes ces pensées se présentoient à Vivaldi sans ébranler son courage ; tous les ressorts de son ame étoient tendus. Il croyoit connoître l'accusation portée contre lui, accusation fausse, mais qui, colorée de quelques apparences, pouvoit devenir une arme terrible contre Ellena et contre lui-même. On alloit employer tous les artifices possibles pour lui faire avouer qu'il avoit enlevé une religieuse. Il n'ignoroit pas que, comme l'accusateur et les témoins ne sont jamais confrontés avec le prisonnier dans les cas graves, et qu'on lui cache jusqu'à leurs noms, il lui devient presqu'impossible de prouver son innocence ; mais il n'hésita pas un moment à se sacrifier lui-même pour sauver Ellena, et se détermina à mourir plutôt dans les tourmens que de se dire coupable

d'un crime dont l'aveu entraîneroit la perte d'Ellena.

L'officier reparut enfin ; et ayant fait signe à Vivaldi d'avancer, et lui ayant ôté son chapeau et ses gants, il le fit entrer par la double porte dans la chambre, et se retira en le laissant dans cet horrible lieu fermé à l'Espérance.

Vivaldi se trouva dans une salle spacieuse où il ne vit que deux personnes assises à un grand bureau, placé au milieu de la chambre ; ils étoient vêtus de noir. L'un d'eux qu'à son œil perçant et à sa physionomie extraordinaire, Vivaldi reconnut être un inquisiteur, avoit la tête couverte d'une espèce de coëffure noire qui relevoit encore la férocité de ses traits. L'autre avoit la tête découverte, et les bras nuds jusqu'aux coudes. Un livre et quelques instrumens d'une forme singulière étoient sur la table. Autour de la

table plusieurs siéges inoccuppés, sur le dos desquels on voyoit diverses figures; au fond de la chambre, un crucifix de taille gigantesque atteignant presque la voûte; enfin, à l'autre bout étoit un grand rideau fermant une arcade rentrante dans le mur et cachant soit une fenêtre, soit quelque autre objet ou quelques personnes nécessaires pour les opérations des inquisiteurs, sur quoi on ne pouvoit que former des conjectures.

L'inquisiteur dit à Vivaldi de s'avancer, et lorsqu'il fût près de la table, il lui présenta le livre, et lui enjoignit de jurer de dire vérité, et de garder sous un secret inviolable tout ce qu'il verroit et entendroit.

Vivaldi hésita d'obéir à cet ordre arbitraire; l'inquisiteur lui fit entendre par un regard, auquel on ne pouvoit se méprendre, la né-

cessité de se soumettre ; consentirai-je, disoit en lui-même Vivaldi, à ma propre condamnation. La méchanceté de ces démons peut trouver matière à accusation contre moi, dans ces circonstances les plus innocentes que je leur ferai connoître, si je m'impose la loi de répondre à toutes leurs questions. Dois-je jurer aussi, que je ne révélerai rien de ce que j'aurai vu ou entendu dans ce lieu, où je ne puis douter qu'il ne se commette d'horribles cruautés.

L'inquisiteur d'une voix terrible, et qui eût fait trembler un homme moins ferme que Vivaldi, lui ordonna de nouveau de jurer, et fit en même-tems un signe à un officier inférieur qui étoit à un bout de la table.

Vivaldi gardoit encore le silence ; mais il commença à considérer, qu'innocent comme il l'étoit, il seroit bien difficile qu'on fît de ses

réponses des sujets d'accusation ; et, quant au serment qu'on demandoit de lui, en refusant de s'y engager, il ne pourroit empêcher aucun mal, puisque toute dénonciation étoit sans force contre la puissance de ce terrible tribunal. Comme il ne voyoit donc aucun avantage à ce refus, qui ne pouvoit avoir pour lui de fâcheuses suites ; il se détermina à prêter le serment. Cependant, lorsqu'il dût baiser le livre et prononcer les paroles qu'on lui dictoit, il hésita et resista de nouveau, et le cœur pensa lui manquer. Son trouble fut si grand que des circonstances, en apparence très-indifférentes, frappèrent alors très-fortement son imagination, en jetant les yeux sur le rideau qu'il avoit vu jusques-là sans émotion, il crut le voir remuer et tressaillit, en pensant qu'il pouvoit cacher quelque autre inquisiteur aussi redoutable que celui auquel

il répondoit, ou quelqu'accusateur ausi méchant que Schedoni.

L'inquisiteur ayant reçu le serment, et l'officier présent l'ayant inscrit sur son régistre ; l'interrogatoire commença. Après avoir demandé à l'accusé son nom, ses qualités, sa demeure ; l'inquisiteur lui demanda, s'il avoit connoissance de l'accusation, en vertu de laquelle il avoit été arrêté.

Je n'en sais, répondit Vivaldi, que ce que l'ordre de mon arrestation m'en a appris.

Prenez garde à ce que vous dites, reprit l'inquisiteur, et n'oubliez pas votre serment. Sur quoi porte votre accusation?

Selon l'ordre de mon arrestation, je suis accusé d'avoir enlevé une religieuse de son couvent.

L'inquisiteur affecta quelque surprise ; vous avouez donc, ajouta-t-il après quelque pause, et en faisant

faisant signe au greffier qui recueillit, sur le champ, la réponse de Vivaldi.

Je le nie, au contraire, formellement et solemnellement. L'accusation est méchamment et faussement controuvée.

Rappellez-vous votre serment, dit encore l'inquisiteur, et apprenez aussi, qu'on traite avec indulgence celui qui avoue sa faute, et qu'on obtient par la torture la vérité de la bouche de celui qui s'obstine à la cacher.

Si vous me soumettez aux tortures, dit Vivaldi, jusqu'à ce que je reconnoisse la vérité de cette accusation, j'expirerai dans les tourmens; car, ils ne me feront jamais trahir la vérité. Ce n'est pas la vérité que vous cherchez; ce n'est pas le coupable que vous punissez. L'innocent qui n'a point de crimes à avouer est vic

time de votre cruauté, et pour y échapper, il faut qu'il devienne coupable d'un mensonge.

Réfléchissez-y bien, dit l'inquisiteur. Vous n'êtes pas ici pour accuser, mais pour répondre à une accusation ; vous dites que vous êtes innocent, et cependant vous reconnoissez vous-même que vous connoissez l'accusation portée contre vous. Comment avez-vous pu en être instruit autrement, que par la voix de votre conscience ?

Par les termes mêmes de votre ordre pour mon arrestation, et par les paroles de vos officiers qui l'ont exécuté.

Notez ceci, greffier, par les termes de notre ordre ; or, ajouta-t-il s'adressant à Vivaldi, notre ordre ne vous a jamais été montré ; vous citez aussi les paroles de nos officiers ; vous ignorez donc qu'ils ne parlent jamais.

Il est vrai, reprit Vivaldi, que je n'ai jamais lu moi-même votre ordre, et je n'ai pas dit non plus que je l'eusse lu; mais le religieux qui l'a lu, m'a dit de quoi j'étois accusé, et vos officiers ont confirmé devant moi ce qu'il disoit.

Point d'équivoque, dit l'inquisiteur, répondez simplement à la question.

Je ne puis pas, dit Vivaldi, laisser interprêter faussement mes réponses, et pervertir le sens de mes paroles, pour en abuser contre moi-même; j'ai juré de ne dire que la vérité. Si vous voulez croire que je viole mon serment, et expliquer à votre manière mes réponses, les plus simples et les plus directes; je ne dirai plus rien.

L'inquisiteur se leva à moitié de son fauteuil, pâle de colère; audacieux hérétique, dit-il, vous dis-

putez avec vos juges, vous les insultez, vous désobéissez au saint tribunal. Votre impiété va recevoir sa récompense. Qu'on l'applique à la question !

Un sourire fier et dédaigneux, un regard calme fixé sur l'inquisiteur, et un maintien digne et ferme, furent la seule réponse de Vivaldi. Ce courage, ce froid mépris exprimé dans ses regards, semblèrent frapper son juge, qui reconnut qu'il n'avoit pas affaire à une ame comme ; il abandonna donc pour ce moment les moyens de terreur, et poursuivit l'interrogatoire.

Où avez-vous été arrêté ?

Dans la chapelle de Saint-Sébastien, sur le lac Celano.

Vous êtes certain de cela, demanda l'inquisiteur ; vous êtes sûr que ce n'est pas au village de Legano, sur la route de Celano à Rome.

Vivaldi, en confirmant sa première assertion, se rappela avec quelque surprise, que c'étoit à Legano que ses gardes avoient été changés, et il en fit la remarque à l'inquisiteur. Celui-ci parut n'y pas faire attention, et poursuivit ses questions. Quelqu'autre personne a-t-elle été arrêtée avec vous?

Vous ne pouvez pas ignorer, répondit Vivaldi, que la signora Rosalba a été arrêtée en même tems, sur le faux prétexte qu'elle étoit religieuse; qu'elle avoit rompu ses vœux et s'étoit échappée du couvent, et que mon domestique Paolo Mandrico a été fait aussi prisonnier, sans que je puisse imaginer sur quelle imputation.

L'inquisiteur garda quelque tems un silence rêveur; il s'enquît ensuite de la famille d'Ellena et du lieu de sa résidence. Vivaldi orai-

gnant de compromettre Ellena par quelqu'une de ses réponses, dit que c'étoit à elle-même à donner ces informations ; mais les questions furent répétées.

Elle est dans cette enceinte, répliqua Vivaldi, espérant éclaircir ses doutes sur ce point, en observant le visage de l'inquisiteur, et elle peut répondre à vos questions mieux que moi-même.

L'inquisiteur se contenta d'ordonner, au greffier, d'écrire le nom d'Ellena ; il dit ensuite à Vivaldi : Savez-vous en quel lieu vous êtes ?

Vivaldi, souriant à cette question, répondit : je crois être dans les prisons de l'inquisition à Rome.

Savez-vous quels sont les crimes pour lesquels les accusés sont justiciables du Saint-Office ?

Vivaldi se tut.

Votre conscience vous avertit et votre silence le confirme. Encore une fois, confessez votre faute; ce tribunal est miséricordieux et indulgent pour ceux qui avouent leurs fautes.

Vivaldi sourit, et l'inquisiteur poursuivit.

Non, la sainte inquisition ne ressemble pas à certains tribunaux sévères, et cependant justes où l'exécution du coupable suit immédiatement l'aveu de sa faute. Elle est miséricordieuse, et n'employe jamais la torture hors des cas de nécessité, et lorsque le silence obstiné du criminel exige cette sévérité. Vous voyez ce que vous avez à attendre, et à éviter.

Mais, si le prisonnier n'a rien à confesser, dit Vivaldi, vos tortures peuvent-elles le rendre coupable? Elles peuvent porter une ame foi-

ble à une fausseté pour échapper à la douleur, et un homme imprudent à se condamner lui-même à la mort. Je n'aurai pas cette foiblesse.

Jeune homme, répliqua l'inquisiteur, vous comprendrez bientôt que nous n'agissons jamais que d'après des preuves acquises, et vous regretterez de n'avoir pas fait la confession sincère qu'on vous demande. Votre silence ne peut nous dérober la connoissance de votre délit. Nous sommes instruits des faits, et vos dénégations ne peuvent ni nous ôter des mains la vérité que nous tenons, ni la dénaturer à nos yeux. Vos délits les plus cachés sont déjà consignés dans les registres du Saint-Office aussi fidélement qu'ils vous sont reprochés par votre conscience. Tremblez donc et soumettez-vous, et n'oubliez pas

que, quoique votre crime soit suffisamment prouvé à nos yeux, nous en exigeons de vous l'aveu, et que la punition de votre obstination à le refuser est aussi certaine que celle du crime lui-même.

Vivaldi ne répliqua point; et l'inquisiteur, après un moment de silence, ajouta : N'avez-vous jamais été à Naples dans l'église du Spirito Santo?

Avant de répondre à cette question, dit Vivaldi, je demande le nom de mon accusateur?

Je vous observe, dit l'inquisiteur, qu'ici vous n'avez pas le droit de faire aucune question, et qu'à ce tribunal le nom de l'accusateur demeure toujours caché à l'accusé. Eh! qui voudroit remplir son devoir en dénonçant, s'il demeuroit exposé à la vengeance du criminel? Ce n'est qu'en des cas particuliers et rares

que le tribunal s'écarte de cette règle.

Au moins doit-on me faire connoître les témoins qui déposent contre moi, dit Vivaldi? Pas davantage, répondit l'inquisiteur, et pour les mêmes raisons.

Il n'y a donc point de justice pour l'accusé, puisqu'il est condamné sans être confronté, ni avec son accusateur, ni avec aucun témoin?

Vous faites trop de questions, et vous ne répondez pas à celles qu'on vous fait. Le dénonciateur n'est pas l'accusateur. C'est le Saint-Office, à qui la dénonciation est présentée, qui remplit cette fonction. Son accusateur public met sous ses yeux les circonstances connues par la dénonciation, ainsi que les dépositions des témoins, et le tribunal juge. Mais c'en est trop sur ce sujet.

Quoi! s'écria Vivaldi, le tribunal

est donc à la fois accusateur, témoin et juge ? Que peut souhaiter de plus la haine privée la plus violente que de faire juger son ennemi par un semblable tribunal ? Le stilet n'est pas si sûr ni si fatal à l'innocence. Je vois, par ce que vous m'apprenez, qu'il ne me sert de rien de n'avoir rien à me reprocher, puisqu'un ennemi, un seul ennemi, peut me perdre.

Vous avez donc un ennemi, dit l'inquisiteur ?

Vivaldi ne pouvoit douter en effet qu'il n'en eût un ; mais il n'avoit pas de preuves suffisantes pour assurer que cet ennemi étoit Schedoni. L'arrestation d'Ellena l'auroit conduit aussi en accusant le confesseur d'accuser une autre personne, s'il n'eût pas tressailli d'horreur à la seule supposition que sa mère eut consenti à le faire jeter dans les prisons de l'inquisition.

Vous avez donc un ennemi ? répéta l'inquisiteur.

Mon séjour ici le prouve assez, dit Vivaldi ; mais je suis si peu son ennemi moi-même, que j'ignore le nom du mien.

Vous ignorez son nom, dites-vous ? Mais par-là même, il est évident que vous n'avez point d'ennemi particulier, et que l'accusation intentée contre vous est l'ouvrage d'un homme qui aime la vérité et à qui les intérêts de la religion sont chers.

Vivaldi fut indigné de l'art perfide avec lequel on l'avoit conduit à une déclaration dont on se servoit si cruellement contre lui. Un silence dédaigneux fut tout ce qu'il opposa à la trahison de son examinatenr qui sourioit malignement, se félicitant de son petit triomphe, et ne comptant pour rien la vie d'un homme pour satisfaire son amour-

propre et le sentiment de son importance, et qui s'applaudissoit d'avoir fait tomber l'accusé dans le piége qu'il lui avoit tendu, talent dont il étoit fort vain, et qui étoit en effet celui de sa place et de son état.

Vous persistez donc, ajouta-t-il, à refuser de dire la vérité ? Et Vivaldi ne répondant point, il reprit :

Puisqu'il est évident par votre déclaration que vous n'avez point d'ennemi qu'un ressentiment particulier ait pu porter à vous accuser, et par d'autres circonstances que vous ne dites pas toute la vérité, j'en conclus que l'accusation qui vous est intentée n'est pas une calomnie malicieuse. Je vous exhorte donc, et vous conjure encore, au nom de la religion, de confesser ingénûment vos fautes, et de vous épargner les tourmens par lesquels

nous serions forcés d'exiger de vous l'aveu de votre crime. Considérez aussi que votre confession peut seule adoucir pour vous la rigueur du tribunal.

Vivaldi, voyant alors qu'il étoit nécessaire de répliquer, protesta de nouveau de son innocence, et déclara solemnellement qu'il ne se connoissoit coupable d'aucun acte qui pût légitimement le faire traduire pardevant le Saint-Office.

L'inquisiteur ayant de nouveau demandé quel étoit le crime mentionné dans l'ordre d'arrestation, et Vivaldi ayant répété sa réponse, l'inquisiteur en fit prendre note par le greffier, en laissant voir à ce moment une satisfaction maligne que Vivaldi ne put expliquer. Quand le greffier eut fini, l'inquisiteur ordonna à Vivaldi de signer l'interrogatoire, en l'avertissant de nouveau de se préparer pour le len-

demain à confesser son crime ou à subir la question. Il fit ensuite un signe, et l'officier qui avoit amené Vivaldi dans cette chambre ayant reparu, l'inquisiteur lui dit : Vous connoissez vos ordres, qu'ils soient exécutés. L'officier s'inclina et emmena Vivaldi.

CHAPITRE VII.

Ellena emportée de la chapelle de Saint-Sébastien fut placée sur un cheval, accompagnée des deux hommes qui l'avoient saisie et forcée de se mettre en chemin et de marcher deux jours et deux nuits sans prendre presqu'aucun repos, ignorant en quel endroit on la conduisoit, prêtant inutilement l'oreille à tous les bruits dans l'espoir d'entendre des pas de chevaux et la voix de Vivaldi, qu'on lui avoit dit suivre la même route.

La solitude et le silence des pays qu'elle traversoit étoient rarement troublés par les pas des voyageurs; elle n'y rencontra que quelques gens de campagne allant au marché de la ville voisine, et de tems en tems

des

des vignerons ou d'autres cultivateurs, et elle se trouva dans les vastes plaines de la Pouille ignorant où elle étoit. Un camp non de soldats, mais de bergers qui conduisoient leurs troupeaux aux montagnes de l'Abbruzze, animoient une partie de ces plaines monotomes, terminées au nord et à l'est par la chaîne des montagnes du Garganus, qui s'étend de l'Appennin à la mer Adriatique.

Ces bergers avoient l'air et les manières aussi grossières que les conducteurs d'Ellena ; mais la musique champêtre de leurs flageolets et de leurs tambourins, retentissant dans ces lieux déserts et tranquilles, annonçoit des dispositions plus douces et des sentimens plus humains. Ses gardes s'arrêtèrent ; les bergers leur offrirent du lait de leurs chèvres et du pain d'orge, et montrèrent la même hospitalité qu'El-

lena avoit trouvée dans les montagnes qu'elle avoit passées avant d'arriver à Celano.

Ellena, poursuivant sa route, ne reconnut aucune trace d'habitation dans une étendue de plusieurs lieues, à l'exception de quelques ruines de forts à demi-cachés dans les bois. Vers le soir du second jour, ses gardes entrèrent dans une forêt qu'elle voyoit depuis long-tems et de loin, s'étendant sur les hauteurs du Garganus. Un sentier plutôt qu'un chemin les conduisit à travers un bois de chênes antiques et d'immenses châtaigniers dont les têtes touffues laissoient à peine passer les rayons du jour. L'obscurité répandue sous ces voûtes, et le genièvre, le lentisque, le myrthe fleurissant sous leur abri, donnoient à la scène un caractère sauvage et triste.

Les voyageurs atteignirent une

hauteur où les arbres étoient plus clair-semés, et Ellena apperçut une autre forêt répandue sur un vaste terrein par les montagnes et les vallées, et descendant jusqu'à l'Adriatique. La côte formant une baie étoit de roches escarpées; des pointes élevées couvertes de bois presque jusqu'à leurs sommets, ou des rochers de marbre nud d'une énorme grandeur, effrayans, même vus de loin, s'avançoient au milieu des flots et bravoient leur furie. Au loin, et autant que la vue pouvoit s'étendre, on voyoit des montagnes couvertes de bois, s'élevant en amphithéâtre les unes sur les autres, et semblant fermer cette vaste enceinte. A l'aspect de ces lieux déserts et sauvages, Ellena s'y crut confinée pour toujours et bannie de la société. Elle étoit calme; mais c'étoit le calme de la foiblesse, suite

de la douleur, et non celui de la résignation ; elle voyoit le passé et l'avenir avec un désespoir que son épuisement ne lui permettoit plus d'exprimer.

Elle avoit fait plusieurs milles dans la forêt, ses gardes se faisant l'un à l'autre quelques questions, et se communiquant leurs observations sur les changemens qui s'étoient faits dans les lieux qu'ils parcouroient depuis qu'ils n'y étoient venus, lorsqu'ils furent surpris par la nuit.

Ellena ne s'apperçut qu'elle étoit sur les bords de la mer que par le bruit des vagues qui venoient se briser contre les rochers, jusqu'à ce qu'arrivée entre deux montagnes, elle distingua dans l'obscurité, des eaux formant une grande baie au-dessous d'elle ; elle se hasarda à demander si elle avoit encore loin à aller, et si on alloit la mettre

à bord de quelqu'un des petits-bâtimens qu'elle voyoit à l'ancre.

Non, vous n'avez pas loin à aller, lui dit rudement un des gardes ; vous serez bientôt au terme de votre voyage et en repos.

Ils descendirent au rivage et arrivèrent à une habitation isolée, si voisine du bord de la mer que le pied en étoit mouillé par le flot. Il n'y avoit point de lumière ; et par le silence qui y régnoit, elle sembloit inhabitée. Les gardes avoient sans doute quelque raison d'en juger autrement, car ils frappèrent à la porte et appelèrent de toute leur force. Personne cependant ne répondoit. Ellena examina la maison avec inquiétude, autant que l'obscurité le lui permettoit. Elle étoit d'une construction ancienne et singulière ; et, quoique petite, elle n'avoit pas l'air d'avoir été destinée à l'habitation d'un villageois;

Les murs en étoient de marbre brut, assez élevés et flanqués de petites tours dans les angles, qui, aussi bien qu'une espèce de portique et le toît en pente qui le couvroit, étoient fort dégradés. Tout le bâtiment, avec ses petites fenêtres et ses entours solitaires, avoit l'air abandonné. La petite cour par laquelle on y arrivoit, étoit environnée de hautes murailles qui avoient vraisemblablement servi à défendre l'entrée, mais qui étoient devenues inutiles, une moitié de la porte qui la fermoit étant par terre, presque cachée sous l'herbe, et l'autre encore suspendue sur ses gonds, paroissant devoir bientôt s'en détacher tout-à fait.

Aux cris répétés des gardiens d'Ellena, une voix forte répondit enfin du dedans. La porte du vestibule fut ouverte avec lenteur par un homme qui sembloit si miséra-

ble, qu'Ellena ne put le voir sans compassion, quoiqu'allant bientôt partager cette misère. La lampe qu'il tenoit éclairant son visage décharné, on croyoit voir la famine avec toute sa férocité; et ses yeux creux, cachés sous des sourcils épais, donnoient à toute sa figure un aspect sauvage et terrible. Ellena frémit en le fixant; elle n'avoit jamais vu la misère et la scélératesse si fortement caractérisées sur la même physionomie, et elle observa cet homme avec une curiosité assez forte pour éloigner un moment de son esprit toute idée de ce qu'elle-même avoit à en craindre.

Il étoit évident que cette maison n'avoit pas été bâtie pour celui qui l'habitoit, et elle conjectura qu'il ne pouvoit être que l'instrument de quelque cruel agent de la marquise Vivaldi.

Du vestibule, elle passa dans une

vieille salle toute dégradée et sans meubles qui n'étoit pas très-grande, mais fort haute, et sembloit s'élever jusqu'au toît; sa hauteur étoit coupée par une galerie qui donnoit entrée dans plusieurs chambres.

L'hôte et les gardes se dirent quelques mots en entrant dans une chambre où Spalatro, c'est le nom qu'ils lui donnèrent, paroissoit habiter : car ils y virent un lit et un matelas dans un coin; les autres meubles étoient deux ou trois mauvaises chaises et une table. Il jeta sur Ellena un regard malin et curieux, et fit quelques signes aux gardes, mais sans parler. Il leur proposa ensuite de s'asseoir, en attendant qu'il allât préparer quelque poisson pour leur donner à souper. Ellena reconnut qu'il étoit le maître de la maison, et qu'il y habitoit seul. Et quand les gardes lui eurent

appris

appris que leur voyage se terminoit, toutes ses craintes se renouvelèrent ; son courage l'abandonna. Elle se vit amenée là par des scélérats, dans une maison isolée sur le bord de la mer, et remise aux mains d'un homme qui portoit dans tous ses traits le caractère du crime, pour être la victime d'un inexorable orgueil et d'une soif insatiable de vengeance.

En rassemblant toutes ces circonstances et les mots de ses gardes, *vous serez bientôt au terme de votre voyage et en repos*, elle fut frappée, comme d'un coup de tonnerre, de la conviction qu'elle avoit été amenée là pour y être assassinée. Un frisson d'horreur la saisit, et elle s'évanouît.

En revenant à elle-même, et se trouvant environnée de ses gardiens et de Spalatro, elle fut tentée de se jeter à leurs pieds pour implorer

leur compassion ; mais, craignant de les irriter en leur montrant ses soupçons, elle se plaignit de sa fatigue, et demanda qu'on lui montrât sa chambre.

Ces gens se regardèrent les uns les autres, hésitèrent, et enfin lui proposèrent de manger du poisson qu'on préparoit. Mais, Ellena s'en étant défendue d'aussi bonne grace qu'elle pût, ils consentirent à la laisser retirer. Spalatro prenant la lampe, la conduisit à la galerie, d'où il la fit entrer dans une chambre où il lui dit qu'elle passeroit la nuit.

Où est donc le lit ? demanda Ellena jetant un coup-d'œil sur la chambre.

Le voilà, dit Spalatro lui montrant un grabat et un mauvais matelas, au-dessus duquel pendoient deux rideaux déguenillés. Si vous avez besoin de la lampe, je vous

la laisserai, et je viendrai la reprendre dans quelques minutes.

Quoi ! vous ne me laisserez pas de lampe pendant la nuit, dit-elle d'une voix suppliante et timide.

Pourquoi faire ? lui dit-il avec humeur : pour mettre le feu à la maison ?

Ellena le pressa encore de lui laisser la consolation d'avoir de la lumière pendant la nuit.

Ah oui ! répliqua Spalatro d'un ton et avec un regard qu'Ellena ne pouvoit comprendre : cette lampe vous sera d'une belle consolation. Vous ne savez pas ce que vous demandez.

Qu'entendez-vous par-là ? lui dit Ellena avec une horrible inquiétude. Je vous en conjure au nom de Dieu, expliquez-vous.

Spalatro revînt sur ses pas, et la regarda avec quelqu'étonnement, mais sans lui répondre.

Ayez pitié de moi, lui dit Ellena de plus en plus effrayée ; je suis abandonnée, sans amis, sans secours.

Que craignez-vous ? lui dit cet homme se remettant lui-même de son trouble, et sans attendre sa réponse. Est-ce donc une chose si cruelle de vous ôter cette lampe ?

Ellena, craignant de laisser voir toute l'étendue de ses soupçons, répliqua seulement que ce seroit une acte de grande humanité pour elle de la lui laisser, parce que ses esprits étoient bien abattus, et que la lumière la consoleroit dans ce séjour nouveau pour elle.

Nous ne pouvons pas, dit Spalatro, écouter de pareilles fantaisies ; nous avons d'autres choses en tête. D'ailleurs, c'est la seule lampe de la maison ; et la compagnie est là-bas dans l'obscurité, pendant que vous me faites perdre ici mon tems.

Je vous la laisse pour cinq minutes, sans plus. Ellena se soumit. Il laissa la lampe ; et en quittant la chambre, il la ferma en-dehors.

Ellena employa ce tems si court à examiner la chambre, et à voir si elle avoit quelque moyen de s'en échapper. Elle étoit grande, sans meubles, et les murs en étoient couverts de toile d'araignée. Elle n'y vit d'autre porte que celle par laquelle elle étoit entrée, et une fenêtre garnie de barreaux de fer ; de tels moyens, employés pour empêcher la sortie de cette chambre, donnoient assez à croire qu'on pouvoit avoir de grandes raisons de s'efforcer d'en sortir.

Après avoir examiné la chambre sans y voir rien qui pût donner quelqu'espoir, essayé d'ébranler les barreaux, et cherché en vain des moyens de fermer la porte en-dedans, elle plaça la lampe à terre

et attendit le retour de Spalatro. Il revînt quelques momens après, lui apportant un verre de mauvais vin et un morceau de pain qu'elle accepta par reconnoissance pour cette attention.

Spalatro la laissa, et barricada de nouveau la porte par le dehors. Laissée seule, elle essaya de calmer sa crainte en priant Dieu; et, après avoir fait sa prière du soir avec une extrême ferveur, elle reprit quelque confiance et quelque tranquillité.

Mais il lui étoit impossible d'oublier assez les dangers de sa situation pour pouvoir prendre quelque repos, quelque fatiguée qu'elle fût, tandis que, sa porte ne pouvant être fermée en-dedans, elle pouvoit à tous momens voir entrer les coquins qui étoient en-bas. N'ayant pas de moyen d'éloigner ce danger, elle se résolut à veiller toute la

nuit dans cette solitude et ces ténèbres; elle se jeta sur le matelas pour y attendre le jour, et fut bientôt livrée aux plus tristes réflexions. Tout ce qui s'étoit passé le jour précédent, et la conduite de ses gardes se représentant à son esprit et rapprochée de sa présente situation, ne lui laissa plus de doute sur le sort qui l'attendoit. Il n'étoit nullement vraisemblable que la marquise l'eût envoyée là pour l'y tenir emprisonnée, puisqu'elle eut pû, avec beaucoup moins de difficulté, la faire enfermer dans un couvent. Le caractère de la marquise qu'elle connoissoit déjà par une cruelle expérience, l'aspect de cette maison, l'air féroce de l'homme qui l'habitoit, la circonstance remarquable qu'elle n'y avoit trouvé aucune femme; tout lui persuada qu'on l'avoit amenée là, non pour l'y tenir prisonnière, mais pour l'y

faire mourir. Tout son courage et toute sa résignation ne purent lui faire surmonter les frissonnemens, les palpitations, les foiblesses, l'horreur universelle dont elle étoit assaillie. Baignée de larmes arrachées par la douleur, et que la terreur même ne pouvoit empêcher de couler, elle appeloit Vivaldi à son secours, Vivaldi si loin d'elle ! elle le conjuroit de la sauver, et répétoit dans cet état d'agonie, je ne le verrai donc plus, je ne le reverrai jamais !

Elle n'avoit cependant pas la douleur de penser qu'il fût dans les cachots de l'inquisition. Ayant reconnu l'imposture qui avoit été pratiquée envers elle, et voyant qu'elle n'étoit pas arrêtée par ordre du Saint-Office, ni conduite par des émissaires de ce tribunal, elle en avoit conclu que l'arrestation de Vivaldi n'étoit qu'un moyen

imaginé par la marquise pour se saisir de lui, et le retenir jusqu'à ce qu'elle pût être en lieu où il lui fût impossible de la secourir. Elle imaginoit qu'il auroit été envoyé dans quelque château écarté appartenant à sa famille, et que, lorsqu'elle auroit été sacrifiée, il recouvreroit sa liberté, et qu'elle seroit la seule victime. Cette considération fut la seule qui apporta quelque soulagement à ses peines.

Les gens d'en-bas veillèrent fort tard. Elle s'efforçoit de saisir quelque chose de ce qu'ils disoient dans les intervalles que laissoient les mugissemens des vagues de la mer venant se briser contre les rochers sur lesquels étoit située la maison. A chaque bruit d'une porte roulant sur ses gonds, elle croyoit les entendre monter. A la fin, elle crut qu'ils avoient quitté la chambre, ou qu'ils s'étoient endormis : mais elle

fut bientôt détrompée ; elle entendit des gens s'approcher de sa chambre et s'arrêter à sa porte. Ils parloient bas, et sembloient se consulter sur ce qu'ils avoient à faire. Ellena respiroit à peine, toute entière occupée à saisir ce qu'elle pourroit de leurs discours ; mais elle ne put entendre que ces mots de l'un d'eux : *Il est là-bas sur la table dans ma ceinture. Dépêche-toi.* Un moment après, celui qui étoit descendu revenant, dit quelques mots qu'Ellena n'entendit point, et auxquels l'autre répondit : *elle dort.* Elle les entendit ensuite descendre, et le bruit des flots seuls troubla le silence du reste de la nuit.

Les terreurs d'Ellena s'affoiblirent pour quelques momens ; mais lorsqu'elle vint à réfléchir sur les mots qu'elle avoit entendus, elle conçut que celui qui étoit descendu étoit allé chercher le stilet de l'autre,

cette arme se portant ordinairement dans la ceinture; et quant au mot *elle dort*, elle pensa que celui qui les avoit proférés avoit voulu rassurer l'autre qui craignoit d'avoir été entendu. Elle écouta donc de nouveau, s'attendant à chaque moment à les voir revenir; mais ils ne remontèrent point.

Heureusement pour la tranquillité passagère d'Ellena, elle ne savoit pas que sa chambre avoit une porte cachée faite de manière à pouvoir s'ouvrir sans bruit, et par laquelle un assassin pouvoit entrer à toute heure de la nuit. Persuadée que les hommes entre les mains desquels elle étoit dormoient, elle reprit quelque courage et quelqu'espérance, mais sans pouvoir fermer l'œil: elle marchoit dans sa chambre à pas suspendus, tressaillant lorsque le vieux plancher craquoit sous ses pieds, et écoutant souvent si quel-

qu'un étoit dans la galerie. Les rayons de la lune qui se levoit éclairant sa chambre, elle commença à y distinguer quelques objets qu'elle n'avoit pas observés à la lueur de la lampe, pendant le peu de tems qu'on la lui avoit laissée. Plus d'une fois, elle imagina qu'elle voyoit quelqu'un s'avancer vers la partie de la chambre où étoit le matelas, et, glacée de terreur, elle demeuroit les yeux fixés vers ce côté; mais, la lune s'étant cachée derrière des nuages, son illusion, si c'en étoit une, cessa et ne se renouvela plus. Si elle n'eût pas été sûre que sa porte étoit fortement barricadée, elle eût cru qu'un assassin étoit venu jusqu'à son lit, supposant qu'elle y étoit endormie. Cette crainte lui revenoit encore; et toute vague qu'elle étoit, elle lui causoit une angoisse mortelle, lorsqu'elle considéroit que sa situation réelle

étoit presqu'aussi périlleuse que celle que son imagination venoit de lui représenter. Elle écouta et regarda de nouveau ; mais aucun bruit ne se faisant entendre dans les intervalles de silence que laissoit le reflux de la vague, elle se persuada enfin qu'il n'y avoit dans la chambre personne qu'elle-même. Malgré cette conviction, l'impression qu'elle avoit reçue avoit été si forte, qu'elle n'osa jamais se rapprocher de la partie de la chambre où étoit son matelas tant que dura l'obscurité. Incapable de surmonter cette frayeur, elle se tint auprès de sa fenêtre, attendant que les premiers rayons du jour lui rendissent quelqu'assurance. La lune s'élevant sur l'horison éclairoit la surface toujours agitée de la mer ; les vagues écumantes après s'être brisées contre les rochers du rivage, se retiroient au loin vers la masse des eaux pour

revenir avec la même furie. Ellena contemploit avec admiration ce mouvement périodique et imposant ; et ce spectacle en même tems solitaire et grand, apportant quelque calme à son ame, elle resta à sa fenêtre jusqu'au moment où les premiers rayons du jour commencèrent à poindre et à teindre d'une couleur de pourpre les nuages de l'orient.

Rassurée alors par la lumière répandue dans toute la chambre, elle se jeta sur son matelas, où, l'agitation cédant enfin à la lassitude, elle trouva quelques instans de repos.

CHAPITRE VIII.

Ellena fut réveillée en sursaut d'un sommeil profond par un grand bruit à la porte de sa chambre, et se mit sur son séant. La surprise et l'effroi s'emparèrent d'elle à mesure que les souvenirs de la veille se rassembloient dans son esprit. Elle entendit retirer les barres de fer qui fermoient sa porte en-dehors, et vit Spalatro avant d'être revenue tout-à-fait à elle-même et de se rappeler nettement qu'elle étoit prisonnière dans une maison solitaire sur un rivage désert, et que cet homme étoit son geolier; mais, ces tristes souvenirs revenant l'assaillir, elle fut saisie d'une telle terreur qu'elle retomba sur son lit, incapable de demander à Spalatro le

motif de sa subite et brusque apparition.

Je vous apporte à déjeûner, lui dit Spalatro. Je vous croyois éveillée ; mais vous me semblez encore toute endormie. Vous avez pourtant assez dormi ; car vous vous êtes couchée de bien bonne heure.

Ellena ne répondit rien ; mais profondément affectée de sa situation, elle jeta des regards supplians à cet homme qui s'avança, tenant un morceau de pain d'avoine et une jatte de lait. Où mettrai-je cela, dit-il ? Vous avez besoin de manger, car vous n'avez pas soupé.

Ellena le remercia, et lui dit qu'attendu qu'il n'y avoit dans la chambre ni table ni chaise, il n'avoit qu'à le mettre à terre. En ce moment, elle fut frappée plus qu'auparavant du mélange d'impudence et de méchancete qui caracterisoient sa physionomie. Il sembloit se féliciter

citer lui-même de son habileté, et se préparer quelque nouveau triomphe. Elle avoit trop d'intérêt à connoître cet homme pour ne pas l'observer avec la plus grande attention, et elle ne le perdit pas de vue tant qu'il fut dans la chambre. Les yeux de Spalatro ayant rencontré les siens, il les détourna sur le champ comme un homme qui cache de mauvais desseins et qui craint d'être pénétré, et ne les leva plus. Il sortit de la chambre, et referma la porte avec des barres comme il avoit fait le soir.

L'impression qu'avoient faite sur Ellena la physionomie et les regards de Spalatro étoit si profonde, que, remplie de cette pensée, elle laissa s'écouler un long tems avant de se rappeler qu'il lui avoit apporté un rafraîchissement dont elle avoit grand besoin. Elle porta le lait à ses lèvres; mais, après en avoir bu

une petite quantité, un horrible soupçon l'arrêta. Le regard de Spalatro qui l'avoit si fort alarmée en lui apportant ce déjeûner, et d'après ce rapprochement, elle imagina que le lait étoit empoisonné. Elle fut détournée par-là de prendre la nourriture qui lui étoit nécessaire; elle craignit même de manger le pain que lui avoit apporté Spalatro. Quant au lait qu'elle avoit pris imprudemment, c'étoit en si petite quantité qu'elle ne crut pas avoir rien à en craindre.

Elle passa toute cette journée dans une terreur continuelle, à laquelle se joignoient quelquefois des accès de désespoir; elle ne pouvoit plus douter du projet qu'on avoit eu en la conduisant dans ce séjour solitaire; elle ne voyoit aucune possibilité d'échapper à ses ennemis. Cependant l'espérance qui soutient l'homme dans les épreuves les plus

rudes lui prêtoit encore son appui.

Durant ces cruelles heures de solitude et d'incertitude de son sort, elle trouvoit encore un soulagement à ses souffrances dans la pensée qu'au moins Vivaldi ne couroit pas le même danger qu'elle. Seulement elle connoissoit trop bien la méchanceté ingénieuse de la marquise pour espérer que son fils pût échapper encore aux piéges que lui avoit tendus sa mère, et recouvrer sa liberté pour venir encore à son secours.

Ellena passa presque tout le jour appuyée sur la grille de sa fenêtre, absorbée dans ses rêveries, les yeux attachés sur la mer sans la voir, et le bruit des vagues arrivant à ses oreilles sans être entendu. De tems en tems aussi elle écoutoit les bruits venant de la maison, et tâchoit de conjecturer quel nombre de personnes y étoit et ce qui s'y passoit;

mais un silence profond y régnoit, excepté en quelques momens où l'on entendoit des pas ou le bruit de quelque porte ; mais aucune voix ne s'y faisoit entendre, et elle ne sembloit habitée que par elle-même et par celui qui l'y avoit reçue. Quoiqu'elle ne se fût pas apperçue du départ de ses premiers gardiens, il paroissoit qu'ils s'en étoient allés, et qu'elle avoit été laissée seule à la garde de Spalatro. Ellena ne pouvoit imaginer les motifs de cette disposition. Si sa mort étoit résolue, il étoit étrange qu'on eut laissé à un seul homme la charge de commettre ce crime, lorsque trois complices en assuroient mieux l'exécution; mais cette surprise cessoit, lorsque le soupçon du poison lui revenoit à l'esprit. Il étoit probable que ces hommes voyant l'exécution de leur dessein presqu'assurée par ce moyen, l'avoient abandonnée à

sa destinée en la voyant renfermée dans une chambre d'où il lui étoit impossible de s'échapper, et en laissant à Spalatro le soin de faire disparoître son cadavre. Les incohérences qu'elle avoit cru remarquer dans leur conduite s'expliquoient toutes dans ce plan. Soit que cette crainte fût fondée, soit que l'imagination produisit en elle des effets physiques de même genre que la réalité, Ellena se rappelant en ce moment qu'elle avoit pris un peu de lait fut saisie d'un frisson universel, et pensa que le poison produisoit en elle son effet, quoiqu'elle n'eut pris qu'une bien foible dose.

Pendant cette agitation, elle distingua des pas près de sa porte ; et écoutant attentivement, elle fut convaincue que quelqu'un étoit dans le corridor; on marchoit doucement. Quelquefois on s'arrêtoit, comme

pour écouter, et bientôt après on passoit.

C'est Spalatro, disoit en elle-même Ellena. Il croit que j'ai avalé ce poison, et il vient écouter mes derniers soupirs. Hélas ! il n'est peut-être venu qu'un peu trop tôt!

A cette horrible pensée, le frisson la reprenoit avec plus de violence, et elle retomboit presque sans connoissance sur son matelas. Mais, en revenant à elle-même, lorsque l'accès se relâchoit, elle comprit qu'il seroit prudent pour elle de laisser croire à Spalatro, qu'elle avoit pris tout le lait qu'il lui avoit apporté, parce qu'elle obtiendroit par-là un délai qui laisseroit quelque ouverture à l'espérance ; d'après cette réflexion, Ellena versa par sa fenêtre tout le lait qu'elle n'avoit pas pris, et qu'elle croyoit lui avoir été donné par Spalatro, comme un breuvage de mort.

Vers le soir elle crut s'appercevoir qu'on écoutoit à sa porte, elle vit quelque ombre au bas de la porte, comme de quelqu'un qui se tenoit en dehors ; c'est lui, dit Ellena, il vient s'assurer que j'ai rendu les derniers soupirs ; et, s'il me trouve vivante, se disoit-elle à elle-même, que puis-je attendre de lui quand il verra son espérance trompée ? qu'en puis-je attendre que la mort ?

Un moment après, Ellena entendit qu'on retiroit doucement les barres de sa porte, qui s'ouvrit lentement par degrés, et elle apperçut Spalatro. Dès la porte il parcourut la chambre des yeux, comme s'il eût voulu s'assurer de quelque chose avant d'entrer plus avant. Les regards qu'il jeta sur Ellena, qui paroissoit reposer sur son matelas, étoient plus effayans qu'à l'ordinaire.

Après avoir jeté sur elle un coup-

d'œil, il s'approcha du lit à pas précipités. Sa physionomie et son maintien exprimoit à la fois l'impatience, l'inquiétude et le remords. Ellena se leva sur son séant, et il recula comme si un spectre lui eût apparu. La férocité extraordinaire de ses regards, ainsi que tous ses mouvemens, confirmèrent Ellena dans toutes ses terreurs; et quand il lui demanda brutalement comment elle se portoit, elle n'eût pas assez de présence d'esprit pour répondre qu'elle étoit mal; pendant quelques momens il la regarda avec une grande attention et une curiosité inquiète, et jeta sur la chambre un coup-d'œil qui sembloit dire qu'il examinoit si elle avoit pris le poison. En appercevant que la jatte étoit vuide, il la leva de terre, et Ellena crut voir sur son visage un air de satisfaction.

Vous n'avez pas dîné, lui dit-il, je

je vous ai oublié ; mais le souper sera bientôt prêt, et vous pouvez vous promener sur le rivage, en attendant, si vous voulez.

Ellena extrêmement surprise de cette indulgence inattendue, balança si elle l'accepteroit. Elle soupçonna quelque trahison cachée. L'invitation lui parut être un piége, et elle étoit presque déterminée à un refus, lorsqu'elle considéra qu'après tout, c'étoit pour elle un moyen de sortir de la chambre où elle étoit entiérement au pouvoir de Spalatro. Sa situation ne pouvoit être plus dangereuse qu'elle l'étoit à présent.

En passant par la salle du bas avec son conducteur, et n'y voyant personne, elle se hasarda à demander si les hommes qui l'avoient amenée étoient repartis. Spalatro ne répondit point ; mais, la conduisant en silence par la cour, et lui ayant fait passer la première porte, il lui

montra le couchant, et lui dit qu'elle pouvoit se promener de ce côté.

Ellena prit son chemin le long de la mer, suivie à peu de distance de Spalatro, absorbée dans ses pensées et voyant à peine les objets qui l'environnoient, jusqu'à ce qu'ayant doublé une avance formée par des rochers, et levant les yeux, elle apperçut à une distance assez considérable, quelques huttes semées çà et là, qui paroissoient être les habitations de quelques pêcheurs. Elle put encore distinguer les voiles de quelques barques, entrant dans la petite baie, sur laquelle étoit situé le hameau. Ellena qui avoit cru jusques-là que l'habitation où elle étoit confinée, étoit la seule qui fut sur cette plage déserte, à la vue de ces chaumières, quoiqu'éloignées, conçut une foible espérance, et se laissa aller à quelque joie. Elle se tourna

pour voir si Spalatro étoit proche d'elle, il n'en étoit qu'à quelques pas. Elle fixa de nouveau les chaumières, mesura des yeux leur éloignement et retomba dans son abattement.

Le tems se couvroit, la mer noircissoit et s'enfloit. Les cris des oiseaux de mer volant sur la surface des eaux, et allant chercher leurs nids dans les rochers, sembloient annoncer une tempête prochaine : Ellena n'étoit pas si entiérement occupée de ses propres souffrances, qu'elle ne compâtit à celles des autres ; elle se réjouissoit de voir que les pêcheurs qu'elle avoient observés étoient en sûreté et à l'abri dans leurs petites cabanes, où, entourés de leur famille et des secours que la société fournit à l'homme, ils trouvoient ces jouissances plus douces, en entendant le bruit effrayant des vagues venant se briser sur la

côte ; mais ces considérations mêmes la ramenoient au sentiment douloureux de sa situation dans la solitude et l'abandon où elle se trouvoit.

Hélas ! disoit-elle, je n'ai plus d'asyle. Je n'ai plus personne qui m'accueille d'un sourire de bienveillance ; je n'ai pas un ami qui puisse m'aider et me sauver. Malheureuse, abandonnée dans un lieu désert, ayant peut-être sur mes pas l'assassin qui veille sur sa victime, pour l'empêcher de s'échapper, et qui n'attend que le moment du sacrifice !

Ellena succomboit à ses tristes pensées. Elle se retourna pour voir si Spalatro étoit près d'elle, elle ne le vit pas ; mais, tandis qu'elle s'en étonnoit et que la possibilité de lui échapper s'offrit à son esprit, elle apperçut un moine venant à elle le long du rivage, au-dessous des roches qui le bordoient.

Il étoit enveloppé d'une ample robe noire. Il avoit la tête baissée et les yeux fixés en terre, et l'air d'un homme plongé dans de profondes réflexions.

Ellena, l'ayant observé avec une surprise mêlée de quelque espérance, se dit à elle-même, sûrement ce religieux dans ses méditations n'est occupé que de bonnes pensées ; je peux m'adresser sans crainte à un homme de cet état.

C'est sûrement son inclination, comme son devoir, de secourir les malheureux. Pouvois-je espérer de trouver dans ce lieu désert un protecteur si respectable. Son couvent ne peut pas être loin d'ici.

Il s'approchoit les yeux toujours baissés ; Ellena s'avança lentement et tremblante à sa rencontre. Lorsqu'il fût près d'elle, il la regarda de côté, sans presque lever la tête, et lui

lança de dessous l'ombre de son capuchon un regard sévère et perçant. L'espoir qu'elle avoit eu de trouver en lui un protecteur commença à s'affoiblir. Elle n'osa lui adresser la parole et craignoit de rencontrer encore ses yeux. Le moine d'un air altier passa devant elle sans rien dire, le bas de son visage toujours caché, et ne témoignant ni curiosité, ni surprise.

Ellena s'arrêta un moment, déterminée, quand le moine seroit à quelque distance, à gagner, si elle pouvoit, le hameau et à implorer l'humanité des habitans, plutôt que celle de cet inconnu, qui ne lui inspiroit que l'effroi; mais elle entendit marcher derrière elle, et vit le moine qui s'approchoit de nouveau. Il passa encore à côté d'elle avec une contenance dédaigneuse, et jetant sur elle du coin de l'œil un regard observateur. Ellena se sentit

encore repoussée par son air et son maintien, elle ne pût prendre sur elle-même d'implorer sa compassion; elle se sentit pour lui un éloignement qu'elle ne pût vaincre. Il est vrai que la démarche altière et silencieuse de cet homme et sa taille gigantesque et toute sa physionomie annonçant en même tems le pouvoir et l'envie de nuire, étoient bien capables d'inspirer la terreur. A quelque distance, il disparut dans les rochers.

Ellena suivit alors sa route avec l'intention de gagner le hameau avant que Spalatro pût l'en empêcher; elle s'étonnoit qu'il l'eût abandonnée : mais à peine avoit-elle fait quelques pas que, craignant d'être poursuivie, elle regarda derrière, et vit le moine et Spalatro parlant ensemble. Ils paroissoient se consulter, tandis qu'elle s'éloignoit insensiblement; mais Spalatro s'en ap-

perçut, et lui ordonna de s'arrêter d'une voix qui retentit dans les échos d'alentour. Elle sentit qu'il falloit obéir. Elle jeta encore un regard douloureux sur le hameau qu'elle n'espéra plus pouvoir atteindre et ralentit sa marche. Le moine alors qui s'étoit mis à sa suite la dépassa, et Spalatro n'étoit plus avec lui. L'air dont il regarda Elléna fut si terrible qu'elle recula d'horreur et d'effroi, quoiqu'elle ignorât que c'étoit Schedoni lui-même qu'elle n'avoit jamais vu. Il paroissoit agité, et ses regards devenoient plus féroces.

Où allez-vous ? lui dit-il d'une voix troublée.

Puis-je savoir qui me fait cette question ? répondit Ellena affectant un air calme.

Où allez-vous et qui êtes-vous ? répéta le moine brutalement.

Je suis une malheureuse orphe-

line, dit Ellena poussant un profond soupir. Si vous êtes, ainsi que votre habit l'annonce, un homme charitable, vous aurez pitié de moi.

Schedoni, après un moment de silence, qui craignez-vous et que craignez-vous ?

Je crains, dit Ellena sans hésiter, pour ma vie même ; et elle remarqua la physionomie de Schedoni s'obscurcir davantage. Pour votre vie, dit-il avec un air de surprise ; et qui peut daigner vous l'ôter ?

Ellena fut frappée de ces paroles.

Insecte, ajouta-t-il, qui ne vaut pas qu'on prenne la peine de l'écraser.

Ellena ne répliqua rien ; elle demeura les yeux fixés sur lui avec un étonnement muet. L'accent avec lequel il avoit prononcé ces étranges paroles étoit plus extraordinaire et plus effrayant que les paroles

elles mêmes. Ellena à chaque moment plus alarmée, voyant l'obscurité croître et les vagues grossir et se briser sur le rivage avec un bruit terrible, reprit sa marche vers les huttes de pêcheurs dont elle étoit encore bien éloignée.

Il l'atteignit bien vîte, et la saisissant rudement par le bras et la regardant en face, qui craignez-vous, lui dit-il, dites ? qui ?

Vous m'en demandez plus que je n'ose en dire, lui répondit Ellena, qui pouvoit à peine se soutenir.

Oui-dà, dit le moine lui-même tout troublé. Son visage prit alors un caractère si effrayant qu'Ellena fit des efforts pour se dégager, et qu'ensuite, reconnoissant son impuissance, elle le supplia de ne plus la retenir. Il ne répondit rien : il la regardoit avec attention ; mais, lorsqu'elle eut cessé de se débattre, le regard de Schedoni devint fixe

et vague comme celui d'un homme qui se retire en lui-même, et qui ne voit plus au moins distinctement les objets environnans.

Je vous conjure, lui dit Ellena, de me laisser. Il est tard, et je suis loin de la maison.

Cela est vrai, dit Schedoni la tenant toujours par le bras, et paroissant répondre à sa propre pensée plutôt qu'à ce que lui disoit Ellena. Cela est vrai.

Il est nuit close, continua Ellena, et l'orage me surprendra.

L'orage, dit Schedoni entre ses dents. Eh bien! laissez-le venir; et la tenant toujours, il marcha lentement vers la maison. Ellena forcée de le suivre, et toujours alarmée de ses regards, de ses propos incohérens, ainsi que de le voir s'approcher de la maison, renouvela ses supplications et ses efforts pour sa liberté; et d'une voix dou-

loureuse et déchirante : Mon père, je suis loin de la maison, disoit-elle. La nuit vient. Voyez comme il fait noir sous ces rochers. Je suis bien éloignée de la maison, et l'on m'y attend.

Cela est faux, dit Schedoni en appuyant sur ces mots, et vous savez bien que cela est faux. On ne vous attend point.

Hélas! répliqua Ellena, il est trop vrai que je n'ai point d'ami qui m'attende.

Quel châtiment mérite celui qui ment de propos délibéré, continua le moine ? Quel châtiment mérite celle qui trompe et qui flatte les jeunes gens pour les corrompre et les perdre?

Mon père ! s'écria Ellena au comble de l'étonnement.

Celle, continua le moine, qui trouble la paix des familles, qui séduit par des artifices coupables

l'héritier d'une grande maison, — qui — dites ; dites, — quelle peine mérite-t-elle ?

Frappée d'un étonnement et d'une terreur inexprimables, Ellena comprit alors que cet homme étoit Schedoni lui-même. Elle vit que ce religieux, en qui elle avoit espéré trouver un protecteur, étoit un agent de ses plus cruels ennemis. La crainte de la vengeance prochaine et terrible qu'un tel homme sembloit disposé à exercer la frappa si fortement, qu'elle ne put se soutenir sur ses jambes, et tomba étendue sur le rivage.

Comme il jetoit les yeux sur cette figure inanimée, une grande agitation le saisit. Il laissa Ellena, fit quelques tours sur la plage à pas précipités, revint, et se pencha sur elle. En la regardant, il fut touché de quelque pitié : il alla jusqu'au bord de la mer ; et pre-

nant de l'eau dans le creux de sa main, il lui en jeta au visage.

Bientôt après, il sembla regretter ce qu'il avoit fait; il frappoit la terre du pied, tantôt marchant et tantôt s'arrêtant. Il paroissoit y avoir un combat violent entre ses passions et sa conscience, ou peut-être seulement entre ses passions; lui qui, jusques-là, avoit été inaccessible à tous les tendres sentimens; qui, poussé par l'ambition et par le desir de la vengeance, avoit contribué, par ses instigations, à fixer la terrible résolution de la marquise Vivaldi, et qui étoit venu pour l'exécuter, ne pouvoit à présent voir la malheureuse et innocente Ellena, sans céder au mouvement d'une foiblesse passagère, car c'est le nom qu'il donnoit au sentiment de compassion auquel il s'étoit laissé aller.

Tandis que ces émotions nou-

velles pour lui triomphoient de ses criminelles passions, il s'indignoit contre lui-même de se laisser ainsi subjuguer. Quoi! disoit-il, la foiblesse d'une jeune fille rendra vaine la résolution d'un homme ; le spectacle de ses souffrances passagères amollira mon cœur, et me fera renoncer aux grands projets que j'ai si heureusement imaginés, au moment même où je touche à leur exécution. Veillai-je ? Est-ce encore ici une étincelle de ce feu dévorant qui a si long-tems brûlé dans mon sein, et qui ne m'a laissé jamais jouir d'un moment de paix ? Suis-je devenu aussi abject que ma fortune ? Est-ce donc le sort de ma famille de céder toujours aux circonstances? Oui, cette question me ranime, et je sens renaître en moi toute l'énergie de ma race.

Il retourna en hâte au lieu où il avoit laissé Ellena, comme s'il

eut craint que le moindre délai n'affoiblît en lui la résolution qu'il venoit de prendre. Sous sa robe étoit caché un poignard (en même tems que le cœur d'un assassin) ; mais il hésitoit à s'en servir. Le sang pourroit le trahir : il étoit plus sûr et plus aisé de traîner Ellena évanouie jusqu'à la mer, où elle seroit entraînée par le flot et suffoquée, quand même la fraîcheur de l'eau la feroit revenir à elle.

Comme il se baissoit pour l'emporter, il manqua encore de résolution. A ce moment même, elle fit quelques mouvemens. Il se recula en arrière, comme si elle eût connu son dessein, et qu'elle pût s'en défendre. L'eau qu'il lui avoit jeté au visage l'avoit ranimée par degrés. Elle ouvrit les yeux ; et, en l'appercevant, elle jeta un cri et tenta de se lever. La résolution de Schedoni fut ébranlée ; le crime

est timide au moment de commettre les atrocités qu'il a projetées. Saisi de craintes, et indigné contre lui-même de sa foiblesse, il regarda Ellena quelques momens ; et détournant ensuite brusquement les yeux, il la laissa. Ellena l'entendit s'éloigner, et remarqua qu'il se retiroit dans les roches voisines de la mer. Etonnée de sa conduite, et se trouvant enfin seule, elle entreprit de nouveau de se rendre au hameau où elle espéroit trouver quelque secours. Mais à peine avoit-elle fait quelques pas, que Spalatro se mit à la poursuivre ; foible qu'elle étoit, elle fut bientôt atteinte et se vit de nouveau prisonnière. Sa résignation à reprendre le chemin de la maison, ne réveilla aucun sentiment de compassion dans Spalatro qui lui fit quelques plaisanteries grossières sur la vîtesse de sa course, et la conduisit en la veil-

lant de près. Elle rentra donc dans cette fatale demeure, à ce qu'elle crut pour n'en sortir jamais vivante ; persuasion qui fut fortifiée par l'observation qu'elle avoit faite que le moine s'y étoit rendu. Car, quoiqu'elle ne put expliquer pourquoi il l'avoit épargnée, elle ne supposoit pas qu'il fût disposé à l'épargner encore. Il ne parut cependant pas devant elle. Spalatro, l'ayant conduite à sa chambre, barricada la porte sur elle, et la laissa à sa solitude et à ses terreurs ; et, lorsqu'elle cessa d'entendre ses pas, la tranquillité des tombeaux s'établit dans la maison, comme le calme qui précède les tempêtes.

CHAPITRE IX.

Schedoni étoit revenu du rivage à la maison, dans un trouble que toute la fermeté de son caractère ne pouvoit calmer. En trouvant dans son chemin Spalatro qu'il avoit envoyé à la poursuite d'Ellena, il lui défendit d'approcher de sa chambre, jusqu'à ce qu'il fût appelé.

Retiré dans sa chambre, il ferma la porte en-dedans, quoiqu'il sut bien qu'il n'y avoit personne que lui dans la maison, et qu'on n'y entendoit personne qui pût oser se présenter à lui sans sa permission. Mais, en s'isolant ainsi des hommes, il ne pouvoit se dérober à lui-même et à sa conscience qui le poursuivoit. Il se jeta sur une chaise et y demeura long-tems immobile, ab-

sorbé dans ses pensées, et agité de mouvemens violens et contraires entr'eux. Tandis que son cœur lui reprochoit le crime qu'il avoit médité, il regrettoit les objets de son ambition auxquels il lui falloit renoncer, s'il ne l'accomplissoit pas, et se regardoit avec quelque mépris pour avoir jusques-là hésité à le commettre. Il observoit avec étonnement des traits de son caractère qu'il n'avoit pas lui-même connus et que les circonstances développoient. Il ne savoit comment expliquer les incohérences, les contradictions dans lesquelles il tomboit, et parmi lesquelles ce n'étoit pas une des moindres que dans ce moment du combat des plus fortes passions entr'elles, il put suivre leurs mouvemens et s'observer lui-même rapidement et froidement; mais la subtilité de son amour-propre se déroboit à ses recherches. A cet ins-

tant même si critique où il cherchoit à se connoître, il ne voyoit pas que l'orgueil étoit le principal mobile de toutes ses actions. Dès sa jeunesse, cette passion s'étoit montrée dominante chez lui dans toutes les occasions, et avoit influé fortement sur les principaux évènemens de sa vie.

Le comte Marinella, car tel étoit le nom qu'avoit d'abord porté Schedoni, étoit le plus jeune enfant d'une ancienne famille du duché de Milan, établie dans le voisinage des montagnes du Tyrol, sur la portion des terres que lui avoient laissées les guerres d'Italie du dernier siècle. La part laissée au comte Marinella, par son père, ne fut pas considérable, et celui-ci n'étoit ni propre à améliorer son patrimoine par des soins pénibles, ni disposé à mettre dans sa manière de vivre l'économie et la modestie que la

modicité de sa fortune lui rendoit nécessaires ; il ne pouvoit supporter de se voir inférieur en fortune à ceux dont il se croyoit l'égal pour le rang ; il n'avoit ni les sentimens généreux, ni la solide raison qui font ambitionner la vraie grandeur ; il se plaisoit, au contraire, dans les dépenses de plaisir et de faste, et dans une dissipation qui, en lui donnant des plaisirs passagers, épuisoient ses ressources. Lorsqu'il se mit à réfléchir sérieusement sur sa situation, il reconnut trop tard qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de vendre une partie de son fonds, et de vivre modestement sur le revenu de ce qu'il en pourroit conserver. Incapable de se résigner de bonne grace à des privations auxquelles son imprévoyance l'avoit réduit, il s'efforça d'obtenir, par des artifices, les jouissances qu'il n'avoit pas su se con-

server, et qu'il ne pouvoit recouvrer par ses talens. Il s'éloigna de son pays, ne voulant pas avoir ses voisins pour témoins du changement de sa fortune.

Depuis cette époque, on ignoroit généralement la manière dont il avoit vécu jusqu'au tems où il fut connu dans le couvent du Spirito Santo à Naples, sous le nom du père Schedoni. Il étoit aussi changé dans sa physionomie et son maintien que dans son genre de vie. Ses regards étoient sombres et sévères; et l'orgueil qui s'y étoit autrefois montré adouci par l'usage du monde, se masquoit aujourd'hui sous l'air de l'humilité, et plus souvent encore sous un silence austère et sous les sévérités de la pénitence.

La personne qui retrouva Schedoni dans ce nouvel état, fut avertie d'abord par l'un des traits de

son visage les plus frappans, son regard; en examinant ensuite ses traits avec plus d'attention, elle reconnut le comte de Marinella et se fit connoître à lui.

Le confesseur affecta d'abord de ne pas la connoître, et l'assura qu'elle se trompoit; mais elle lui rappela tant de circonstances, qu'il ne put plus dissimuler. Il tira l'étranger à l'écart; et, quelqu'ait pû être le sujet de leur conversation, Schedoni tira de lui une promesse scellée de sermens terribles que son secret ne seroit dévoilé ni aux religieux parmi lesquels il vivoit, ni au-dehors. Le moine exigea de lui ce serment avec une autorité, et d'un ton qui surprit en même tems et effraya l'étranger qui y vit toute la crainte de Schedoni, et ce qu'il avoit lui-même à redouter en violant sa promesse.

messe. Depuis ce moment, l'étranger ne parut plus à Naples, et on n'entendit plus parler de lui.

Schedoni, toujours ambitieux de distinctions, accommoda ses manières aux formes et aux préjugés de la société dans laquelle il étoit entré et devînt un des plus rigoureux observateurs de toutes les règles monastiques, et un modèle de renoncement à soi-même et de pénitence. Les anciens le montroient aux plus jeunes comme un exemple qu'il étoit plus aisé d'admirer que d'imiter. Mais, avec cette admiration, ils n'avoient aucune amitié pour lui; ils applaudissoient à une austérité qu'ils se gardoient de pratiquer eux-mêmes, parce qu'elle donnoit à leur couvent un caractère de sainteté sans qu'il leur en coûtât rien pour l'obtenir; mais ils haïssoient et craignoient Schedoni pour son orgueil

et sa sombre sévérité, et ne payoient à sa prétendue vertu d'autre tribut que celui d'un éloge stérile. Il étoit depuis nombre d'années parmi eux, sans avoir obtenu aucune des places principales de la communauté, et avoit eu la mortification de se voir préférer plusieurs de ses confrères qui n'étoient pas aussi rigoureux observateurs des règles que lui.

Il avoit reconnu enfin qu'il n'avoit à espérer aucun avancement parmi ses confrères ; et de ce moment, mécontent et inquiet, il chercha à ouvrir d'autres routes à son ambition. Il étoit déjà, depuis quelques années, confesseur de la marquise Vivaldi, lorsque la conduite du fils lui donna des espérances, en lui montrant qu'il pouvoit être par ses conseils, non-seulement utile, mais nécessaire à la mère. C'étoit sa coutume d'étu-

dier les caractères des personnes avec lesquelles il avoit des relations, dans le dessein de les faire servir à ses vues; et la connoissance qu'il avoit de celui de la marquise ne pouvoit que l'encourager. Il avoit bien reconnu que les passions de cette femme étoient fortes et sa raison foible; et que, s'il pouvoit servir quelqu'une de ses passions, sa fortune seroit faite.

Il s'étoit à la fin si bien établi dans sa confiance, et lui étoit devenu si nécessaire, qu'il pouvoit dicter les conditions; ce qu'il ne négligea pas de faire, quoiqu'avec toute l'adresse et la délicatesse affectée que son état lui prescrivoit. Une grande place ecclésiastique, qu'il ambitionnoit depuis long-tems, lui fut promise par la marquise que son crédit mettoit en état d'obtenir de la cour cette grace. La seule

condition qu'elle y mettoit, étoit que Schedoni sauvât l'honneur de sa famille en la débarrassant d'Ellena, lui-même connoissant que c'étoit le seul moyen d'épargner à la famille Vivaldi la honte d'un mariage si inégal, puisqu'on pourroit toujours craindre du caractère ardent de Vivaldi, et de son attachement pour cette dangéreuse fille, qu'il ne parvînt à découvrir le lieu où l'on voudroit la tenir cachée à ses yeux. On a vu déjà par quels artifices et avec quelle patience le confesseur avoit su lier la marquise. Le moment de la catastrophe étoit arrivé; il étoit au moment de commettre l'action atroce qui devoit mettre à couvert l'orgueil de la marquise, et satisfaire en même tems l'ambition et la vengeance de celui qu'elle employoit, lorsqu'une émotion nouvelle pour lui avoit arrêté son bras et affoibli sa résolution. Mais cette

émotion étoit passagère ; elle avoit presque disparu avec l'objet qui l'avoit causée ; et à ce moment, dans le silence et la solitude de sa chambre, il pouvoit rassembler ses idées, rappeler ses plans, ranimer sa résolution, et combattre le sentiment de pitié qui l'avoit jusques-là détourné de l'exécution. Sa passion dominante reprit sur lui tout son empire, et il se détermina à gagner la récompense que la marquise avoit promise à son ambition.

Après beaucoup de réflexions de ce genre, les unes froides et calmes, d'autres en plus grand nombre tumultueuses et passionnées, il résolut qu'Ellena seroit assassinée cette nuit pendant son sommeil, et ensuite portée à la mer par un passage souterrain qui y conduisoit de la maison même, et ensevelie

dans les flots ainsi que toute connoissance de son sort.

Il auroit bien voulu éviter de répandre le sang, à raison du danger plus grand d'être découvert: mais il avoit lieu de croire qu'Ellena avoit déjà eu quelque soupçon qu'on ne voulût l'empoisonner; il n'osoit faire faire à Spalatro une nouvelle tentative, et il s'indignoit encore contre lui-même de la foiblesse qui lui avoit fait perdre l'occasion qu'il avoit eue, lorsqu'elle s'étoit évanouie au bord de la mer.

Spalâtro, ainsi qu'on l'a déjà donné à entendre, avoit été cidevant confident de Schedoni qui, le connoissant pour l'avoir employé, savoit qu'on pouvoit s'y fier, et l'avoit engagé à le servir dans cette occasion. Éprouvant quelque répugnance à exécuter lui-même l'action horrible qu'il avoit résolue,

il avoit mis le sort de la malheureuse Ellena dans les mains de ce misérable, dans la vue de l'envelopper tellement dans le crime, qu'il eût le même intérêt que lui à le tenir éternellement secret.

La nuit étoit déjà fort avancée, lorsque Schedoni eut pris sa dernière résolution. Il appela alors Spalatro pour l'instruire de ce qu'il y avoit à faire. Il ferma au verrou la porte de sa chambre lorsque Spalatro y fut entré, oubliant qu'ils étoient seuls dans la maison, à l'exception de la pauvre Ellena qui, ne sachant rien de l'affreux complot qu'on tramoit contr'elle, et épuisée par la dernière scène qu'elle avoit essuyée, dormoit paisiblement dans la chambre d'en-haut. Schedoni, après avoir fermé la porte, et fait signe à Spalatro de s'approcher, lui dit à voix basse comme s'il eût craint que quelqu'un ne l'entendît:

Y a-t-il un peu de tems que tu n'as entendu de bruit dans sa chambre? Crois-tu qu'elle dorme à présent ?

Personne n'a remué depuis plus d'une heure, reprit Spalatro. J'ai fait le guet dans la galerie jusqu'à ce que vous m'ayiez appelé, et je l'aurois entendue si elle avoit fait le moindre mouvement; car on ne peut faire un pas sur ce vieux plancher qu'il ne cric.

Écoute-moi donc, Spalatro, dit le confesseur. Je t'ai éprouvé, et je t'ai toujours trouvé fidèle; sans cela je n'aurois pas en toi la confiance que je vais te montrer. Rappelle-toi tout ce que je t'ai dit ce matin; sois résolu et actif comme je t'ai toujours vu jusqu'ici.

Spalatro écoutant avec une morne attention, le moine poursuivit : Il est tard. Monte dans sa chambre. Tu es sûr qu'elle dort; prends ce

poignard et ce manteau ; tu sais l'usage qu'il en faut faire.

Il s'arrêta, et fixa de ses yeux pénétrans Spalatro, qui avoit pris le stilet sans dire un mot et en regardoit la lame d'un œil incertain, et ayant l'air de ne pas songer à ce qu'il faisoit.

Tu sais ce que tu as à faire, répéta Schedoni avec autorité. Dépêche-toi. Le tems s'écoule, et je veux partir de bon matin.

Spalatro ne répondoit rien.

Le jour va bientôt poindre, dit le confesseur devenu plus pressant. Est-ce que tu hésites? Est-ce que tu trembles? Je ne te connois plus.

Spalatro sans rien dire mit le poignard dans son sein et le manteau sur son bras, et marcha lentement vers la porte.

Dépêche, répéta le confesseur. Qu'attends-tu?

Je vous avoue, dit Spalatro avec humeur, que cette besogne ne me plaît point. Je ne sais pas pourquoi il faut que je fasse toujours ce qui est le plus difficile pour être le moins bien payé.

Vilain ! s'écria Schedoni, n'es tu donc pas content de ce qu'on te donne ?

Vilain, dit Spalatro jetant le manteau par terre. Pas plus vilain que vous, mon père ; car c'est moi qui fais toute la besogne, et vous en prenez pour vous toute la récompense. Un pauvre homme comme moi a besoin de gagner sa vie ; faites votre ouvrage vous-même, ou donnez-moi une plus grande part du profit.

Paix, dit Schedoni. Tu m'insultes en parlant de profit pour moi. Crois-tu donc que je me suis vendu ? Je veux que cette fille meure. Cela doit

te suffire, et pour toi le salaire que tu as demandé te sera payé fidèlement.

C'est trop peu, répliqua Spalatro ; et de plus, cette besogne me déplaît. — Quel mal cette fille m'a-t-elle fait ?

Depuis quand donc t'avises-tu de moraliser, et quand finiront tes lâches scrupules ? Ce n'est pas la première fois que je t'ai employé ; et les autres, quel mal t'avoient-ils fait ? Tu oublies que je te connois dès long-temps ; tu oublies le passé.

Non, révérend père, je ne m'en souviens que trop ; je voudrois bien pouvoir l'oublier. Depuis ce tems, je n'ai pas eu un moment de repos. Cette main sanglante est toujours devant mes yeux, et souvent la nuit, lorsque la mer gronde et que la tempête fait trembler la maison, je les vois tous couverts de blessures, comme je les ai laissés, en-

vironner mon lit. Souvent je me lève, et je cours au bord de la mer pour me dérober à cette horrible vision.

Paix, lui répéta le moine. Qu'est-ce que cette frénésie ? Ne vois-tu pas que ce ne sont-là que des chimères ? Je croyois avoir affaire à un homme, et je trouve ici un enfant effrayé par les contes de sa nourrice. Cependant je t'entends ; tu seras content.

Pour cette fois, Schedoni expliquoit mal la résistance de l'homme, lorsqu'il croyoit qu'il n'étoit pas possible que Spalatro eut une répugnance réelle à exécuter l'entreprise dont il s'étoit d'abord chargé. Soit que l'innocence et la beauté d'Ellena eussent adouci sa férocité, ou qu'en ce moment sa conscience lui fît éprouver des remords plus cuisans pour ses crimes passés, il persista à refuser de l'assassiner lui-

même. Sa conscience ou sa compassion étoient pourtant d'une espèce bien singulière ; car, quoiqu'il refusât de commettre le meurtre lui-même, il consentit à attendre au pied d'un escalier dérobé qui communiquoit avec la chambre d'Ellena pendant que Schedoni l'égorgeroit, et à l'aider ensuite à porter le corps à la mer. Accommodement entre la conscience et le crime, digne des démons, que Schedoni faisoit lui-même un moment auparavant, lorsque, refusant de tremper ses mains dans le sang, il payoit à un autre le meurtre qu'il alloit faire commettre.

Spalatro s'étant débarrassé de l'office de bourreau, essuya patiemment l'indignation injurieuse, et cependant retenue du moine qui lui rappela encore qu'il n'avoit pas toujours été si scrupuleux dans des occasions du même genre, et que

non-seulement c'étoit lui Schedoni qui le faisoit vivre, mais que sa vie étoit à sa merci : Spalatro convint de tout, et Schedoni connoissoit trop bien l'importance dont il étoit pour cet homme de garder le silence, pour craindre de sa part aucune indiscrétion.

Donne-moi le stilet, dit le confesseur ; prends le manteau, et suis-moi vers l'escalier. Voyons si ta valeur se soutiendra jusques-là.

Spalatro lui remit le stilet, et prit le manteau sur son bras. Le confesseur, voulant sortir de la chambre, s'étonna de trouver la porte fermée. Qu'est-ce, dit-il tout alarmé, quelqu'un est entré dans la maison ; elle est fermée.

Cela peut bien être, dit froidement Spalatro ; car je vous ai vu tirer les verroux aussi-tôt que j'ai été entré.

Ah ! cela est vrai, dit Schedoni

se remettant de son trouble ; cela est vrai.

Il l'ouvrit, et entra dans le passage qui conduisoit à l'escalier dérobé, s'arrêtant souvent pour écouter et marchant sans faire de bruit. — Ce terrible Schedoni en ce moment où il s'abandonnoit à un crime réfléchi craignoit la foible Ellena. Il s'arrêta encore. N'entends - tu rien ? dit-il à Spalatro à voix basse.

Je n'entends que le bruit de la mer.

Paix, dit Schedoni. Il y a autre chose. J'entends des voix.

Ce sont peut - être les voix des spectres dont je vous ai parlé, dit Spalatro. Et en ce moment il saisit avec force le bras du confesseur, qui, jetant les yeux sur lui comme pour lui demander l'explication de ce mouvement extraordinaire, s'étonna encore davantage en remar-

quant la pâleur et l'effroi sur son visage. Ses yeux effarés sembloient suivre quelqu'objet dans le fond du passage, et Schedoni commençant à éprouver la même terreur porta des regards attentifs vers le même côté sans y découvrir rien qui pût la causer. A la fin, il demanda à Spalatro d'où venoit son effroi.

Les yeux de Spalatro paroissoient fixés sur les mêmes objets et exprimoient le même sentiment d'horreur. Ne voyez-vous rien? dit-il à Schedoni. Non, dit le moine, honteux lui-même de la foiblesse qui l'avoit arrêté. Ce n'est pas le moment de nous abandonner à de telles imaginations. Laissons-là ces visions.

Spalatro détourna enfin ses yeux qui conservèrent tout leur égarement. Ce n'est pas une vision, dit-il d'une voix affoiblie par une

grande

grande émotion, et commençant à respirer plus librement. Je l'ai vue comme je vous vois.

Imbécille, qu'as-tu vu? dit le moine.

Elle a paru tout-à-coup; je l'ai vue distinctement et toute étendue.

Qui? qui? dit Schedoni.

Elle m'a fait signe. — Oui, elle m'a fait signe d'un doigt sanglant, et s'est glissée le long du passage me faisant toujours signe. — Puis elle s'est perdue dans l'obscurité.

Tu deviens fou, dit Schedoni extrêmement agité. Allons, reprends tes sens et sois un homme.

Fou! plût à Dieu, dit Spalatro. J'ai vu cette horrible main; — je la vois encore; — la voilà revenue; — là.

Schedoni troublé et agité malgré lui des étranges émotions de Spalatro, regarda de nouveau, s'attendant à découvrir quelqu'objet ef-

frayant ; mais il ne vit rien , et se rassura bientôt lui-même assez pour s'efforcer de tranquilliser l'imagination et la conscience de son complice. Ses efforts furent inutiles.

Pour tous les trésors de Notre-Dame de Lorette , je n'irois pas là , dit Spalatro. C'est-là qu'elle m'a fait signe ; c'est par-là qu'elle a disparu.

Toute autre crainte céda alors dans Schedoni à la crainte qu'Ellena s'éveillant ne rendît sa tâche plus horrible à remplir pour lui , et son embarras s'augmenta , lorsqu'il eût essayé inutilement la menace et les prières pour faire avancer Spalatro. Enfin , il se rappela une porte qui pouvoit les conduire par un autre chemin au pied de l'escalier ; Spalatro consentit à suivre Schedoni qui , ouvrant plusieurs chambres , dont il avoit les clefs , le ramena dans celle qu'ils avoient laissée.

Là, le confesseur renouvela ses argumens et ses menaces ; mais il ne pût jamais déterminer Spalatro à se rendre au pied de l'escalier dérobé, ni à demeurer seul en aucun endroit de la maison, jusqu'à ce que Schedoni l'ayant fait boire beaucoup, parvînt à lui faire surmonter ses terreurs. Son courage étant ainsi ranimé, il consentit à aller prendre son poste au pied du petit escalier, où il attendroit que Schedoni eût exécuté son horrible projet. Quoique Schedoni eût bu lui-même quelques verres de vin pour fortifier sa résolution, il éprouva encore une grande émotion en s'approchant de la chambre d'Ellena; mais il fit un nouvel effort sur lui-même et demanda le stilet à Spalatro.

Vous l'avez déjà, répondit celui-ci ; cela est vrai, dit le moine. Monte doucement pour que nos pas ne l'éveillent point.

Nous sommes convenus, dit Spalatro, que j'attendrois au bas de l'escalier, tandis que.....

Oui, oui; dit le confesseur, et il commençoit à monter, lorsque Spalatro le pria de s'arrêter; vous allez, lui dit-il, dans l'obscurité; prenez la lampe.

Schedoni montra de l'humeur et continua de monter; cependant il s'arrêta encore avant d'arriver au haut de l'escalier. La lumière la réveilleroit, dit-il en lui-même. Et un moment après, considérant qu'il ne frapperoit pas sûrement sans lumière, il prit la lampe des mains de Spalatro, en lui ordonnant encore de ne point quitter le pied de l'escalier, jusqu'à ce qu'il l'appelât, et de monter au premier signal.

Je vous obéirai, dit Spalatro, si de votre côté vous me promettez de ne pas m'appeler que tout ne soit fait.

Je te le promets, dit Schedoni. C'est assez.

Arrivé à cette porte cachée qui donnoit dans la chambre d'Ellena, le moine écouta attentivement, pour s'assurer qu'il ne s'y faisoit aucun mouvement. Mais il y régnoit un profond silence. Il éprouva quelque difficulté à ouvrir la porte qui, n'ayant pas été depuis long-tems ouverte, fit quelque bruit en roulant sur ses gonds. Elle céda enfin, et il reconnut qu'il n'avoit pas réveillé Ellena. Il cacha, pour un moment, la lampe derrière la porte; parcourant des yeux toute la chambre, et s'avançant ensuite, il étendit un pan de sa robe noire, au devant de la lumière, pour l'empêcher de se répandre dans la chambre.

En approchant du lit, il fut encore averti par la douce respiration d'Ellena, qu'elle dormoit. Elle paroissoit s'être jetée sur son matelas,

accablée de douleurs ; car, quoique ses yeux appésantis fussent fermés, ses paupières étoient humides de larmes.

Tandis que Schedoni fixoit ce visage, où se peignoit la candeur de l'innocence, un léger sourire se montra sur les lévres d'Ellena. Elle sourit à son meurtrier, se dit à lui-même Schedoni, en tressaillant ; il faut que je me hâte.

Il voulut prendre son stilet, mais sa main tremblante ne pût de quelque tems le dégager des plis de sa robe ; enfin, lorsqu'il en fût venu à bout, il se rapprocha du lit, et se prépara à frapper. Il étoit embarrassé du vêtement d'Ellena qui pouvoit arrêter ou amortir le coup. Il examina s'il ne pouvoit pas l'écarter sans la réveiller. En approchant la lumière de son visage, il apperçut que le sourire n'y étoit plus. Sans doute ses songes n'étoient

plus les mêmes ; car des larmes couloient de ses paupières, et ses traits étoient légèrement altérés ; elle laissa entendre quelques mots. Schedoni craignant de l'avoir réveillée, se retira soudainement en arrière, et retombant dans son irrésolution, cacha de nouveau la lampe derrière la porte, et se retira derrière le méchant rideau pendant sur le lit. Mais, remarquant que les mots qu'elle prononçoit étoient inarticulés et confus, il se persuada qu'elle étoit toujours endormie.

Chaque moment de délai augmentoit son trouble, et sa répugnance à frapper le coup fatal. Et à chaque fois qu'il se disposoit à plonger le couteau dans le sein de sa victime un frémissement d'horreur l'arrêtoit ! Etonné de ses propres sentimens, et indigné de ce qu'il appeloit une lâche foiblesse, il s'argumentoit lui-même, et dans

ses rapides réflexions, il se disoit : ne vois-je pas clairement la nécessité d'exécuter ce que j'ai résolu ? Mon existence toute entière et ma réputation qui m'est plus chère que mon existence, ne dépendent-elles pas de ce moment ? Ai-je oublié les insultes que j'ai reçues dans l'église de Spirito Santo...... Ces considérations le ranimèrent, la vengeance rendit la force à son bras. Il écarta le mouchoir qui couvroit le sein d'Ellena, et alloit frapper, lorsqu'un objet nouveau lui causa une horreur nouvelle, et le fit rester quelques momens les yeux égarés, et immobile comme une statue. Sa respiration devint courte et pénible. Une sueur froide coula de son front, et toutes les facultés de son ame parurent suspendues ; revenu un peu à lui-même, il jeta de nouveau les yeux sur une miniature suspendue au coup d'Ellena, et

dont l'aspect avoit causé en lui cette révolution, lorsqu'il avoit écarté le mouchoir qui la couvroit. La pensée que ce portrait avoit fait naître en lui étoit presque confirmée dans son esprit; et, dans son impatience de l'éclaircir tout-à-fait, il oublia l'imprudence qu'il y avoit de se découvrir lui-même à Ellena à cette heure de la nuit, et un stilet à ses pieds. Il l'appela d'une voix forte. Réveillez-vous; réveillez-vous; quel est votre nom ? Parlez, parlez promptement.

Ellena réveillée par cette voix d'un homme, se leva sur son séant, et à la lueur pâle de la lampe, appercevant Schedoni et sa physionomie effrayante, elle jeta un grand cri et retomba; mais elle ne s'évanouit pas, et, persuadée qu'il venoit pour l'assassiner, elle rassembla toutes ses forces pour émouvoir la pitié du moine. La violence de son agitation

lui donna la force de se lever et de se jeter à ses pieds, ayez pitié de moi, mon père, s'écria-t-elle ! d'une voix tremblante, ayez pitié de moi!

Mon père, répéta Schedoni avec réflexion. Et alors semblant se contenir lui-même, il ajouta d'un ton naturel : Pourquoi vous effrayez-vous ainsi? car les nouvelles émotions qu'il éprouvoit, lui faisoient oublier ses projets criminels et tout ce qu'il y avoit d'extraordinaire dans sa situation; que craignez-vous, répéta-t-il?

Mon père, ayez pitié de moi ! s'écrioit toujours Ellena.

Pourquoi ne voulez-vous pas me dire de qui est le portrait que vous avez ? lui dit Schedoni, oubliant qu'il ne lui avoit pas fait encore cette question. De qui est ce portrait?

De qui est ce portrait ! répéta Ellena avec une extrême surprise.

Oui. Comment vous est-il parvenu, dites vîte ? De qui est-il ?

Quel intérêt avez-vous à le savoir ? lui répliqua Ellena.

Répondez à ma question, répéta Schedoni toujours plus pressant.

Je ne puis m'en séparer, dit-elle en le pressant contre son sein. Vous ne voulez pas sans doute me l'ôter !

Ne puis-je donc parvenir à vous faire répondre à ma question ? lui dit-il dans une extrême agitation. La crainte vous trouble-t-elle l'esprit ? Et se rapprochant d'elle et saisissant son bras, il répéta sa question avec l'accent du désespoir.

Hélas ! il est mort ; j'aurois eu en lui un protecteur, répliqua Ellena s'efforçant de se dégager et pleurant.

Nous perdons le tems, dit Schedoni avec un regard terrible. Encore une fois, répondez à ma question : De qui est ce portrait ?

Ellena prit le portrait dans ses mains, le regarda un moment ; et après l'avoir pressé contre ses lèvres, c'est mon père, dit-elle.

Votre père, répéta Schedoni d'une voix étouffée, votre père, et il s'éloigna à quelques pas.

Ellena, le regardant avec surprise, lui dit : Hélas ! je n'ai jamais connu les tendres soins d'un père. Ce n'est que depuis peu de tems que j'éprouve combien il est triste d'en être privé, et maintenant.....

Son nom ? interrompit Schedoni.

Et maintenant, continua Ellena, si vous n'êtes pas un père pour moi, où trouverai-je un protecteur ?

Son nom ? répéta Schedoni avec violence.

Il est sacré, dit Ellena ; car c'est celui d'un infortuné.

Son nom encore une fois ? dit Schedoni furieux.

J'ai promis, dit Ellena, de le tenir secret.

Sur votre vie, je vous ordonne de me le dire. Pensez-y, sur votre vie.

Ellena tremblante gardoit le silence, et ses yeux supplians demandoient au moine de se désister de sa question; mais il la renouvela avec tant de violence qu'il fallut céder. Son nom, dit-elle, étoit le comte Marinella.

Schedoni poussa un grand soupir et s'écarta; mais bientôt après, cherchant à se rendre maître du trouble qui l'agitoit, il retourna à Ellena, la releva de la posture suppliante qu'elle avoit prise, et lui demanda quel pays avoit habité son père.

Il demeuroit loin d'ici, dit-elle; mais il voulut une réponse plus précise, et elle la lui donna.

Schedoni soupira, marcha dans la chambre sans parler; et lors-

qu'Ellena se hasarda de lui demander le motif de ses questions et la cause de son agitation, il sembla ne pas l'entendre; et livré tout entier à ses pensées, il garda un silence obstiné, parcourant la chambre à pas lents, le visage à moitié enseveli sous son capuchon et les yeux fixés en terre.

Les terreurs d'Ellena commencèrent alors à faire place à l'étonnement, et son émotion s'accrut quand, Schedoni s'approchant d'elle, elle vit ses yeux fixés sur elle se remplir de larmes, son visage s'adoucir, et le trouble où elle l'avoit vu commencer à se calmer. Il ne pouvoit encore parler. A la fin son cœur se soulagea, et l'insensible, le féroce Schedoni laissa échapper des larmes et des sanglots. Il s'assit à côté d'Ellena, prit sa main qu'elle essaya de retirer, et lorsqu'il put s'exprimer : Fille malheureuse, lui

dit-il, vous voyez devant vous votre père encore plus malheureux que vous. Sa voix fut étouffée par ses sanglots, et il cacha entièrement son visage sous son capuchon.

Mon père, s'écria Ellena remplie d'étonnement, et doutant encore; mon père... et elle fixa les yeux sur lui. Il ne répondit rien; mais un moment après, levant la tête et rencontrant ses yeux, il lui dit, s'accusant presque lui-même : pourquoi vos regards me font-ils des reproches?

Des reproches! des reproches à mon père! dit Ellena avec l'accent de la tendresse; et pourquoi ferois-je des reproches à mon père?

Pourquoi! s'écria Schedoni se levant avec précipitation. Grands Dieux!

En se levant, il poussa du pied le stilet qu'il avoit laissé tomber.

A ce moment, on peut dire qu'il en fut frappé au cœur. Il se pressa de l'écarter en le poussant. Ellena ne vit pas ce mouvement ; mais elle observa sa respiration laborieuse, ses regards égarés et sa marche précipitée, d'un bout à l'autre de la chambre. Elle lui demanda, avec l'accent de la plus tendre compassion et les regards d'une bienveillance inquiète, ce qui le rendoit si malheureux, se montrant disposée à le consoler. Mais ses souffrances sembloient croître à chaque expression du desir qu'elle avoit de les soulager ; tantôt il s'arrêtoit pour attacher les yeux sur elle, et un moment après, il s'en éloignoit brusquement.

Pourquoi jetez vous sur moi des regards si douloureux, lui dit-elle? Dites-moi ce qui vous rend si malheureux ; dites-le moi, afin que je puisse vous consoler.

Cette tendre invitation renouvela toute la violence de ses remords et de sa douleur ; il la pressa contre son sein, et elle sentit son visage mouillé des larmes qu'il versa sur elle. Elle pleura en le voyant pleurer ; mais bientôt elle fut alarmée par ses doutes. Quelques preuves que pût avoir Schedoni qu'Ellena étoit sa fille, il ne les lui avoit pas fait connoître, et la voix de la nature ne suffisoit pas pour lui inspirer une entière confiance à ce qu'il lui avoit dit, et souffrir ses caresses sans inquiétude. Elle s'efforça de se dégager de ses bras ; et lui-même, soupçonnant la cause de ce mouvement d'Ellena, lui dit : pouvez-vous vous méprendre sur la cause de mon émotion ? N'y voyez-vous pas les caractères de l'affection paternelle ?

Hélas ! reprit Ellena ; je puis m'y

tromper, puisque je ne l'ai jamais éprouvée avant ce moment.

Il cessa de la tenir embrassée; et après l'avoir regardée quelque tems en silence, pauvre créature, dit-il, vous ne connoissez pas toute la force de chacune de vos paroles; il est trop vrai que jusqu'à ce moment vous n'avez pas été l'objet de la tendresse d'un père.

Sa physionomie devint sombre comme il disoit ses mots, et il se leva encore de dessus le lit. Ellena, étonnée, effrayée, oppressée de tant d'émotions qu'elle éprouvoit, n'eut pas la force de lui demander l'explication de sa conduite, et les causes de son agitation; mais elle s'efforça d'éclaircir ses doutes, en comparant les traits de Schedoni avec ceux du portrait. Il y avoit entre les caractères des deux physionomies toute la différence que

l'âge avoit dû y mettre. La figure du portrait étoit celle d'un jeune homme beau et bien fait, d'une physionomie riante, mais sans douceur, et son air et tous ses traits, exprimant le sentiment d'une supériorité qui alloit jusqu'à la hauteur.

Schedoni au contraire, déjà âgé, avoit une physionomie sévère, sillonnée par les pensers sombres autant que par le tems, et obscurcie par l'habitude des passions tristes. Son regard et tous ses traits pouvoient faire croire qu'il n'avoit pas souri depuis l'époque où le portrait avoit été fait; et on eût dit que le peintre, prévoyant le caractère que prendroit le visage de Schedoni, avoit voulu fixer ce sourire et lui donner un corps, pour prouver un jour que l'enjoûment et la gaîté n'avoient pas toujours été étrangers à cette physionomie.

Malgré cette différence, on trouvoit dans le portrait le même caractère de hauteur et d'orgueil qui étoit celui de la tête de Schedoni; et Ellena saisit cette ressemblance qui, seule, ne lui suffit cependant pas pour se persuader que le confesseur étoit le jeune cavalier dont elle avoit le portrait. Dans le tumulte de ses premières pensées, elle ne s'étoit pas encore arrêtée sur la circonstance singulière de la visite de Schedoni au milieu de la nuit, et elle ne lui avoit fait encore que des questions vagues sur les raisons qu'il avoit de la croire sa fille. Mais, alors plus calme et moins effrayée par les regards du moine qui s'étoient radoucis, elle se hasarda à lui demander ces explications. Il est plus de minuit, lui dit-elle, mon père; dites-moi quel motif vous a amené

dans ma chambre à une heure si indue ?

Schedoni ne répondit point.

Ne veniez-vous pas pour m'avertir du danger que je courois ? continua-t-elle. N'avez-vous pas découvert les cruels desseins de Spalatro ? Ah ! lorsque j'ai invoqué votre compassion ce soir même sur le bord de la mer, vous ignoriez, sans doute, les périls dont j'étois environnée, ou vous ne m'auriez.....

Vous avez raison, vous avez raison, dit-il en se troublant; mais ne parlons plus de cela : pourquoi persistez - vous à revenir sur ce sujet ?

Ces paroles surprirent Ellena qui, voyant Schedoni reprendre un air sombre, n'osa pas même s'arrêter sur ce point assez pour lui faire remarquer que c'étoit la première fois qu'elle lui en parloit.

Un silence succéda, pendant lequel Schédoni continua à marcher dans la chambre, quelquefois s'arrêtant pour regarder Ellena avec une attention qui tenoit quelque chose de l'égarement, détournant ensuite ses yeux et soupirant, lorsqu'il étoit à quelques pas d'elles. Ellena, toujours étonnée de ces mouvemens, inquiète de sa propre situation, et craignant d'offenser Schedoni en renouvelant ses questions, se hasarda pourtant à demander une autre explication qui importoit fort à sa tranquillité; elle le pressa donc de lui dire les raisons sur lesquelles elle pourroit croire qu'elle étoit sa fille, et lui fit remarquer que, jusqu'à ce moment, elle n'en avoit entendu de lui aucune.

Schedoni lui fit d'abord une réponse pleine de chaleur, dictée par tous les sentimens qui l'agitoient;

mais lorsque, plus calme, il put mettre plus de liaison et de suite dans son discours, il rappela plusieurs faits qui prouvoient au moins qu'il avoit eu des relations intimes avec la famille d'Ellena, et d'autres qu'elle croyoit n'être connus que d'elle-même et de sa tante Bianchi, et qui ne lui permirent plus de douter qu'elle et Schedoni appartenoient à la même maison.

La situation où se trouvoit alors Schedoni, ses remords, l'horreur qu'il avoit de lui-même, les premiers mouvemens de l'affection paternelle; cette foule de sentimens l'assaillant à la fois, lui firent desirer d'être seul. Il avoit besoin de se retirer en un lieu où la présence d'aucun être humain ne l'empêchât de se livrer à toute son émotion, et où personne ne fût témoin des angoisses de son cœur.

Convaincu désormais qu'Ellena étoit sa fille, il l'assura qu'il la feroit sortir le lendemain de cette maison et la remèneroit chez elle, et il quitta sa chambre brusquement.

Comme il descendoit l'escalier, Spalatro s'avança à sa rencontre avec le manteau dont il devoit envelopper le corps sanglant d'Ellena pour le porter à la mer. Est-ce fait? dit-il à demi-voix. Me voici; et déployant le manteau, il commença à monter.

Arrête, misérable, arrête, lui dit Schedoni reprenant toute son énergie : garde-toi d'entrer dans cette chambre, il y va de ta vie.

Quoi! s'écria Spalatro, reculant d'étonnement et d'effroi, est-ce que la sienne ne vous suffit pas?

En observant une grande altération dans le visage de Schedoni, il craignit d'en avoir trop dit. Mais celui-ci

celui-ci ne répondit rien ; son trouble étoit trop grand. Il continuoit son chemin, marchant avec plus de vîtesse, lorsque Spalatro, le suivant, lui dit, lui présentant toujours le manteau ; dites-moi donc ce que je dois faire ?

Retire-toi, lui dit Schedoni d'un air terrible ; laisse-moi.

Quoi ! dit Spalatro dont les craintes étoient dissipées ; est-ce que le courage vous a manqué ? Si cela est, je vous prouverai, moi, que je ne suis pas un lâche comme vous me l'avez reproché ; je ferai la besogne moi-même.

Scélérat ! démon incarné ! cria Schedoni le prenant à la gorge avec une violence telle, qu'il sembloit vouloir l'étouffer ; et, tout-à coup, se rappelant que cet homme ne faisoit que montrer la volonté d'obéir aux instructions que lui-même lui avoit données une heure avant,

d'autres émotions succédèrent chez lui à cette fureur. Il relâcha peu à peu Spalatro ; et, d'une voix plus adoucie, il lui dit d'aller se coucher : demain, lui dit-il, je vous parlerai ; quant à ce soir, j'ai changé d'avis. Retirez vous.

Spalatro, outré du traitement qu'il venoit d'éprouver, commençoit à exprimer une indignation que l'étonnement et la peur avoient jusques-là contenue ; mais Schedoni lui répéta les mêmes ordres d'une voix terrible, et ferma avec violence la porte de sa chambre, pour se débarrasser de la vue d'un homme dont il ne pouvoit plus supporter la présence. Il se sentit soulagé de ne plus le voir, et commençoit à se calmer, lorsque, se rappelant que son complice venoit tout-à-l'heure de se vanter qu'il n'étoit pas un lâche, il fut saisi de la crainte que le scélérat, pour prouver son cou-

rage, n'allât commettre le crime dont il avoit refusé de se faire l'agent. Effrayé de cette possibilité, et craignant qu'elle ne fut déjà réalisée, il sortit avec précipitation de sa chambre, et trouva Spalatro dans le passage qui conduisoit au petit escalier. Quelles que fussent les intentions de cet homme à ce moment, le lieu où il se trouvoit et ses regards étoient d'assez justes sujets d'alarme. A l'approche de Schedoni, qui l'appela et lui demanda ce qu'il faisoit là, il se retourna sans répondre, et ne se rendit qu'à pas lents dans sa chambre où Schedoni lui ordonna de nouveau de se retirer. Le moine l'y ayant suivi, et l'y ayant enfermé, retourna à l'appartement d'Ellena, qu'il ferma aussi, et dont il emporta les clefs. Il se retira ensuite dans sa chambre, non dans l'espérance d'y prendre quelque re-

pos, mais pour s'abandonner lui-même à ses remords, éprouvant le sentiment d'horreur d'un homme qui s'éloigne des bords d'un affreux précipice dont il mesure encore des yeux la profondeur.

CHAPITRE X.

Ellena, après que Schedoni l'eût laissée, se rappela toutes les circonstances relatives à sa famille qu'il avoit cru devoir lui faire connoître ; et les comparant avec celles qu'elle tenoit de sa tante, elle ne trouva entre les unes et les autres aucune contradiction ; mais elle n'étoit pas assez instruite de sa propre histoire pour s'expliquer pourquoi la signora Bianchi lui en avoit caché d'autres que le moine venoit de lui révéler. Elle savoit que sa mère avoit épousé un gentilhomme du duché de Milan et de la maison de Bruno ; que cette union avoit été malheureuse ; qu'avant la mort de sa mère, elle avoit été confiée aux soins de Bianchi, unique sœur

de la comtesse Bruno. Elle ne conservoit aucun souvenir de ces premières années de sa vie ni de sa mère, la tendresse et les soins de sa tante lui ayant fait oublier ces pertes et ses premiers malheurs; elle avoit demandé quelquefois sur sa naissance et sur ses parens des éclaircissemens que Bianchi ne lui donnoit point, pour ensevelir, disoit-elle, dans le silence les malheurs et la ruine entière de sa famille. C'est tout ce qu'elle avoit appris de sa tante, qui, dans ses derniers momens, avoit voulu lui en dire davantage, et avoit été prévenue par la mort.

Quant au père d'Ellena, il étoit mort lorsqu'elle étoit encore enfant. Le portrait qu'elle avoit avoit été trouvé par Bianchi parmi les bijoux de la comtesse, et devoit être remis à Ellena, lorsqu'on pourroit lui donner avec sûreté une entière con-

noissance de l'histoire de sa famille ; elle l'avoit trouvé dans le cabinet de sa tante après sa mort.

Quoiqu'Ellena reconnut que dans la relation de Schedoni toutes les circonstances étoient d'accord avec celles qu'elle tenoit de sa tante, excepté la mort de son père, elle ne pouvoit revenir de son étonnement à cette découverte, et quelques doutes revenoient toujours à son esprit. Schedoni au contraire n'avoit montré aucune surprise, lorsqu'elle l'avoit assuré qu'elle avoit toujours ouï-dire que son père étoit mort depuis plusieurs années ; et cependant, lorsqu'elle lui avoit demandé si sa mère vivoit, la douleur qu'il montra et toutes ses réponses confirmèrent ce qu'Ellena en avoit appris de Bianchi.

Lorsqu'Ellena eut retrouvé un peu de calme, elle revint à chercher quel motif pouvoit avoir con-

duit Schedoni chez elle au milieu de la nuit, et ses pensées la reportèrent de-là à la scène de la soirée précédente sur les bords de la mer. Dans l'une et dans l'autre de ces situations, elle avoit vu Schedoni sous le caractère terrible d'un agent de la marquise Vivaldi; mais elle rejetoit à présent ces soupçons, ayant moins d'envie de connoître la vérité que de se soulager en bannissant de son esprit ces horribles pensées; elle aima à se persuader que Schedoni, ne la connoissant point, avoit seulement voulu aider la marquise à l'éloigner de Vivaldi. Ingénieuse à se flatter dans ses espérances, elle imagina que Schedoni ayant appris de ses premiers ravisseurs ou de Spalatro quelques circonstances de son histoire, avoit été conduit à soupçonner quelque chose de la relation de parenté qui se

trouvoit

trouvoit entr'eux, et que, dans l'impatience d'éclaircir la vérité et de satisfaire à ses sentimens paternels, il n'avoit pas été arrêté pour entrer chez elle par la considération de l'heure et du moment.

Tandis qu'elle tranquillisoit son esprit par l'explication d'une circonstance qui devoit en effet l'étonnèr beaucoup, elle apperçut à terre la pointe d'un poignard sortant de dessous le rideau. Une horrible émotion la saisit à cette découverte : elle prit l'arme, et toute tremblante elle soupçonna le motif réel de la visite de Schedoni ; mais elle repoussa bien vîte cette horrible pensée qu'elle ne pouvoit supporter, et revint à croire que Spalatro seul avoit projeté sa mort, et que Schedoni méritoit sa reconnoissance comme son libérateur et non sa haine comme son assassin ; qu'il étoit arrivé dans sa chambre pour

l'arracher à la mort, et que, sans le savoir, il avoit sauvé sa propre fille, que le portrait lui avoit fait connoître ensuite. Dans cette conviction, le cœur d'Ellena s'abandonnoit à la reconnoissance, et recouvroit quelque tranquillité.

Mais Schedoni renfermé dans sa chambre étoit livré à des sentimens bien différens. La première agitation passée, lorsqu'il put réfléchir, sa situation l'épouvanta. En persécutant Ellena à l'instigation de la marquise, il avoit poursuivi la vie de sa propre fille; en se prêtant à conspirer contre l'innocence, il alloit par l'évènement punir le coupable même, et travailler contre son propre intérêt auquel il avoit sacrifié sa conscience. Tout ce qu'il avoit fait pour satisfaire son ambition tournoit contr'elle; et en servant la marquise pour empêcher le mariage de Vivaldi avec Ellena, il avoit mis lui-

même un obstacle à l'évènement qu'il pouvoit desirer le plus. Une alliance avec l'illustre maison de Vivaldi étoit le but le plus élevé auquel pussent se porter ses espérances, et il s'en étoit éloigné en foulant aux pieds tous les sentimens de vertu et d'humanité pour des avantages infiniment moindres. Ainsi, par une singulière combinaison des évènemens, ses crimes retomboient sur lui-même.

Schedoni voyoit beaucoup d'obstacles à réaliser ses nouvelles espérances, et il falloit les écarter pour pouvoir former l'union qu'il avoit maintenant autant de desir de voir s'accomplir qu'il en avoit eu jusques-là de l'empêcher. Il avoit au moins besoin du consentement de la marquise, parce qu'en supposant que sa fille pût sans cela devenir l'épouse de Vivaldi, lui-même n'en retireroit d'autre avantage que l'honneur sté-

rile d'une alliance avec une grande maison. Il ne désespéroit pas d'obtenir ce consentement ; et quoiqu'il vit quelque risque à différer jusques-là le mariage, il résolut de s'y exposer plutôt que de négliger cette mesure ; mais, si la marquise résistoit, il étoit résolu de donner néanmoins à Vivaldi la main d'Ellena, persuadé qu'il avoit peu de chose à craindre de son ressentiment, maître comme il l'étoit de secrets que la marquise redouteroit de voir trahis, et convaincu qu'elle acheteroit son silence par une parfaite neutralité. Quant au consentement du marquis, Schedoni désespéroit de l'obtenir, et ne se proposoit pas de le solliciter ; mais il ne le regardoit pas comme nécessaire.

La première démarche qu'il falloit faire étoit de tirer Vivaldi des prisons redoutables de l'inquisition où Schedoni l'avoit fait jeter, ne

prévoyant pas que lui-même desireroit bientôt de l'en délivrer. Il pensoit que, si le dénonciateur ne paroissoit pas en personne au tribunal, l'accusé seroit relâché. Il croyoit aussi qu'il obtiendroit la liberté de Vivaldi en s'adressant à Naples à une personne de ses amis qu'il savoit être en relation avec l'inquisition de Rome. On verra dans la suite en quoi le confesseur s'étoit laissé tromper par ses propres desirs. S'il avoit fait arrêter Vivaldi, c'étoit en partie pour se mettre à couvert du ressentiment de ce jeune homme, qui se seroit mis à la poursuite de ceux qui lui avoient enlevé Ellena ; mais il croyoit qu'après avoir perdu ses traces et après quelques semaines écoulées, les souffrances de la prison auroient amorti la vivacité de ses sentimens pour Ellena. Parmi les motifs qui avoient porté Sche-

doni à faire arrêter Vivaldi, entroit aussi le desir de se venger de l'insulte qu'il avoit reçue dans l'église de Spirito Santo et de toutes les mortifications que cet évènement lui avoit attirées; et telle étoit la noirceur de sa haine et sa soif de vengeance qu'il ne regardoit pas la perte d'Ellena pour Vivaldi comme une suffisante punition.

En prenant une mesure aussi extraordinaire que celle de faire arrêter Vivaldi par l'inquisition, Schedoni paroissoit avoir été conduit en partie par la difficulté de se rendre maître de sa personne par aucun autre moyen, et en partie par le desir de lui inspirer une grande terreur; il y voyoit aussi un moyen de se donner l'air de rendre à la marquise un nouveau service. Cette conduite qu'une ame honnête eût regardée comme devant être funeste à celui qui la tenoit; Schedoni pen-

soit qu'elle lui seroit un jour utile, lorsqu'avec son adresse accoutumée, il lui persuaderoit qu'il étoit le libérateur de son fils; artifice que rendoit possible la loi de cet injuste et cruel tribunal, qui reçoit les dénonciations et accusations anonymes.

Pour faire arrêter Vivaldi, il avoit suffi d'envoyer une accusation par écrit et anonyme au tribunal du Saint-Office, avec une indication du lieu où l'on pourroit se saisir de la personne de l'accusé; mais une telle accusation ne pouvoit aller pour le prévenu plus loin que la question; car, si le dénonciateur ne se faisoit pas connoître lui-même aux inquisiteurs, le prisonnier après plusieurs interrogatoires étoit relâché, à moins qu'il ne se fût accusé imprudemment lui-même; Schedoni ne voulant pas poursuivre l'accusation, croyoit donc que Vivaldi seroit renvoyé après un peu de tems,

et supposant qu'il lui seroit impossible de découvrir son accusateur, il se proposoit de montrer un grand zèle et une grande activité à lui faire rendre la liberté ; il pouvoit se donner ce caractère de libérateur, à l'aide d'une personne qui avoit des relations officielles avec l'inquisition, et qui l'avoit déjà aidé dans ses vues, sans les bien connoître. Schedoni avoit vu, par hasard, dans l'appartement de cet homme, une formule d'arrestation contre une personne suspectée d'hérésie, dont la vue lui suggéra le plan que nous lui avons vu suivre, en même-tems que les moyens d'exécution. Il n'avoit vu la pièce qu'un moment, mais son attention à l'examiner avoit été si forte et si minutieuse, et sa mémoire étoit si fidelle, qu'il avoit pû en fabriquer une semblable, assez bien pour tromper le bénédictin, qui n'en avoit peut-être jamais vu

de véritable, ou n'en avoit vu que rarement. Schedoni avoit employé ce moyen seulement pour s'assurer d'abord de la personne de Vivaldi, parce qu'il craignoit qu'en s'adressant immédiatement à l'inquisition, la lenteur des formes ne laissât à Vivaldi le tems de lui échapper en quittant Celano. Si le complot réussissoit, il parvenoit en même-temps à se saisir d'Ellena, et à tromper Vivaldi sur le lieu où il pourroit la retrouver.

L'accusation d'avoir enlevé une religieuse pouvoit prendre une grande vraisemblance de plusieurs circonstances, et Schedoni en auroit fait probablement la matière d'une dénonciation en forme, sans le danger et l'embarras où elle pouvoit le jeter lui-même, et sur-tout sans la crainte que si elle ne demeuroit pas prouvée Ellena ne lui échappât. Il avoit réussi jusques-là dans l'exé-

cution de son plan. Quelques braves gagés pour jouer le personnage d'officiers de l'inquisition, étoient parvenus à se saisir de Vivaldi et à le conduire au lieu où les officiers véritables du tribunal se trouvèrent pour le recevoir ; tandis qu'une autre partie de la troupe avoit mené Ellena sur les bords de l'Adriatique. Schedoni s'étoit fort applaudi de son ingénieuse invention, par laquelle en mettant en avant une fausse accusation, il jetoit un voile impénétrable sur le sort d'Ellena, et se mettoit à couvert des soupçons et de la vengeance de Vivaldi, qui demeureroit persuadé ou qu'Ellena étoit morte, ou qu'elle étoit plongée dans les prisons de l'inquisition, sans qu'il pût s'en assurer.

C'est ainsi que Schedoni avoit travaillé contre lui-même, en poursuivant Vivaldi avec tant d'acharnement, car il falloit maintenant qu'il

obtînt la liberté du jeune homme à qui il croyoit pouvoir aisément la faire rendre ; mais on va voir combien en cela sa politique avoit manqué de sagacité.

L'embarras du moment pour lui, étoit alors de faire revenir Ellena à Naples ; ne voulant pas se déclarer d'abord son père, il ne pouvoit décemment l'y ramener lui-même, et ne connoissoit dans le lieu où il se trouvoit, personne à qui il pût la confier sûrement ; il étoit pourtant nécessaire de se décider promptement, car il ne pouvoit ni se résoudre à passer encore un jour dans un lieu qui lui retraçoit toutes les horreurs de la nuit précédente, ni souffrir qu'Ellena y restât.

Le jour commençant à paroître, il se détermina à la conduire lui-même au moins jusqu'à ce qu'elle eût passé les forêts du Garganus, et qu'ils eussent atteint une ville

où il pourroit quitter son habit de moine, et trouver quelque moyen de l'envoyer sûrement à Naples, ou lui trouver un asyle pour quelque tems dans un couvent des environs.

Après avoir pris cette détermination, il ne fut pas beaucoup plus tranquille ; les évènemens qui avoient amené la découverte qu'il venoit de faire, se représentoient sans cesse à sa conscience effrayée. Il craignoit qu'Ellena ne soupçonnât le motif réel de son arrivée chez elle au milieu de la nuit, et il préparoit des réponses fausses et artificieuses aux questions qu'elle pourroit lui faire, qui pussent détourner ses craintes en satisfaisant sa curiosité.

Cependant le moment de se préparer au départ arriva avant qu'il eût arrêté ses idées sur l'explication qu'il alloit être obligé de donner.

Après avoir ouvert à Spalatro la chambre où il l'avoit tenu ren-

fermé, il lui ordonna d'aller chercher des chevaux et un guide au village voisin ; il se rendit à la chambre d'Ellena, pour la préparer à partir sur le champ. En approchant de sa porte, le souvenir du dessein qui l'avoit conduit la veille par ce même passage et par ce même escalier, excita en lui une telle émotion, qu'il ne pût aller plus loin, et fut obligé de retourner dans sa chambre, pour essayer de reprendre quelque empire sur lui-même ; quelques momens lui suffirent pour recouvrer, non pas de la tranquillité, mais son adresse et ses artifices ordinaires ; il ne pût même se déterminer à retourner à la chambre d'Ellena par le petit escalier, et il y alla par le corridor. En ouvrant la porte, sa main étoit tremblante ; mais, en entrant, il avoit repris son air imposant ; le trouble de sa voix

auroit pourtant trahi celui de son ame, à un observateur attentif.

Ellena fut elle-même fort agitée, en le revoyant; et il observa avec un regard inquiet les émotions qu'elle éprouvoit. Le sourire avec lequel elle vint à sa rencontre étoit affectueux; mais il ne fit que passer sur ses lèvres tremblantes, comme la couleur fugitive qui dore, au coucher du soleil, le sommet des montagnes; et le doute et la crainte se répandirent de nouveau sur tous ses traits. En avançant, il lui tendoit les mains, comme pour la recevoir, lorsqu'appercevant la dague qu'il avoit laissée dans la chambre; il s'arrêta involontairement, et son visage changea. Ellena, portant ses regards sur l'objet qui fixoit l'attention de Schedoni, ramassa le poignard, et s'approchant de lui, lui dit; j'ai trouvé cette arme dans ma

chambre la nuit dernière ; ô, mon père !....

Ce poignard ! dit Schedoni, affectant beaucoup de surprise.

Examinez-le, je vous prie, continua Ellena ; savez-vous à qui il appartient et qui l'a apporté ici ?

Que voulez-vous dire, demanda Schedoni, se trahissant presque lui-même.

Savez-vous pourquoi, et quel usage on en vouloit faire ?

Schedoni ne répondit rien, et parut vouloir se saisir du poignard.

Ah ! oui, dit Ellena, je vois que vous le savez. Ici, mon père.... pendant que je dormois....

Donnez-moi ce poignard, dit Schedoni d'une voix effrayante ?

Oh ! oui, mon père, je vous le donne comme un témoignage de ma reconnoissance, répliqua Ellena ; mais, comme elle levoit sur lui ses yeux remplis de larmes, elle fut

effrayée de ses regards et de sa contenance, et elle ajouta avec un accent persuasif et tendre ; ne voulez-vous pas accepter l'offrande que vous présente votre enfant, pour l'avoir sauvée du poignard d'un assassin.

Les regards de Schedoni devinrent encore plus sombres. Il prit le poignard, sans rien dire, et le jeta à l'autre bout de la chambre, ses yeux demeurant toujours fixés sur elle.

L'action violente de Schedoni alarma Ellena ; c'est en vain, ajouta-t-elle que vous voulez me dissimuler la vérité. Votre bonté ne peut me cacher ce que vous avez fait pour moi. Je sais tout.

Ces derniers mots rendirent à Schedoni toutes ses craintes, ses traits devinrent convulsifs et ses regards furieux ; que savez-vous, lui dit-il, d'une voix retenue, mais qui sembloit prête à éclater avec une extrême violence.

Tout ce que je vous dois, répondit Ellena. Je sais que, la nuit dernière, pendant que je dormois sur ce matelas, ignorant ce qui se tramoit contre moi, un assassin est entré dans ma chambre avec un poignard dans ses mains, et....

Un gémissement étouffé de Schedoni arrêta Ellena dans son récit, elle observa ses regards égarés, et la peur la saisit; cependant, persuadée que l'agitation de Schedoni étoit un mouvement d'horreur pour l'assassin, elle reprit : Pourquoi croyez-vous nécessaire de me cacher le danger que j'ai couru, puisque c'est à vous que je dois d'en avoir été sauvée ? Oh ! mon père, ne m'ôtez pas le plaisir de répandre ces larmes de reconnoissance, et ne vous dérobez pas aux actions de grace que je vous dois. Pendant que je dormois sur ce lit, lorsqu'un scélérat profitant de mon sommeil.

—C'est vous, oui, c'est vous qui.... Ah ! puis-je jamais oublier que c'est mon père qui m'a sauvée de ses coups !

L'émotion de Schedoni avoit alors une cause différente ; mais elle n'étoit pas moins forte. Il pouvoit à peine la contenir. C'est assez, dit-il, sur cela, c'en est assez, ma chère fille, et il la releva ; mais il ne l'embrassa point.

Ellena demeura toujours surprise de l'agitation de Schedoni, marchant à grands pas à l'extrémité de la chambre ; mais elle l'attribua au souvenir du danger qu'elle avoit couru et dont il l'avoit sauvée.

Schedoni cependant, pour qui les remercîmens d'Ellena étoient autant de coups de poignard, essayoit d'appaiser les remords qui déchiroient son cœur. Il se retira tellement en lui même qu'il ne voyoit plus rien de ce qui l'entouroit. Il

continua de se promener rêveur et silencieux, jusqu'à ce que la voix d'Ellena le tirât de cette situation, en le conjurant de se réjouir plutôt d'avoir pu la sauver que de s'occuper si fortement d'un danger qui étoit passé, et cette prière aiguisa encore pour lui le trait du remords. Il lui dit alors de se préparer à partir tout de suite, et sortit brusquement de sa chambre.

C'est en vain qu'il avoit espéré qu'en s'éloignant du lieu de la scène où devoit se commettre le crime qu'il avoit préparé, il y laisseroit ses remords; ils redoubloient au moment où il alloit quitter la demeure de Spalatro. Il alloit pourtant avoir avec lui Ellena; mais ses regards tendres, ses innocentes caresses, les expressions de sa reconnoissance, lui causoient une angoisse qu'il pouvoit à peine soutenir. Il pensoit à certains momens

que la haine et jusqu'au mépris de cette intéressante fille seroient pour lui plus supportables que sa reconnoissance, et il étoit presque déterminé à la détromper ; mais il rejetoit ensuite cette pensée avec horreur : et enfin, il se résolut à ne pas combattre l'explication qu'elle donnoit de la visite qu'il lui avoit faite au milieu de la nuit.

Spalatro enfin revint avec des chevaux, mais sans avoir pu trouver un guide qui voulût conduire nos voyageurs au travers de la longue forêt du Garganus qu'il leur falloit traverser dans toute son étendue. Personne n'avoit voulu prendre sur lui cette tâche difficile, et Spalatro qui connoissoit fort bien ce chemin peu fréquenté offrit ses services.

Schedoni, quoique souffrant difficilement la présence de cet homme, étoit forcé d'accepter son offre ; car

il avoit renvoyé le guide qui l'avoit lui-même amené chez Spalatro. Quoiqu'il connût trop bien la scélératesse de cet homme, il ne craignoit de lui aucune violence en considérant qu'il étoit lui-même bien armé, et déterminé à s'assurer que Spalatro seroit sans armes, outre que dans l'occasion sa taille supérieure et sa force lui donneroient tout l'avantage.

Tout étant prêt pour le départ, Ellena fut avertie, et Schedoni la reçut dans sa chambre où un léger déjeûner étoit préparé.

Ses esprits étant ranimés par l'idée de son prochain départ, elle voulut lui exprimer encore sa reconnoissance; mais il l'interrompit et lui défendit d'en faire désormais aucune mention.

En entrant dans la cour où les chevaux attendoient, elle apperçut Spalatro; elle se détourna, et se jeta

dans les bras de Schedoni comme pour se mettre sous sa protection. Quels souvenirs, dit-elle, la présence de cet homme me rappelle ? A peine me crois-je en sûreté même auprès de vous ?

Schedoni ne répondant point, Ellena répéta ce qu'elle venoit de dire. Vous n'avez rien à craindre de lui, dit-il à voix basse en la pressant de sortir, et nous n'avons point de tems à perdre en craintes vagues.

Comment, dit-elle, cet homme n'est-il pas l'assassin dont vous m'avez sauvée ? Vous le connoissez pour tel, quoique vous ayiez voulu m'épargner l'inquiétude que m'auroit donnée cette pensée.

Bien, bien, cela peut être, répliqua le confesseur. Spalatro, amène les chevaux ici.

Montés à cheval, ils quittèrent cette fatale demeure et les bords de

l'Adriatique, Ellena se flattant que c'étoit pour toujours, et ils entrèrent dans les sombres forêts du Garganus. Elle tourna souvent les yeux vers la maison qu'elle quittoit, agitée par des sentimens divers d'effroi, d'étonnement, de reconnoissance, et elle cherchoit à travers les arbres à en voir encore les tourelles et les murs, jusqu'à ce que l'épaisseur des bois les lui eût cachés tout-à-fait. La joie qu'elle avoit de s'en éloigner étoit cependant fort diminuée par la présence de Spalatro, et la crainte qu'elle montroit sembloit demander à Schedoni pourquoi il avoit pris cet homme pour les accompagner. Le confesseur se défendoit de parler d'un homme dont l'existence même lui étoit à charge. Ellena rapprochoit toujours son cheval de celui de Schedoni, s'interdisant de lui montrer son inquiétude autrement que

par ses regards ; et comme elle n'en obtenoit aucune réponse, elle s'efforça de se tranquilliser en pensant que Schedoni n'auroit pas pris cet homme pour guide, s'il avoit pu en craindre quelque chose ; mais cette considération même, en diminuant ses craintes, augmentoit sa perplexité sur ce qu'elle avoit à penser des desseins de Spalatro, et son étonnement que Schedoni en ayant eu connoissance pût supporter sa présence. Toutes les fois qu'elle jetoit les yeux à la dérobée sur la physionomie de Spalatro, que l'obscurité de la forêt rendoit encore plus effrayante, elle croyoit lire sur son front le mot *assassin*, et ne doutoit pas que ce ne fût lui-même, et non personne qu'il eut introduit dans sa chambre, qui y avoit laissé tomber le poignard. En se voyant tantôt au milieu d'une grande clarière, tantôt dans l'épais-

seur

seur de la forêt, triste enceinte qui sembloit ne pouvoir être fréquentée par l'homme heureux ; et jetant les yeux sur ses compagnons de voyage, son courage l'abandonnoit, malgré toutes les raisons qu'elle avoit de se croire sous la protection d'un père. Les regards même de Schedoni, en lui rappelant la scène de la veille sur les bords de la mer, renouveloient les impressions de crainte et d'horreur qu'elle y avoit éprouvées. Alors il lui étoit à peine possible de voir en lui son père ; malgré les raisons qui favorisoient cette pensée, des doutes étranges s'assembloient dans son esprit.

Schedoni, perdu dans ses réflexions, n'interrompit par aucune parole le silence des solitudes qu'ils traversoient. Spalatro étoit également muet, occupé à rechercher les causes du changement subit arrivé dans les projets de Schedoni,

conduisant à présent Ellena pour la mettre en sûreté, après l'avoir tirée du lieu où lui-même l'avoit fait mener pour s'en défaire ; il n'étoit pourtant pas assez occuppé de cette pensée pour oublier sa situation et ses intérêts, et ne pas chercher l'occasion et les moyens de se venger de Schedoni pour le traitement qu'il en avoit reçu la veille.

Parmi les divers objets des réflexions de Schedoni, la difficulté de ramener Ellena à Naples, sans laisser connoître qu'il étoit son père, n'étoit pas un des moins importans pour lui. Sa crainte, que ce fait ne fût connu trop tôt dans son couvent, étoit si forte qu'elle altéroit, peut-être plus qu'aucune autre, sa physionomie et son maintien ; et que c'étoit dans les momens même où cette idée se présentoit à lui, que ses traits rappeloient à

Ellena la scène du bord de la mer.

Son embarras n'étoit guère moindre, lorsqu'il pensoit qu'il auroit à expliquer à la marquise pourquoi il n'avoit pas rempli l'engagement qu'il avoit pris avec elle; à l'intéresser en faveur d'Ellena, et à la disposer à approuver ce mariage, avant qu'on pût lui faire connoître qu'Ellena appartenoit à une famille noble. Convaincu de la nécessité de s'assurer d'avance du consentement de la marquise, avant de lui avouer qu'il étoit le père d'Eilena, il se détermina à ne pas se faire connoître d'elle en cette qualité, qu'il ne fût sûr que cette découverte lui seroit agréable. Mais, comme il falloit bien qu'il dît quelque chose de la naissance d'Ellena, il se proposa de déclarer qu'il avoit reconnu qu'elle étoit noble, et d'une famille digne, à tous égards,

de s'allier avec la famille Vivaldi.

Il desiroit et craignoit également cette entrevue avec la marquise. Il frémissoit à la pensée de revoir une femme avec laquelle il s'étoit engagé à assassiner sa propre fille, et qu'il alloit trouver encore regrettant que ce meurtre n'eut pas été commis. Comment soutiendroit-il ses reproches, lorsqu'elle découvriroit qu'il n'avoit pas accompli ses promesses ? Comment dissimuleroit-il l'indignation et tous les sentimens d'un père, lorsqu'à de tels reproches il seroit obligé de répondre par d'humbles excuses révoltantes pour son cœur. Jamais son talent de dissimuler n'auroit été mis à une telle épreuve ; et les scènes auxquelles il devoit s'attendre avec la marquise, alloient être plus cruelles pour lui que celles qu'il venoit d'avoir avec Ellena. En voyant approcher ce moment ter-

rible, Schedoni éprouvoit une telle frayeur que, pour éviter cette entrevue, il étoit presque déterminé à unir secrètement Vivaldi et Ellena, sans même solliciter le consentement de la marquise.

D'un autre côté, le desir d'un avancement nécessaire à son orgueil lui faisoit ensuite abandonner ce plan; et il prenoit le parti de fouler aux pieds tout sentiment honnête; de se soumettre à tous les genres d'humiliations, plutôt que de renoncer à l'objet favori de son ambition. Jamais, peut-être, l'accord étrange de l'orgueil et de la bassesse ne s'est mieux montré que dans cette occasion.

Tandis que nos voyageurs faisoient route en silence, les pensées d'Ellena la ramenoient à Vivaldi, et elle s'épuisoit en conjectures sur les suites que devoit avoir, sur sa destinée et celle de son amant, la

découverte qui venoit de se faire. Il lui paroissoit que Schedoni ne pouvoit qu'approuver une union si flatteuse pour un père, quoiqu'il ne voulut pas consentir à un mariage clandestin ; et, lorsqu'elle considéroit la révolution que la connoissance de sa famille devoit causer dans les dispositions de Vivaldi, ses espérances renaissoient et ses inquiétudes se dissipoient; persuadée que Schedoni étoit instruit de la situation actuelle de Vivaldi, elle étoit sans cesse sur le point de lui en demander des nouvelles; mais sa timidité l'arrêtoit. Quand même elle auroit pensé qu'il étoit dans les prisons de l'inquisition, la terreur inspirée par ce redoutable tribunal n'eût pas fait taire un intérêt aussi vif que celui qu'elle mettoit au sort de Vivaldi. Mais, comme elle étoit persuadée que ce jeune homme, ainsi

qu'elle-même, avoient été les dupes d'imposteurs déguisés en officiers de l'inquisition, elle en concluoit qu'il étoit retenu prisonnier pour un tems dans quelqu'un des châteaux appartenant à la famille.

Schedoni, cependant, sortant alors de sa rêverie, ayant nommé Vivaldi, elle saisit cette occasion de s'informer de sa situation.

Je n'ignore pas votre attachement, lui dit Schedoni éludant sa question; mais je desire savoir comment il a commencé.

Ellena confuse, hésita; et il répéta sa question. Où l'avez-vous vu pour la première fois? lui dit-il. Ellena lui répondit que c'étoit dans l'église de San Lorenzo, où elle étoit avec sa tante. Elle fut sauvée en ce moment de l'embarras que lui causoit l'explication qu'on lui demandoit, par Spalatro qui, s'approchant de Schedoni, lui apprit

qu'ils étoient dans le voisinage de la ville de Zanti. Ellena apperçut, au travers des arbres, des maisons à peu de distance, et entendit les aboiemens d'un chien, ce fidèle serviteur de l'homme dont il annonce sûrement la présence.

Bientôt après, les voyageurs entrèrent dans Zanti, petite ville au milieu de la forêt, où la pauvreté des habitans sembloit prescrire aux étrangers de ne s'arrêter que le tems nécessaire pour y prendre quelque repos et quelque rafraîchissement. Spalatro les conduisit à un mauvais cabaret, où le peu de personnes qui prenoient cette route avoient coutume de s'arrêter. Les manières des gens qui l'habitoient étoient aussi sauvages que leur pays ; et la maison étoit si sale et si dépourvue de toute commodité, que Schedoni préféra de prendre son repas en-dehors sous des

arbres de la forêt, situés à peu de distance. Là, quand l'hôte se fut retiré, et que Spalatro eut été envoyé pour chercher des chevaux et un habit laïc pour le confesseur, celui-ci, demeuré seul avec Ellena, éprouva de nouveau tout l'embarras que cause une conscience agitée; et qui devint si marqué, qu'Ellena, en jetant les yeux sur lui, fut frappée d'une crainte qui alloit jusqu'à la terreur. Il rompit enfin ce silence effrayant, en faisant de nouveau mention de Vivaldi, et en exigeant d'elle qu'elle lui fît l'histoire de leur amour. Elle obéit n'osant refuser, mais son récit fut court, et Schedoni ne l'interrompit par aucune observation; quoiqu'il desirât leur mariage, il s'abstint de témoigner en aucune manière qu'il l'approuvoit, jusqu'à ce qu'il eût tiré Vivaldi de la périlleuse situation où lui-même l'avoit mis.

Mais Ellena voyant dans ce silence l'opinion qu'il vouloit cacher, encouragée par l'espérance qu'elle en concevoit, se hasarda encore une fois de lui demander par l'ordre de qui Vivaldi avoit été arrêté, où il avoit été conduit, et quelle étoit sa présente situation.

Trop politique pour lui faire connoître la situation de son amant, Schedoni lui épargna la douleur d'apprendre qu'il étoit prisonnier à l'inquisition; il affecta d'ignorer tout ce qui s'étoit passé à Celano: mais il lui dit qu'il croyoit que Vivaldi, ainsi qu'elle-même, avoient été arrêtés par ordre de la marquise, qui l'avoit sans doute fait enfermer pour un tems, et qui, vraisemblablement, avoit voulu employer la même mesure pour s'assurer d'Ellena.

Et vous, mon père, demanda Ellena, quel motif vous a conduit

dans ma prison ; vous qui, sans doute, ignoriez les desseins de la marquise ? Quel accident vous a amené dans ce lieu désert, justement au moment où votre fille périssoit sans vous ?

Oui, sans doute, dit Schedoni avec embarras et avec quelque humeur, j'ai ignoré les desseins de la marquise. Avez-vous jamais pû imaginer que j'y sois entré pour quelque chose ; que j'aie pû consentir à en favoriser l'exécution ; que j'aie pû être le confident d'une atrocité pareille.... Là, Schedoni embarrassé, confondu, et voyant qu'il se trahissoit lui-même, s'arrêta tout court.

Vous m'avez dit, observa Ellena, que le projet de la marquise étoit seulement de me tenir renfermée ; étoit-ce là l'atrocité dont vous venez de me parler ? Hélas ! je sais trop bien que son plan étoit

bien plus atroce ; et, puisque vous le connoissez, pourquoi me dites-vous qu'elle ne vouloit que s'assurer de moi ? C'est sans doute la crainte de m'inquiéter qui vous a conduit à.....

Et quels moyens ai-je pû avoir d'être particulièrement instruit des projets de la marquise ? Je vous le répète, je ne suis pas son confident : il n'y a donc aucune raison de supposer que j'ai pû savoir que son dessein alloit plus loin qu'à vous faire emprisonner.

Ne m'avez-vous pas sauvé du poignard d'un assassin ? dit Ellena tendrement. Ne l'avez-vous pas arraché de ses mains ?

Je l'oublie, je l'oublie, dit le confesseur toujours plus embarrassé.

Oui, dit Ellena, les bons cœurs oublient toujours leurs propres bienfaits ; mais vous éprouverez,

mon père, que le bienfait, échappé à la mémoire du bienfaiteur, se grave en caractères ineffaçables dans les cœurs reconnoissans.

Ne parlez plus de bienfaits, dit Schedoni avec impatience; votre silence sur ce sujet sera désormais une preuve du desir que vous aurez de m'obliger.

Il se leva, et joignit l'hôte qui étoit à la porte de sa maison. Schedoni vouloit renvoyer Spalatro le plus tôt qu'il lui seroit possible, et il demanda un guide qui pût le conduire au travers de la partie de la forêt qu'il lui restoit à traverser. L'hôte se chargea de lui en trouver un.

Spalatro revint sans avoir réussi dans sa commission; il n'avoit pas pu trouver d'habit laïc qui convînt à Schedoni. Le moine fut donc obligé de continuer sa route jusqu'à la première ville avec sa robe; mais

il s'en inquiéta peu, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable que personne le reconnût dans un pays si peu fréquenté.

L'hôte revint avec un guide. Schedoni, après avoir reçu de celui-ci des réponses satisfaisantes à quelques questions qu'il lui fît, l'arrêta pour la route qui restoit à faire dans la forêt, et congédia Spalatro. Le coquin partit avec une grande répugnance, et en laissant voir une malveillance manifeste; dispositions que Schedoni ne remarqua presque pas, trop satisfait de se débarrasser de la présence de son complice. Ellena observa le mécontentement dans ses regards méchans; mais cette remarque ne la conduisit qu'à augmenter sa reconnoissance envers Schedoni qui l'avoit délivrée de cet homme odieux.

Nos voyageurs ne purent se mettre en route que dans l'après-midi.

Schedoni avoit calculé qu'il pourroit aisément atteindre avant le soir la ville où ils avoient dessein de passer la nuit, et il avoit voulu éviter la grande chaleur du jour. Le pays qu'ils avoient à traverser étoit un peu moins couvert de bois, mais tout aussi désert que celui qu'ils avoient vu le matin. La route sortant des bois bordoit ensuite la forêt ; elle n'étoit plus entre des montagnes élevées, et les bois moins épais laissoient pénétrer l'œil sous leur ombre, et ouvroient çà et là aux rayons du soleil des parties de paysage éclairées et des portions de l'azur du ciel. Souvent aussi une prairie verte s'offroit dans une clarière de quelqu'étendue. Le platane, le chêne, le châtaignier déployoient leur riche feuillage, et défendoient des ardeurs du soleil sous leur ombre protectrice les ruisseaux qui descendoient des montagnes. La

vue de ces scènes variées ranimoit les esprits abattus d'Ellena. Le sentiment de ses peines cédoit quelquefois à l'impression qu'elle recevoit du grand spectacle de la nature; mais aucune de ces beautés n'avoit de pouvoir sur l'humeur sombre de Schedoni. Les formes et les couleurs de ces objets intéressans ne faisoient aucune impression sur sa triste imagination. Il dédaignoit les douces illusions que chérissent les ames sensibles, et qui leur apportent souvent des jouissances plus exquises et non moins innocentes que toutes celles que la réflexion et la raison peuvent leur préparer.

Schedoni garda, pendant tout le chemin, le même silence que dans la matinée, sauf quelques questions qu'il fît au guide, et auxquelles celui-ci fît des réponses beaucoup trop verbeuses. Mais il n'étoit pas aisé d'arrêter le bavardage du

paysan

paysan qui avoit commencé à faire de terribles histoires de meurtres commis dans ces forêts, sur des voyageurs assez imprudens pour s'y engager sans guide. Schedoni, plongé dans sa rêverie, ne sembloit pas l'entendre, Ellena ne donna pas d'abord grand crédit à ses contes; cependant ils commencèrent à réveiller en elle quelques craintes, lorsqu'elle fût entrée dans une partie plus épaisse de la forêt et dans un défilé étroit, où des rochers élevés des deux côtés interceptoient toute vue de paysages agréables, tels que ceux que la route lui avoit souvent offert. Le silence se réunissoit à l'obscurité pour fortifier cette impression; car aucun bruit ne s'y faisoit entendre, que ceux qu'on entend dans les lieux les plus solitaires; la chûte des torrens dans l'éloignement, le mugissement sourd des vents dans les cîmes des arbres,

croisant leurs branches et formant d'un côté du défilé à l'autre, un dôme majestueux. Dans les détours du chemin, aucun objet vivant ne se montroit; mais, comme Ellena inquiette regardoit souvent en arrière, elle crut appercevoir un homme qui les suivoit; elle communiqua ses soupçons à Schedoni, sans lui inspirer ses craintes, et ils s'arrêtèrent un moment pour observer. Ils distinguèrent fort bien un homme qui, après s'être approché encore, s'arrêta tout-à-coup et se glissa ensuite derrière les arbres. Ellena crut avoir reconnu Spalatro. Elle pensa que cet homme ne pouvoit les avoir suivis, au lieu de retourner chez lui, comme il l'avoit dit, que d'après un projet sinistre. Il lui paroissoit seulement invraisemblable qu'il voulut seul attaquer deux hommes armés, car Schedoni et le guide l'étoient; mais cette considération ne la cal-

moit pas tout-à-fait, parce qu'il étoit possible qu'il ne fût pas seul, quoiqu'un seul homme se fût laissé voir au travers du bois. Ne pensez-vous pas, dit-elle à Schedoni, que c'est Spalatro ? N'est-ce pas sa taille et sa démarche ? Heureusement vous êtes bien armé ; sans cela, je craindrois pour vous, autant que pour moi.

Je n'ai pas reconnu Spalatro, dit Schedoni ; mais, qui que ce soit, vous n'avez ~~rien à en~~ craindre, car il a disparu.

C'est tant pis, dit le guide ; car, s'il a de mauvaises intentions, il peut se glisser le long des rochers, derrière ces petits bois, et tomber sur nous, sans que nous nous y attendions, ou s'il connoît le sentier qui tourne sous ces grands chênes, que vous voyez là-bas sur la gauche, où le terrein s'élève, il peut nous attendre au tournant de la montagne.

Parle plus bas, lui dit Schedoni, à moins que tu ne veuilles qu'il profite de tes instructions.

Quoique le confesseur eût parlé ainsi, sans soupçonner dans le guide aucunes mauvaises intentions, l'homme se mit tout de suite à se justifier, et ajouta : je vais lui faire savoir ce qu'il a à attendre s'il nous attaque; et en même tems il déchargea sa trombe en l'air. Ces rochers en retentirent au loin dans tous les détours de la gorge. L'empressement avec lequel le guide s'étoit justifié, produisit sur l'esprit de Schedoni, un effet tout contraire à celui que cet homme se proposoit. Le moine l'observant avec inquiétude, remarqua qu'après avoir déchargé son arme, il ne la chargeoit pas de nouveau : il dit au guide; puisque tu as fait savoir à l'ennemi où il peut nous trouver, il faut bien que tu te prépares à le recevoir.

Recharge ta trombe, mon ami. Mes armes sont en état.

Tandis que le guide sembloit obéir à regret, Ellena toujours alarmée, regardoit derrière elle; mais elle ne vit personne dans l'obscurité des bois, et n'entendit aucun bruit troubler leur profond silence, si ce n'est celui du vol de quelques oiseaux, que le bruit de l'arme à feu faisoit sortir de leur nids, et s'éloigner du danger.

Les craintes du moine avoient été légères, et lorsqu'Ellena lui avoit exprimé les siennes, il étoit retombé dans sa rêverie ordinaire; il pensoit à ce qu'il pourroit dire à la marquise pour calmer son mécontentement et tromper sa curiosité, et il n'imaginoit encore aucun expédient qui pût adoucir le ressentiment de la marquise, sans trahir en même-tems son secret.

La chûte du jour avoit ajouté à

l'obscurité du chemin, que nos voyageurs suivoient entre les rochers, avant qu'ils pussent appercevoir la ville où ils comptoient passer la nuit. Elle étoit au bout du défilé, et on distinguoit à peine ses murailles grisâtres des rochers sur lesquelles elles s'élevoient et des arbres qui l'environnoient. Un torrent rapide rouloit au bas, au-dessus duquel étoit jeté un pont, qui conduisoit à une petite auberge. Ellena arrivée dans cet asyle ne craignoit plus rien, pour le moment, de Spalatro; mais, comme elle étoit persuadée que c'étoit lui-même qu'elle avoit vu, elle ne demeura pas sans inquiétude pour l'avenir, ne pouvant expliquer pourquoi cet homme s'obstinoit à la suivre ainsi.

Comme la ville étoit bonne, Schedoni s'y procura aisément l'habit sous lequel il vouloit achever son voyage, et il permit à Ellena

de quitter son voile de religieuse pour un voile ordinaire ; mais, en cessant de s'en servir, elle n'oublia pas que c'étoit le voile d'Olivia, et elle le conserva précieusement, comme ayant appartenu à son intéressante et bienfaisante amie.

Nos voyageurs étoient encore à quelques journées de Naples, selon leur manière de voyager ; mais ils avoient fait la partie la plus dangereuse de leur route étant sortis de la forêt, et Schedoni auroit congédié son guide, si son hôte ne l'avoit pas assuré qu'il lui étoit encore nécessaire, dans un pays qui étoit à la vérité plus ouvert, mais non moins désert. Schedoni ne s'étoit jamais défié véritablement de cet homme ; et comme la journée de la veille s'étoit passée sans accident, il lui avoit rendu si bien toute sa confiance qu'il se trouva disposé à l'employer encore ce jour-là. Ellena

n'avoit pas la même confiance ; elle avoit observé l'homme au moment où, après avoir déchargé son arme, il avoit montré quelque répugnance à la charger de nouveau, et cette résistance lui avoit fait croire qu'il étoit d'accord avec quelque coquin qui avoit le projet de les attaquer ; conjecture qui n'étoit pas sans vraisemblance pour elle, qui se croyoit sûre d'avoir vu Spalatro ; elle confia ses craintes à Schedoni, qui n'y fit pas une grande attention, et qui lui dit qu'on ne pouvoit guère douter de l'honnêteté de ce guide qui les avoit fait passer sans accident dans un défilé où il eut été si facile de les arrêter. Ellena n'ayant rien à opposer à une raison si plausible, se remit en route avec de meilleures espérances.

Fin du Tome second.

